

ESSAIS ET MÉMOIRES

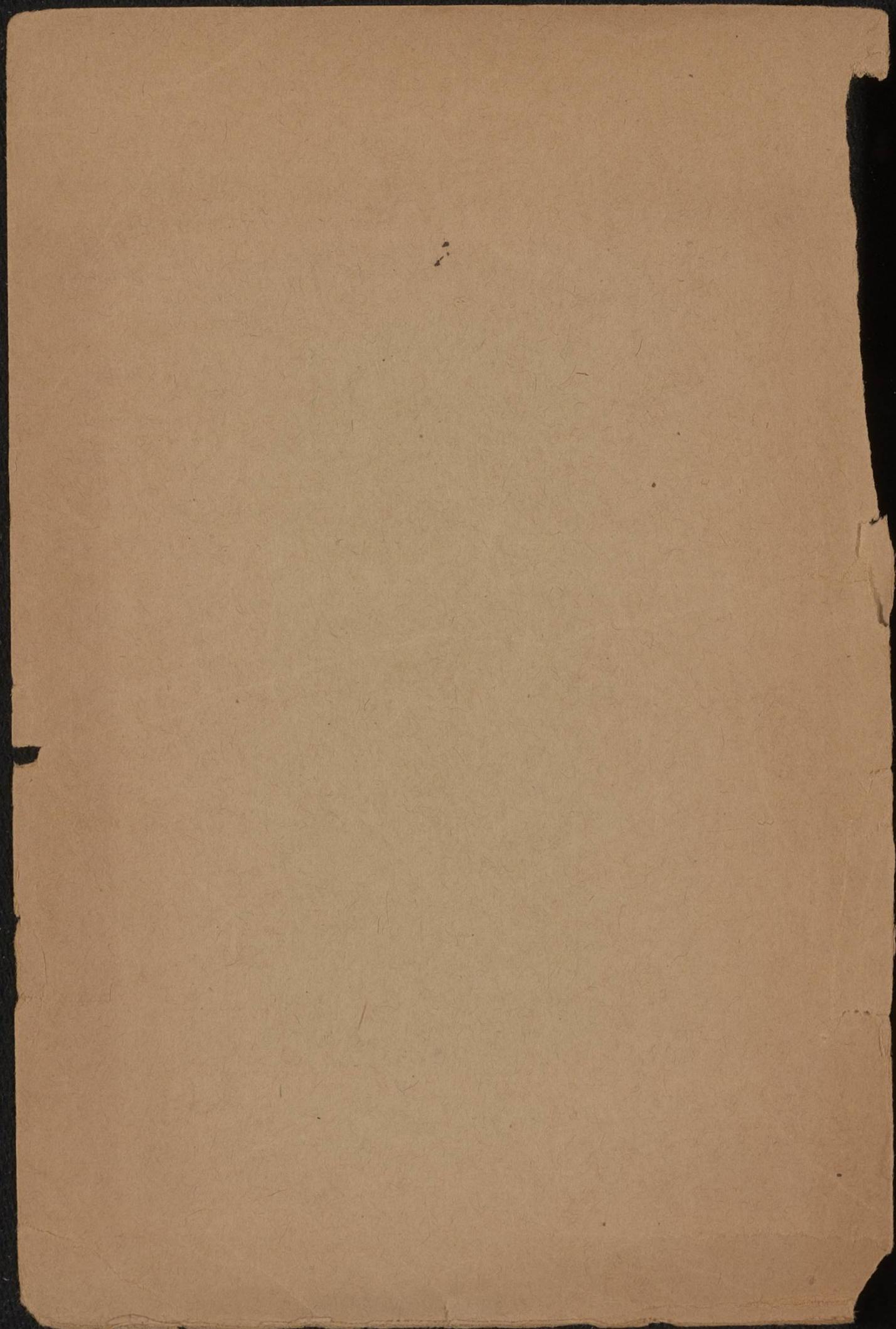
Horace van OFFEL

**CONFESSIONS
LITTÉRAIRES**

NSE

NOUVELLE SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS

BRUXELLES — 1938



A juste van Tanzyfor
Homage affectueux
S. K. van Appel
14 - Aug 1958

CONFESSIONS LITTÉRAIRES

Tous droits réservés.
Copyright by « Nouvelle Société
d'Éditions », Bruxelles, 1938.

ESSAIS ET MÉMOIRES

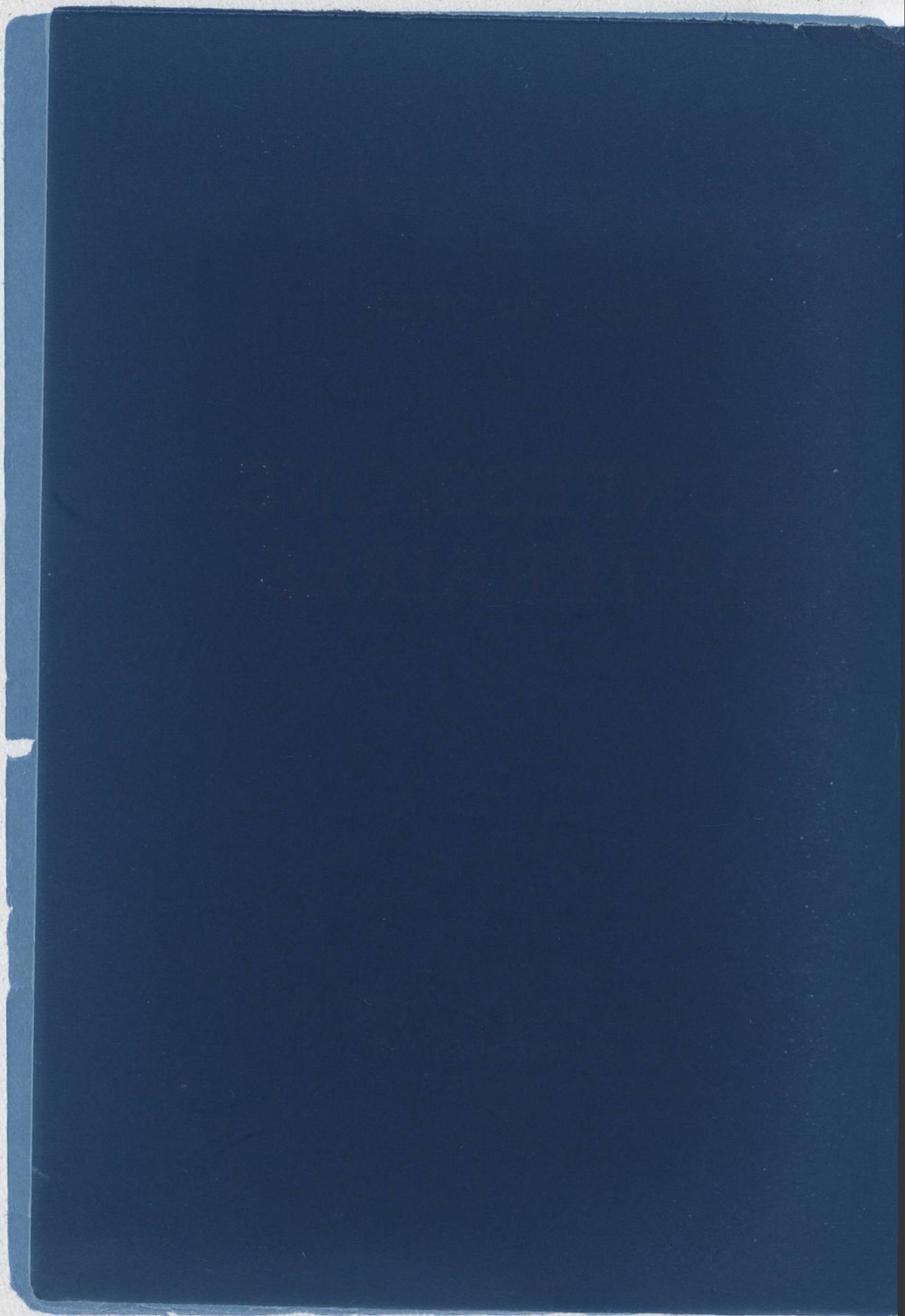
Horace van OFFEL

**CONFESSIONS
LITTÉRAIRES**

BRUXELLES
NOUVELLE SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS
87, MONTAGNE DE LA COUR

—
1938

Mus
21589



I

Dès l'âge le plus tendre,
Le sentiment du beau
Ne se fit pas attendre
Dans son jeune cerveau.

(*Le Prince Mirliton.*)

En 1896 j'étais en garnison à Anvers, ma ville natale. J'avais cinq ans de service, vingt ans d'âge. Avec la complicité d'un imprimeur de ses amis, mon frère Edmond venait de lancer le *Spectator*, gazette bilingue et littéraire, où il voulait donner la voix aux jeunes, jeter les bases d'une esthétique nouvelle et ruiner pour toujours la réputation de quelques vieux journalistes et rimeurs de cantates dont la pauvre gloire locale nous offusquait.

C'est dans ce *Spectator* que parurent mes premiers contes. Mon imagination ravit mes lecteurs autant que mon orthographe les affligea. Elle était inadmissible. Le maréchal de Saxe à part, je crains qu'il n'existe aucun autre exemple d'un futur académicien poussant si loin le dédain du beau style et l'ignorance de la grammaire. Comparés à nous deux, j'entends au vainqueur de Fontenoy et à moi, le sergent Bourgogne et le capitaine Coignet sont des puristes. On en a conclu un peu vite que ma prime éducation fut négligée. En vérité j'ai fait des études convenables, mais j'en ai peu profité, à cause de ma tête de chat, rebelle au dressage et à la

domestication. Puis, pour ne rien cacher, à force de vivre parmi les militaires et les bonnes d'enfants, j'avais pris naturellement quelque chose de leur tournure d'esprit et de leur plaisant langage.

Ce n'était pas un malheur. Le langage des troupiers et des servantes vaut mieux que celui des grimauds, corrompu en ce temps par les préciosités alambiquées de l'écriture artiste, comme il l'est à présent par le jargon cosmopolite des haut-parleurs, des histrions de l'écran, des barmen, des mouchards, des marlous et des hommes d'affaires. Sans être grand clerc, j'eus tôt fait de savoir qu'un écrivain, quelles que soient ses origines, doit forger et tremper lui-même sa langue, comme Siegfried forgea et trempa son épée magique, dans la murmurante forêt de la vie.

Je ne comprends rien aux écrivains qui dédaignent leurs souvenirs d'enfance et ne semblent commencer leur carrière qu'à partir du moment où leur vocation, comme ils disent, s'est déclarée. Qu'est-ce que cela signifie? Est-ce que le talent s'attrape comme le muguet ou la coqueluche? Et comment peut-on, à la suite de lectures, de rencontres fortuites, devenir poète si l'on n'est pas né poète? Ces intrus, ces amateurs, même s'ils ont une apparence de génie, m'ont toujours inspiré un profond éloignement, un sentiment répulsif qui doit ressembler à celui qu'éprouve le coupeur de têtes néo-zélandais pour son confrère de la tribu d'en face.

Un soir, à Ostende, je racontais à Henri Vandeputte quelques circonstances de ma vie de soldat. Je riais, bien que le récit fût assez affligeant.

— Je ne m'explique pas ton humeur enjouée, re-

marqua Vandeputte. Jamais tes propos ne contiennent la moindre goutte d'amertume. Es-tu devenu indifférent ou insensible? Une jeunesse pareille à la tienne aurait dû, me semble-t-il, produire des livres au vitriol, comme par exemple, le *Bachelier* ou l'*Insurgé* de Vallès?

— Mille fois non ! protestai-je. J'ai horreur de cette littérature vindicative et famélique. Cela n'amuse que les pions aigris, les barbes à poux et les faux pauvres. La société ne pouvant m'aider ni me nuire, je n'ai rien à lui reprocher. Jamais je n'ai été vraiment misérable, ni humilié, ni offensé, parce que j'ai appris très tôt à n'attacher qu'une médiocre importance aux ennuis qui nous accablent durant notre courte promenade du berceau à la tombe. On naît, on fait ses dents, ses maladies d'enfance, on va à l'école, au catéchisme, on perd ses parents, on aime, on se marie, on est cocu, on a des dettes, un casier judiciaire, la goutte ou le mal de Naples, si ce n'est pas ceci c'est cela, mais, en somme les maladies, les déceptions amoureuses, les pertes d'argent, les persécutions, toutes les disgrâces attachées à la condition humaine, ne sont que des accidents passagers, souvent négligeables, parfois ridicules, dans le véritable drame de notre existence : le dur et magnifique combat que nous livrons sans trêve à l'ennemi et aux ennemis de notre identité et pureté spirituelles.

— Tu es un mystique?

— Parbleu !

Comme j'étais en humeur de me confesser, je repris :

— Je crois que les hommes grincheux et amers ont eu presque tous une enfance malheureuse. Ou bien ils se l'imaginent, car je me fie peu à la véracité de ceux

qui parlent mal de leurs père et mère. J'y vois l'indice d'un cœur ingrat, d'un caractère ignoble, dépourvu de grâce et de générosité. Mais j'en parle peut-être à mon aise. Mon enfance fut si belle que j'en garderai l'aimable souvenir jusqu'à l'heure de mon trépas. Au point qu'un esprit chagrin pourrait insinuer que ce bonheur m'a été funeste et qu'il m'a tourné la cervelle. En effet, je ne puis m'en séparer, et chaque fois que j'y pense ma mémoire charmée s'égaré dans un labyrinthe enchanté d'où elle ne peut plus sortir.

— Cela explique tes deux, trois essais d'autobiographie si bien commencés et lâchés au beau milieu, on se demandait pourquoi?

— C'est pourtant simple. Aussi longtemps que dure sa vie de pommier, le pommier continue d'être pommier et de produire des pommes, en dépit des gels de l'hiver, des giboulées du printemps, des orages de l'été, des vents de l'automne. Lorsqu'on a conté sa naissance, sa croissance, l'aventure de ses premiers bourgeons, de ses premières fleurs, de ses premiers fruits, pourquoi recommencer et persévérer dans les redites? Veux-tu l'histoire de mes livres en trois lignes? Mes premières lectures furent les contes de la Mère l'Oye. Je découvris aussitôt qu'il n'y a pas beaucoup d'histoires originales qui circulent dans le monde. Après *Petit Poucet*, *Barbe Bleue*, *Cendrillon*, on tombe tout de suite dans les contrefaçons et les démarquages. Il ne me restait que d'inventer de nouvelles fables moi-même. C'est tout.

— Boutade, fausse modestie, immense orgueil!

— Ce que je sais de moi et des autres ne m'incite ni à l'orgueil ni à la modestie.

Je rapporte ce bavardage, plus ou moins fidèlement, parce qu'il m'attira une raillerie anodine, à laquelle je suis d'ailleurs accoutumé.

— Tu es terriblement personnel. Tout ce qui n'est pas toi te paraît indigne de tes réflexions?

Que répondre à cela? J'ai, en effet, une grande coquetterie d'âme. Je n'empêche pas les gigolos ni les belles dames de prendre des bains de soleil, d'exhiber leur peau, de soigner leurs glandes, leur poil et leur ligne. En récompense qu'ils veuillent me permettre de me soucier de l'équilibre, de l'élégance, de la santé de mon esprit, autant qu'eux du galbe de leurs fesses. D'autre part, tout accusé a le droit de se défendre. Or, le moindre auteur a ses biographes d'estaminet qui dénaturent ses œuvres et sa figure d'homme. Ainsi, en ce qui me concerne, on s'obstine à écrire que j'ai eu une jeunesse aventureuse, exercé divers métiers plus ou moins avouables et que je suis un incorrigible bohème? C'est une cascade de clichés. A l'époque de mes débuts dans les lettres, on venait de traduire Maxime Gorki. « Il fut tour à tour soldat, ouvrier, cireur de bottes, journaliste » était déjà une formule passe-partout, appliquée à tout propos, comme l'avaient été « la charge à la cour, la fin édifiante » des écrivains du siècle de Louis XIV et « la mère vendéenne et le papa républicain, général et baron d'Empire » des poètes romantiques. Toutes les biographies d'écrivains d'une même génération se ressemblent et sont apparemment calquées l'une sur l'autre. Doit-on s'arrêter à de pareilles niaiseries? Je n'ai jamais été ni voulu être qu'un homme de gai savoir, un conteur d'histoires.

Mon père et ma mère étaient deux êtres charmants et romanesques. Avec sa taille imposante, son regard assuré, son visage ouvert et noble, mon père était très bel homme et le savait. Ma mère semblait sortir d'un rêve d'Edgard Poe ou d'Hoffman. Elle avait des yeux bleus et de longs cheveux noirs, entourés d'une mystérieuse flamme quand l'orage menaçait. Elle mourut jeune. Son âme de fée s'évada de la terre, il y a près d'un demi-siècle, et je ne suis pas encore consolé de l'avoir si tôt perdue.

Contrairement aux préjugés bourgeois, nos gentils parents ne craignaient point de développer en nous l'amour des arts et des lettres. L'idée qu'un de leurs enfants pût devenir boutiquier, avocat, médecin, employé de banque ne leur est certainement jamais venue. Chez nous, si j'ose dire, le génie était obligatoire. D'aussi loin que m'arrivent mes souvenirs, je me revois accompagnant mon père dans les musées, les salons de peinture, au théâtre. Il nous apprenait à dessiner, à peindre et aussi l'histoire des mœurs anciennes et du costume. Beaucoup d'artistes fréquentaient notre maison. Il y avait l'oncle Louis, sculpteur sur bois, notre cousin Rik van Offel, poète populaire flamand, les peintres Lageye, Prosper De Wit et le Hollandais Luyten qui nous a laissé un émouvant portrait de notre mère. A neuf ans je suivais les cours de l'Académie des Beaux-Arts d'Anvers.

On y entrait par un jardin, entre une double rangée de bustes et de statues antiques. L'enseignement que nous recevions alors à l'Académie était basé sur les principes de l'école de David. C'était l'art pompier

dans toute sa sévère et rigide splendeur. D'abord nous apprenions à copier des planches lithographiées, représentant des têtes, des figures, puis les mêmes sujets ombrés. Pour arriver à la classe d'après nature il fallait l'effort persévérant de toute une vie humaine.

Le premier modèle que l'on me confia représentait un œil géant vu de profil et regardant à gauche. Mes condisciples travaillaient de l'équerre et du compas. Comptaient-ils sacrifier huit jours de leur existence à l'exécution d'un si pauvre ouvrage? Je dessinaï mon œil en deux traits de fusain et « regardant à droite ». Le professeur qui vint corriger nos croquis leva les bras au ciel.

— Comment pouvez-vous dessiner un œil qui regarde à droite quand le modèle regarde à gauche? répétait-il. Je ne comprends pas!

Il ne comprenait pas. Et moi encore beaucoup moins que lui, je ne comprenais pourquoi il ne comprenait pas et me jouait cette comédie!

Dans un de ses romans, Henri Conscience décrit bien cette vieille Académie d'Anvers, avec ses élèves turbulents, ses maîtres illustres et les noms singuliers que les bonnes gens donnaient aux différents cours: het loof (l'ornement), de koppen (les têtes), de mannekes (les bonshommes), de klas van Tante Mie (la classe d'anatomie!) L'Académie était très populaire dans la ville qui se flatte d'être le berceau de la Renaissance flamande. En ce temps ses locaux voisinaient avec les salles du musée ancien, où resplendissaient les tumultes de Rubens, les festins de Jordaens, les portraits d'Antoine Van Dyck, la Descente de la Croix

de Matsys, sans compter les images romantiques de Leys, van Lérius, Wappers, Lies et d'une foule de peintres excellents, laissés injustement dans l'ombre par nos historiens et critiques d'art qui, pour la plupart, ne voient pas plus loin que le bout de leur nez et s'en laissent conter par les marchands de tableaux et par leurs camarades, les rapins péremptoires et prétentieux de la dernière couvée.

Je me souviens de l'enterrement de Conscience. C'était un cortège royal, derrière le corbillard, haut comme un char de cavalcade. Ceux qui ne connaissent Henri Conscience que par les traductions françaises — françaises si l'on peut dire — ne peuvent se faire aucune idée de son génie. Avant lui, le pauvre peuple flamand, dédaigné et trahi par ses classes dirigeantes, n'avait plus d'autre lecture que quelques vieux almanachs. A ce peuple déshérité, Conscience donna un trésor de beaux romans, comme le *Lion de Flandre* et la *Guerre des Paysans*. Il y a dans certaines pages de Conscience, ainsi que dans celles de plusieurs autres écrivains flamands, un accent particulier qui n'existe dans aucune littérature : une merveilleuse bonhomie et familiarité de ton, jointe à une connaissance parfaite du cœur des petites gens. Avec de menues joies, d'humbles douleurs, de candides amours, ils écrivent des histoires touchantes et ingénues que l'on ne songe guère à écrire ailleurs. C'est honnête et propre comme un village campinois, groupé autour de son clocher de briques roses et de son cimetière paisible, où viennent butiner les abeilles parmi les croix de bois et les tombes de fer.

Durant mon enfance l'auteur du *Conscrit* était dans toutes les mains. Les bonnes vieilles se vantaient de le lire sans lunettes et de pleurer abondamment sur les malheurs du gentilhomme pauvre et de la mère Job. J'ai vu inaugurer la statue de bronze du bon Henri et son tombeau monumental, sur lequel on grava : « A son peuple, il apprit à lire. » C'est une belle épitaphe que le temps n'a pas effacée.

Souvent nos souvenirs d'enfance nous font plus vieux que nous ne le sommes en réalité, parce que nous y mêlons, sans réfléchir, les récits des vieilles gens qui nous ont bercés. Ma grand'mère, bonne maman van Offel, née en 1810 et morte en 1899, se souvenait de la mort de Napoléon. Son œil gris pétillait lorsqu'elle prononçait ce nom sonore, *Napoléone*, retentissant comme un coup de canon, un roulement de tonnerre sur les blés murs. En 1832 elle avait vu le siège de la citadelle d'Anvers, par les soldats de Louis-Philippe. Elle ne tarissait pas sur l'héroïsme d'une cantinière française qui avait traversé le fossé sous le feu des Hollandais, pour ravitailler le mineur attaché à l'escarpe. Le chemin de fer, le gaz d'éclairage lui semblaient de dangereuses nouveautés. « Où va le monde ? disait-elle tout le temps. Où va le monde ? » Mais au fait, oui, où va-t-il ?

Pour tromper notre mémoire et l'égarer en de dangereux raccourcis, il y a encore les objets, les livres, que nous avons eus entre les mains et qui appartenaient déjà à une époque disparue avant notre naissance.

Ainsi il arrive aux mémorialistes d'aujourd'hui de

décrire à leur insu la fin du Second Empire en croyant de bonne foi nous donner l'aspect de l'année 1900. Des inventions qui paraissent appartenir au XX^e siècle exclusivement étaient déjà banales en 1885 et n'étonnaient même plus les compagnons de Massala, le dernier roi du Congo. Tels étaient les trains rapides, les paquebots à hélices, le téléphone, les fusils et canons à longue portée. Mais, sur les boulevards de la ville, le long des voies du tram électrique, allant de la gare à l'exposition, roulaient des équipages de maître, conduits par des cochers en livrée. Au port, les docks étaient encore encombrés de voiliers et de steamers à palettes. La garde civique paradait le dimanche près du Marché aux Oiseaux. Chaque régiment avait ses cantinières en uniforme et son tambour-major, avec son colback en peau d'ours, surmonté d'un gigantesque plumet. Quand le roi Léopold II venait visiter la « Worlds fair » nous étions émerveillés par les carrosses de la Cour, la barbe blonde du souverain et le sourire timide des jeunes princes, Baudouin et Albert. Les dames s'habillaient en héroïnes d'Octave Feuillet, nos cousines et nos sœurs étaient en petites filles modèles de madame de Ségur, née Rostopchine, et ma mère fredonnait des airs de la Grande-Duchesse ou de la Belle Hélène. Dans la bibliothèque de mon père s'alignaient les œuvres de Dumas, de Gautier, de Féval, d'Eugène Sue, de Jules Verne. Il y avait quelques ouvrages de luxe sur la table ronde du salon : *Don Quichotte* illustré par Gustave Doré, les *Misérables*, le *Juif Errant* plein de gravures signées Gavarni, Eustache Lorsay, Célestin Nanteuil.

Près de la gare se dressait une tour aveugle et polygonale. On y montrait le panorama de Waterloo. A l'intérieur, où nous marchions sur la pointe des pieds, nous assistions à une vraie bataille, dans un vrai paysage, car nous ne discernions pas les artifices du trompe-l'œil. C'était à l'instant suprême, au plus fort de la mêlée, quand les cuirassiers d'Erlon culbutent dans le chemin creux d'Ohain et que Ney désespéré jette son grand cheval blanc sur les baïonnettes anglaises. Mais quel nouveau Josué a cloué le soleil aux voûtes du ciel épouvanté? Dans le crépuscule, couleur de cendres et d'incendie, le destin a suspendu son vol et n'ose prononcer son arrêt. La bataille grandiose et muette restera là, figée, immobile, jusqu'au Jugement Dernier.

Ce panorama, peint par Verlat, fut vendu à un Anglais, entrepreneur de spectacles. Alors la tour vide de ses fantômes, servit de salle de réunions. Pendant la mi-carême on y donnait des bals masqués. Le premier carnaval dont je fus témoin me parut hideux. Je venais d'avoir la rougeole. Néanmoins ma mère m'avait habillé en Pierrot et mis à la fenêtre de notre appartement pour me montrer la mascarade. Il tombait une neige grise, mêlée de grêle et de pluie. Les chienlits et les Arlequins fangeux pataugeaient dans la boue. Tout à coup j'eus une faiblesse et l'on dut me remettre au lit. La chute de Napoléon, la Restauration, la descente de la Courtille, le choléra, on saisit le rapport qui s'établit parfois entre les images disparates qui peuplent notre mémoire, nées les unes de nos souvenirs réels, les autres de nos lectures.

Aux salons de peinture que nous visitions, les im-

pressionnistes et pointillistes allumaient leurs feux d'artifice, mais en même temps le genre troubadour, anecdotique et militaire continuait d'éblouir nos yeux éperdus. Emile Zola et Alphonse Daudet faisaient figure de jeunes aux vitrines des libraires, pendant que Victor Hugo pontifiait toujours dans son coin.

A la mort du poète des *Châtiments* les journaux d'Anvers parurent encadrés de noir. On vendait son portrait à tous les carrefours. Hugo eut une influence énorme sur ses contemporains. Tous les vieillards lui ressemblaient et jouaient à l'art d'être grand-père, à dire des oracles obscurs, à invectiver contre les rois, les papes et les empereurs. Dans la cuisine-cave d'une de nos parentes, entre un bocal à poissons rouges et une cage à serins, j'en ai connu un qui avait la barbe tellement longue qu'il trébuchait dessus.

Bien entendu nous n'étions pas vêtus comme tout le monde dans l'étonnante famille van Offel ! Toques de velours et cols de dentelle, cela manquait de simplicité. Qui dira l'influence du costume sur l'avenir des petits garçons ? Il existe une photographie d'Emile Verhaeren à sept ans. Madame Verhaeren me l'a souvent montrée. L'enfant y est en crinoline ! Cela me donnait le frisson chaque fois. Je me mettais à la place du martyr, allant à l'école du village dans cet accoutrement. Les pauvres petits ont horreur de ces travestis qui les exposent aux railleries cruelles de leurs condisciples et les condamnent à la solitude. Henri Duvernois a écrit là-dessus une page doucement navrée, dans *Apprentis-sages*. Ses parents le costumaient en Eton. Les miens avaient une préférence pour les Ecossais en kilt et les beaux pages, tout en satin broché.

On nous appelait les artistes. Cela ne nous flattait pas tant qu'on pourrait le croire. Nous étions plutôt résignés à notre sort que d'en être glorieux. Mansarde glacée, jours sans pain, grabat d'hôpital, nous savions ce qui nous attendait. Maintes fois, contre ma fierté cachée d'être un élu, un ami de Dieu et des anges, j'ai senti mon cœur déchiré par une épine. Alors j'enviais mes camarades, les enfants ordinaires, confortablement habillés de laine ou de drap, chaussés de cuir, connaissant leur table de multiplication et se nommant Pierre ou Jacques comme tout le monde. Car il y avait encore cela, mon beau prénom Horace, grâce auquel j'avais déjà l'air de signer mes compositions et devoirs d'écolier d'un pseudonyme littéraire.

II

Ce fut la première fois de ma vie que je lus au fond d'un vrai cœur de soldat. Cette rencontre me révéla une nature d'homme qui m'était inconnue...

ALFRED DE VIGNY.

(Laurette ou le Cachet rouge.)

Parti de la sorte je n'avais qu'à persévérer. Pour un conteur c'est une heureuse fortune de naître dans une ville maritime. Ses jeux d'enfant sont ceux d'Ariel, dans l'île de Prospero. A cheval sur un nuage gris pommelé, à crinière d'or, il souffle dans une conque de nacre et pourchasse les voiliers inquiets que talonne la tempête. Sur l'estran, encombré de cordages, de barriques, d'épaves et d'ancres délaissées, il rencontre Robinson Crusocé et son perroquet, Gulliver rentré de Lilliput, le Maure de Venise et Caliban. Il respire les effluves salines de la mer et le parfum de girofle, de vanille et de muscade de la rose des vents. Que n'ai-je vu pendant nos promenades au Canal aux Sucres et au Warf d'Anvers? Stanley et de Brazza revenant du continent noir, le Shah de Perse, Nazir-Eddin, les généraux boers après la guerre du Transvaal, les émigrants russes, la panique mandchoue fuyant la peste et les famines de l'impitoyable Asie. C'était de l'histoire vivante et quotidienne, à côté des vestiges d'un passé

resplendissant : la tour de Notre-Dame, le puits de Matsys, l'imprimerie Plantin, la maison de Rubens. Il est surprenant qu'Anvers, cette plantureuse nourrice, élève si peu d'enfants poètes. Cela tient sans doute à la diversité des langues qu'on y parle et à son génie, plus pittoresque et mercanille que littéraire?

Pour ma part, je puis affirmer que j'ai fait mes humanités, mes études gréco-latines, avec les yeux : plus par l'observation directe et naïve que par le truchement abstrait des mots. Les cours de l'académie de peinture me donnèrent le goût de l'art antique auquel je suis demeuré fidèle.

J'aimais les statues. En revenant de l'école, je faisais un détour par le parc de la pépinière pour y admirer le profil altier et la tunique flottante de Diane chasseresse et la radieuse nudité d'Apollon. Je savais un autre jardin où j'allais contempler longuement le gladiateur expirant.

Ainsi l'art dans toutes ses manifestations, excepté la musique dont j'avais peur et qui m'inspirait des idées funèbres, était ma joie et le principal objet de mes curiosités. Il était aussi indispensable à mon esprit que le pain quotidien l'est à notre corps. Mais, par une singulière malice du sort, je me suis presque toujours trouvé dans des conditions où il m'était difficile de satisfaire cet appétit peu banal. Alors il a bien fallu devenir industriel et habile, comme le naufragé dans son île.

On se demande après cela comment et pourquoi je suis allé m'engager dans les troupes du roi Léopold II, à l'âge de quinze ans? Je ne suis pas certain de le savoir. Une tentative d'évasion? L'enfant le plus sage a ses

fugues et rêve d'école buissonnière. Il se méfie des chemins tracés d'avance. Puis le mécanisme qui précipite un fils d'épicier ou de gendarme dans l'abîme des lettres et des arts peut, tout aussi bien, jeter un fils d'artiste dans les denrées coloniales ou dans la gendarmerie.

L'homme le plus simple est encore très compliqué et porte en lui plusieurs inconnus qui ne lui ressemblent guère. Néanmoins, en pensant à nous-mêmes, nous devons nous garder de croire que nous ne nourrissons que des sentiments exceptionnels et qu'il ne nous arrive que des aventures extraordinaires. Les boys-scouts qui vont, le dimanche, au camping nous montrent assez combien les adolescents aiment à marcher au pas, derrière un fifre et un tambour, à dormir sous la tente, à jouer au soldat. Quelques-uns, poussant l'enfantillage jusqu'au bout, finissent pas aller chez le recruteur et voilà la farce terminée.

Mon premier contact avec la vie de caserne fut déplaisant et rude. J'y subis quelques mauvais traitements. N'étant pas d'humeur à les souffrir avec patience, je me trouvai au bout de quelques mois devant un avenir entièrement compromis. On a dramatisé cette mésaventure, en l'exagérant. En vérité, notre armée de pauvres n'était pas si terrible, particulièrement dans nos écoles régimentaires, pensionnats pour collégiens en uniforme, où nous avions le loisir de continuer nos études et de préparer nos examens pour la sous-lieutenance, pour peu que nous ne fussions ni trop paresseux ni trop sots.

Je regrette souvent de n'avoir pas réussi dans la carrière des armes. J'avais des qualités qui m'y ren-

daient propre : la force, l'endurance physiques, l'autorité et le sens du commandement. Mais j'étais affligé aussi de certains vices qui pouvaient faire de moi un dangereux soldat de coups de mains et d'entreprises hasardeuses.

A ce propos, il est remarquable combien l'armée et l'église, ces deux piliers de la vieille civilisation, se défendent énergiquement contre les recrues suspectes et infidèles. La caserne et le séminaire ont horreur des fortes têtes, toujours disposées à discuter, à raisonner, à choir dans l'hérésie. Et la caserne et le séminaire n'ont pas tort de se méfier. A présent je me rends parfaitement compte que j'eusse été très capable de me distinguer si la fortune m'avait élevé à un grade considérable, mais aussi d'y manquer à tous mes devoirs, par légèreté, insouciance, fatalisme, présomption, bou-tade ou simple et naturelle bêtise. Pour faire un soldat d'élite il me manquait les trois plus hautes vertus militaires : la résignation, l'obéissance et l'abnégation. Chose curieuse, j'ai su pourtant les appliquer assez honnêtement à mon bougre de métier d'écrivain.

Mon passage à l'armée ne m'a point nui. Du moins pas pour la formation des idées et du caractère, car pour la réussite dans le monde c'est une autre histoire. J'y ai appris à regarder les gens et la vie en face, à m'isoler dans les turbulentes multitudes, à supporter sans rancœur la pauvreté et ses cruels soucis. En partageant mon pain avec les gens du peuple, ouvriers et paysans, j'y ai appris encore à me dépouiller de l'inepte esprit de caste, à n'accorder à aucune espèce d'hommes le privilège unique du savoir et de la vertu, à aimer

les humbles comme on doit les aimer : pour eux-mêmes, et non par haine de ceux qui les persécutent ni surtout pour se parer d'une charité facile et gratuite.

J'ai connu au régiment, à l'ombre du drapeau tricolore, beaucoup de fiers garçons, plus près des nobles figures d'Alfred de Vigny que des fantoches de Courteline ou de Jean Drault. Parmi nos vieux officiers, nous avions encore quelques lascars qui avaient combattu à Tacambaro, pour Maximilien et l'impératrice Charlotte. Puis les premiers colonisateurs du Congo, de l'âge héroïque, lorsque les officiers et sous-officiers de la force publique s'y faisaient massacrer par les nègres révoltés et les traitants arabes. Et vous, mes vaillants compagnons de chambrée ? Grossman, qui se donna tant de peine pour gagner l'épaulette et tomba à la tête de sa compagnie en gardant les passages de l'Yser ; Rouling, un des vainqueurs de Tabora. Et tant d'autres dont j'ai oublié le nom, qui furent mutilés, tués pendant la grande guerre. Comme ce petit chanteur de cramignons liégeois, au regard douloureux, brûlant d'intelligence, que j'aimais comme un frère obscur, auquel j'avais montré le maniement du fusil et de la baïonnette, et qui tomba huit jours après que je l'eus conduit moi-même aux charniers du front.

J'ai vu la bonté, le courage, la valeur humaine, j'ai deviné le génie, plus souvent au corps de garde, au bivac que dans les boîtes à commérages où les intellectuels tiennent leurs mornes assemblées. Je n'ai qu'à penser à ce soldat illettré laboureur de son état, mon maître dans l'art de conter. Je me demande encore quelle Muse secrète, quelle divinité inconnue

l'inspirait ? Pendant nos veillées du Fort 8, il nous tenait sous le charme de ses récits étranges qui n'ont été et ne seront jamais écrits nulle part. Je n'ai qu'à penser au caporal-clairon du deuxième bataillon, emplissant l'espace de ses fanfares ailées, jaillies, semblait-il du cor de Roland ; à Lambert, sortant du Petit Séminaire, insinuant et agressif, modeste et ravagé d'orgueil, allant à la messe et courant les filles, sentant le roussi et l'encens, moitié hussard, moitié cuistre : Julien Sorel en chair et en os ! A Guillaume Dellamarck, qui prétendait descendre du Sanglier des Ardennes et en avait bien l'allure et la hure ; au légionnaire Massard, revenu du Dahomey où il avait combattu les amazones de Béhanzin. Et comment chasser le souvenir de mes amis préférés : Rik Wilsens, qui me servit de modèle dans les *Enfermés* et le *Chemin de Ronde*, Alfred Royon, marin, écrivain et chercheur d'or, comme Jack London.

Nous formions une belle équipe, tous brisquards et volontaires, jouant les héros de Kipling ou de Dumas père au naturel, sans le faire exprès. Les remparts et les forts d'Anvers étaient notre domaine, le théâtre habituel de nos exploits. C'est dans les immenses solitudes de ce décor armé, à la fois grandiose et sévère, chef-d'œuvre de Brialmont, où tout est calculé, où rien n'est abandonné au hasard, que j'ai pris mes meilleures leçons de style.

Le service terminé, j'allais bavarder avec mes camarades du clan artiste. Là aussi les attitudes étaient crânes et les mœurs innocentes. Comme je n'étais jamais à court d'une bonne histoire, les peintres et les poètes m'accueillaient bien et me traitaient affectueu-

sement, comme un frère tombé au sort. Bref, troupier ou esthète selon les jours et les heures, je vivais au frais comme un poisson d'entre eaux douces et eaux amères. Je colportais des brimades de chambrée dans les ateliers et des charges d'atelier dans les chambrées. Cela amusait tout le monde, à part mon commandant de compagnie qui voyait avec inquiétude ses conscrits donner dans le débrillé et les idées subversives.

III

Il faut que jeunesse se passe.
(*Sagesse des nations.*)

Notre cénacle de la rue des Arbalétriers n'était pas une réunion de fruits secs. La plupart de nos fidèles se firent un nom honorable dans les lettres et les arts. Il y avait les futurs éditeurs J. Kryn et Van Oest, les romanciers et poètes flamands Baekelmans, Van den Oever, Ary Delen, De Meiere et Jan Eelen. Parmi les peintres brillaient Walter Vaes, le dessinateur René Leclercq et le paysagiste Hermans, ancien cow-boy et théosophe, qui faisait en ce moment son service militaire aux guides, dans la compagnie universitaire. A nos séances assistaient encore le chansonnier hollandais Speenhoff et deux jeunes Anglais au profil byronien, boxeurs comme des kangourous.

Charles Bernard s'y montrait quelquefois. Il venait de terminer son droit et écrivait déjà en vrai français dans de vraies gazettes. C'était un jeune homme bien élevé, dont les manières et le langage étaient plus soignés que les nôtres. Je crois qu'il cherchait l'illusion d'une débauche en notre mauvaise compagnie. Songez que nous possédions la photographie de notre groupe, entourant une fille nue, coiffée en bandeaux, qui tenait une tête de mort entre ses maigres cuisses.

J'eus l'honneur en ce temps de montrer à Charles

Bernard les premiers éléments du très noble jeu de l'épée, mère de toutes les armes. Bernard était aussi rebelle aux règles de l'escrime classique et savante que je l'étais alors à celles de la syntaxe. Mais il paraît que nous nous sommes rattrapés depuis, chacun de son côté.

Il n'est pas indifférent, sans doute, de retrouver l'atmosphère d'une assemblée d'apprentis artistes vers 1896-1900? Nous sommes dans une vaste pièce, tapissée de papier rouge. Les meubles sont en bois blanc, de préférence exécutés d'après nos dessins. Parmi ces chefs-d'œuvre de menuiserie nous admirons particulièrement un divan-lit-paravent-jardinière-aquarium-bibliothèque, sur lequel jamais personne n'a réussi à dormir ni à s'asseoir. Quelques poteries d'art et tanagras ornent les étagères. Le masque funèbre de Beethoven boude entre deux vases, d'où jaillit une gerbe de monnaies du pape. Du haut de la cheminée la femme inconnue de Donatello abaisse sur nous son long regard. Aux murs il y a de belles reproductions de tableaux, en couleur, dues à un procédé nouveau et qui viennent seulement d'apparaître dans le commerce. Nous goûtons particulièrement les préraphaélites, Boticelli en tête. Nous sommes férus de leurs imitateurs modernes, Burne Jones, Walter Crane, et commençons à connaître et à subir les premières attaques de l'art nègre et du genre faux-naïf.

La bibliothèque contient les volumes classiques de la collection Garnier, l'édition populaire de Balzac, les drames d'Ibsen, les romans de Tolstoï, les œuvres d'Huysmans, du sar Peladan, de Léon Bloy, de Jules

Renard, de Jean Lorrain, de Rachilde, de Rémy, de Gourmont et des Belges Verhaeren, Lemonnier, Decoster Demolder, Maeterlinck et Georges Eeckhoud.

Les discussions sont violentes. Aucune lumière n'en jaillit. Nous sommes divisés en deux camps, les sceptiques et les jobards. Ces derniers donnent dans toutes les toquades du siècle finissant : la décadence, les mages, la magie, les messes noires, l'écriture artiste, le style ouvragé, serti de béryls et de topazes, sans compter les âmes sœurs, les robes princesse, les pantalonades de Péladan, les Niebelungen, les macaroni en délire de Mucha, la philosophie judéo-vérolée de Nietzsche, l'exotisme à la noix de coco de M^{me} Chrysanthème et l'antiquité pour garçons coiffeurs de Pierre Louys. Cependant nous sommes entièrement d'accord sur un point : nous méprisons les auteurs à succès et à gros tirages : « la réussite est un signe évident de médiocrité ». Nos dieux sont des ratés sublimes : Edgard Poe, Baudelaire, Villiers de l'Isle Adam, Barbey d'Aurévilly. Entreprendre une démarche pour obtenir un prix littéraire, une faveur, pour entrer dans une académie nous paraît d'une indigne faiblesse. C'était assez ridicule. Toutefois, je ne crois pas que les écrivains de cette époque eussent toléré qu'un groupe d'hommes politiques vinsent mettre le nez dans leurs collaborations, ni qu'un éditeur, même à la mode, osât dire en parlant d'eux : « mon écurie ! »

Nos opinions étaient celles du temps. On les retrouve dans les ouvrages de Gourmont et d'Albalat, bien que ces deux auteurs se crussent aux antipodes l'un de l'autre. Mais on n'a qu'à les relire. Lorsque je me

donne ce plaisir, je suis transporté à trente ans en arrière, écoutant les controverses sur les splendides images de Chateaubriand, l'horreur comique des répétitions et des *qui* et des *que*, les sentences définitives désignant les plus beaux romans qui existent : *L'Education Sentimentale* et *L'Eve Future* comme le voulait M. de Gourmont ?

Le *Mercure de France* donnait le ton. Il dirigeait les esprits, principalement à l'étranger, c'est-à-dire en Hollande, en Norvège, en Allemagne, en Belgique, en Islande, à l'Equateur. Malheur à qui n'était point dans les papiers du *Mercure*. Ce rôle a été tenu depuis par la *Nouvelle Revue Française*. Relisez la collection du *Mercure* aux années 1896-1906. Vous y apprendrez à connaître ce qui passait pour bien pensé et bien écrit à la fin du dix-neuvième siècle et au commencement du vingtième. Ce qui résiste, *Le Petit Ami* et *In Memoriam* de Léautaud, est entièrement en dehors. Cette lecture vous apprendra aussi à vous moquer hardiment des doctrines, engouements et modes littéraires, sortant de n'importe quel grenier, officine ou chapelle. Du moins je le souhaite et que Dieu vous bénisse.

En bons artistes flamands, nous aimions la peinture. Nous y étions chez nous et non à l'école d'autrui. Du moins telle était notre illusion. Nos dévotions allaient aux primitifs italiens, aux préraphaélites, déjà nommés, et aux maîtres suaves de l'école de Bruges. Deux magiciens dominaient notre culte, Vinci et Rembrandt. Il nous restait une certaine indulgence pour Van Dyck, dont on allait fêter le tri-centenaire, mais Rubens était dans le troisième dessous. « Un boucher ivre ! »

Voyez ces délicats.. L'incomparable Joséphin Peladan avait décidément mis la peinture littéraire à la mode, à preuve notre enthousiasme pour Gustave Moreau et certaines grandes tartines symbolistes qui ameutaient les foules aux salons de l'Art Contemporain et de la Libre Esthétique.

En 1896, mon frère Edmond participa au concours pour le prix de Rome. Parmi les peintres en loge, il y avait Bastien, mon ami Thysbaert et Jean Delville. Bastien peignit une belle esquisse du sacrifice d'Iphigénie. Le sujet était le Christ appelant à lui les petits enfants. Jean Delville remporta le prix et sa toile exposée fit sensation. Delville représentait le type parfait de l'artiste au goût du jour. On le disait initié aux sciences occultes, mage, adepte de la Rose-Croix, choses quasi indispensables alors si l'on voulait être pris au sérieux par la jeunesse fin de siècle. Maintenant, quand je vois les jeunes d'aujourd'hui tomber sur le dos de Delville et secouer le cocotier à leur tour, je ne puis m'empêcher de rêver sombrement sur l'instabilité des gloires humaines.

Ainsi chaque génération remplace les parti-pris et les poncifs de la génération précédente par des parti pris et des poncifs nouveaux ou renouvelés et croit de bonne foi avoir enfin établi le canon authentique et définitif du chef-d'œuvre. Le temps étonné n'a plus qu'à suspendre sa course et contempler cette espèce inouïe de peintres, de poètes, de sculpteurs, apparue sur le globe, après des siècles d'attente et de tâtonnements, dans les ténèbres, pour y accomplir enfin ce qui ne s'y était jamais accompli et ne s'y accomplira jamais plus.

En cela les écoles d'art tiennent des modes féminines. Il est aussi impossible de montrer à un apprenti-peintre ou écrivain la vanité de ses prétentions qu'il est impossible de faire entendre à une jeune fille que sa mère n'était pas ridicule en son jeune âge, mais qu'elle-même le paraîtra aux filles de vingt ans, quand elle en aura cinquante.

En vérité, toutes les réactions arrivent à point et notre esprit ni notre volonté n'y sont pas pour grand chose. Le jeune homme qui s'imagine que tout ce qui se faisait avant sa naissance ne valait rien est un sot ; le vieillard qui veut arrêter les élans de la jeunesse en est un autre. Qui n'a pas le sens du passé ne comprendra jamais rien au présent ni à l'avenir.

Sans sortir de ce qu'on a vu et entendu personnellement dans le cercle étroit d'une famille bourgeoise, on peut très bien suivre la marche et le mouvement des idées dans l'espace d'un siècle et saisir ainsi le motif essentiel de la trame du temps, l'étoffe dont notre vie est tissée. Mon grand-père était teinturier-mercier. Il fabriquait et imprimait ses indiennes. Vers 1840, il perfectionna ses métiers, grâce à un secret surpris en Angleterre. Ce geste, répété sur le continent mille et mille fois, par mille et mille artisans obscurs, devait bouleverser le monde, en ravissant à la Grande-Bretagne sa suprématie industrielle. Mon autre grand-père était perruquier et passait pour un artiste dans sa profession. C'étaient deux maîtres ouvriers. En semaine, ils sortaient en blouse et en casquette de soie ; mais le dimanche ils allaient à la messe ou au tir à l'arc, en habit de drap et en pantalon de nankin. Ils avaient

le goût de l'épargne, de la probité, de la décence, de la respectabilité. Ils étaient conservateurs et catholiques pratiquants.

Leurs fils s'écartèrent de ces traditions, non par système ni raisonnement, mais par la force même des circonstances. Héritier, à ses débuts, de l'industrie paternelle, mon père recevait ses tissus préparés et teints des maisons de gros. Pareillement mon oncle Lava ne se soucia jamais de faire lui-même ses perruques. Ni l'un ni l'autre ne pouvaient s'attarder dans les routines du bon vieux temps. Dans leurs boutiques neuves, à grandes vitrines, éclairées au gaz, ils devaient se plier aux exigences du commerce modernisé. Ils étaient libéraux et progressistes, l'eussent-ils voulu ou non.

Mais pourquoi auraient-ils refusé de l'être ? Le progrès triomphait sous leurs yeux. Les trains dévoraient l'espace, les steamers sillonnaient les fleuves et les mers, l'électricité allumait ses flambeaux, la médecine et la chirurgie faisaient des miracles, pendant qu'ils se souvenaient encore des récits de leurs parents sur l'époque des diligences, de l'éclairage à la chandelle et des remèdes de bonne femme. Autour d'eux la ville était pleine de taudis où vivait et grouillait un peuple misérable, affligé de maux extraordinaires. Il fallait aérer, désinfecter, instruire, vacciner tout cela ; délivrer les pauvres de leurs superstitions et vices : bâtir des asiles, des écoles, des hôpitaux modèles. On devine sans effort quelles doctrines devaient naître de cet élan universel vers un meilleur avenir. Mais à quoi aboutit ce bel idéal de nos pères, venu après tant d'autres, basé sur

des idées si justes, des besoins si certains, des espoirs si légitimes ?

C'est ce que nous pûmes constater entre 1890-1900. C'était désolant ! Tout est devenu mesquin, plat, banal, bassement utilitaire. Les forêts sont coupées, les rivières canalisées. Le génie est une tare : Dieu a créé le monde pour le peupler d'animaux domestiques et d'imbéciles. C'est l'ère de la confection, du faux marbre, du faux bronze, des faux grands hommes. On élève des monuments au commerce et à l'industrie. Nous allons en vacances pour passer sur des viaducs, sous des tunnels, pour visiter les usines Cockerill ou les verreries du Val Saint-Lambert. Tout se ressemble et tout est triste : les écoles, les gares, les prisons, les casernes. Nos livres de prix et d'étrennes s'intitulent : *La Fée Electricité*, *Les Aérostats*, *L'Histoire des Grandes Inventions*. Comme amusements de choix l'on nous propose de collectionner des insectes morts ou des timbres-postes. S'ils le pouvaient, les Jacobins de l'instruction laïque et obligatoire remplaceraient les saints du calendrier par des inventeurs célèbres : Gutenberg, James Watt, Volta, Franklin... L'art s'est mis au service de la science. Le roman est expérimental, les peintres imitent les photographes et en sont fiers. Même les conteurs qui passent pour avoir de l'imagination, comme Jules Verne, s'obstinent à nous gaver d'histoire naturelle et de géographie. Au champ de foire, pendant la kermesse, le Théâtre des singes et ses gentils décors, qui semblaient peints par Watteau, l'Enfer et la Tentation de Saint Antoine sont remplacés par le Musée d'Anatomie où l'on montre des squelettes de gorilles, des têtes d'assassins et des phœtus en bouteille.

Odieuse existence, sans fantaisie, sans fleurs, sans parfum, sans grâce et sans amour ! Voilà nos révoltes expliquées et justifiées ? Pourquoi il nous fallait absolument autre chose quand nous eûmes vingt ans. Pourquoi nous étions anarchistes, individualistes, réfractaires, inadaptés. Pourquoi nous portions les cheveux longs, des vestons de velours et des gilets en peau de crocodile. Pourquoi nous aimions le vers libre, les maisons biscornues, les fenêtres en zig-zag et les pendules marquant midi à quatorze heures. Pourquoi nous préférons les chats aux chiens, l'absinthe à l'eau distillée, l'astrologie, l'alchimie, le spiritisme, la nécromancie à l'astronomie, la chimie à la physique. Pourquoi il nous eût été infiniment agréable que deux et deux ne fissent plus jamais quatre.

C'était une panique, une fuite éperdue devant l'abject matérialisme du siècle. Nos âmes épouvantées sentaient qu'elles allaient périr, comme une terre qui se dessèche et meurt parce qu'on a trop nivelé ses collines, endigué ses torrents, défriché ses forêts.

Et peut-être faut-il chercher dans la défaite de notre génération sacrifiée l'origine des odieux spectacles du monde actuel : ces foules asservies, incapables de s'élever au-dessus de leurs plus bas appétits, qu'on nourrit de pain et de jeux, qu'on trompe avec des libertés d'esclaves — le droit de courir nu, de s'accoupler librement et d'injurier ses maîtres aux saturnales, — mais dont la conscience est étroitement enchaînée au culte d'un faquin, d'un butor ou d'une arsouille.

IV

Notre façon ordinaire, c'est d'aller d'après les indications de notre appétit, à gauche, à droite, contre mont, contre bas, selon que le vent des occasions nous emporte.

MONTAIGNE

(Livre II, chap. I.)

Ce ne fut qu'en 1905 que j'entrepris de poursuivre sérieusement ma carrière d'écrivain. J'étais en congé définitif, n'ayant plus aucune obligation militaire depuis cinq ans. Avant de me remettre à écrire, j'avais pensé, nonobstant les contes du *Spectator*, à la peinture, à l'industrie (en travaillant avec mon père qui s'occupait de constructions navales) à reprendre du service dans une armée étrangère. Enfin je me décidai pour les lettres, parce qu'il était temps de sortir de mes velléités et de choisir.

« Connais-toi » est le premier enseignement des moralistes. Il est précieux, mais demande à être complété. A première vue, il signifie : « connais tes vices, tes faiblesses, tes ridicules, tes défauts ». Et c'est, en effet, difficile et méritoire. Mais ce qui est encore bien plus difficile, c'est discerner en quoi nous excellons et sommes supérieurs à autrui et parfois à nous-mêmes. Nos vices, nos ridicules, nos défauts nous attirent des reproches,

des punitions, des railleries, nous laissent des remords, de même que nos organes malades nous avertissent de leur mauvais état et nous faisant souffrir, tandis que nos vertus nous sont si familières que nous ne savons même plus que ce sont des vertus. Nous n'y pensons pas plus que l'homme bien portant ne pense au bon fonctionnement de ses reins ou de son estomac.

Ainsi je savais fort exactement au moment où je me disposais à saisir la plume, que je n'entendais rien au métier d'écrire, que je ne parlais convenablement aucune langue, en dehors de mon argot de caserne, ni le français, ni le flamand, ni le turc ; que j'étais nerveux, inquiet, tourmenté par de cruels malaises de l'esprit, touchant à l'obsession funèbre, à la confusion, au tumulte dans les idées, mais j'ignorais, d'autre part et totalement, que j'étais doué d'une merveilleuse mémoire visuelle et d'une imagination constructive soumise à ma volonté, qui m'eussent tiré d'affaire tout de suite si j'avais su m'en servir à bon escient.

Mon premier projet fut un roman sur Charles le Téméraire. Je viens de l'écrire trente ans après et ne suis pas certain de l'avoir réussi. J'ai toujours aimé ce vaillant et malheureux prince qui, de la Gaule Belgique, voulut faire un grand pays.

L'histoire de notre peuple, d'un peuple qui renie son nom, son passé, sa gloire, son cri d'armes, qui refuse de s'exalter, de s'étendre, qui réclame le joug étranger et des chaînes, pour mieux s'obstiner dans ses querelles de clocher et d'estaminet, est une tragédie dont le dernier acte n'est pas encore joué. Jusqu'ici nos écrivains, incapables de sortir des imaginations populaires, à

moins qu'ils ne se targuent d'être d'excellents copistes, comme ces Proust, Balzac ou Baudelaire belges dont on parle, n'en ont rien su tirer. Sans doute le folklore wallon et flamand est plaisant : Tchantet, Uilenspiegel, le Doudou, Manneken-Pis, Jan Breydel, monsieur Beulemans et le canonnier à la jambe de bois, mais nous avons d'autres personnages à glorifier. Contrairement aux savantes opinions ayant cours parmi les penseurs de Sotteghem ou de Poperinghe, les érudits du Borinage ou du Condroz, ce sont des personnages essentiellement belges, et non des pantius de bois ou de papier mâché : des idoles de kermesse ou de ducasse.

En affirmant ceci, je pense aux ducs de Brabant, héritiers de la couronne de Lotharingie, parmi lesquels il y eut des héros et des poètes, aux comtes de Flandre, empereurs de Constantinople, aux ducs de Bourgogne qui firent de la Flandre le pays le plus riche et le plus civilisé d'Occident, à Charles-Quint, à Egmont, au Taciturne, à Rubens, à Van Eyck, à nos humanistes, à nos savants, à nos hommes de guerre, à l'étonnante dynastie des Cobourg : à tous ceux qui tentèrent de nous tirer de l'ornière et de nous ramener, de gré ou de force, dans les âpres chemins du devoir et de la grandeur.

Oui, l'histoire de Charles le Téméraire était un beau sujet ! Mais pour peindre cette galerie de portraits, d'opulents paysages de Flandre et de Bourgogne, pour achever ces miniatures et décorer ces pavois, il m'aurait fallu une palette plus savante et des pinceaux plus habiles que ceux dont je disposais alors. Je fus assez sage, ou assez malin, pour renoncer provisoirement à mon ambitieux projet et le remplacer par un simple récit tiré de mes souvenirs de régiment.

J'écrivis mes deux cents pages d'un seul jet, sans hésiter, sans repentirs, sans me relire ni les soumettre à l'appréciation de personne. Le roman terminé, intitulé *Une armée de Pauvres*, parce que les pauvres seuls allaient à la caserne en ce temps-là, il fallait songer à l'éditer. Hélas ! en 1905 il n'existait rien à Anvers ni à Bruxelles qui ressemblât à une maison d'éditions littéraires. Il y avait bien eu quelques tentatives, Vromant, par exemple, mais on n'en parlait plus. Nous résolûmes néanmoins, René Leclercq et moi, d'aller sonder quelques libraires de la capitale. René m'avait dessiné une couverture, aux couleurs belges, où je figurais en capote et bonnet de police, avec de superbes moustaches à la Guillaume II. Il pleuvait à torrents.

— Eh bien, me dit René en courbant les épaules sous l'ondée glaciale, cela s'annonce mal. Des matinées pareilles promettent des soirs de Waterloo.

Il avait trouvé une formule excellente pour présenter mon ouvrage.

— C'est, disait-il aux libraires ahuris, du bran en bouteille ou un immortel chef-d'œuvre : pour vous la ruine, la prison ou la fortune. C'est une chance à courir...

On nous flanqua partout à la porte. D'autant plus lestement que, mouillés, crottés, blêmes, René en casquette anglaise et moi en sombrero, nous marquions très mal. Finalement nous échouâmes au journal *Le Peuple*. Que ne ferait-on pas pour se voir imprimé lorsqu'on n'en a pas l'habitude ?

Nous fûmes reçus par un gros citoyen, genre Marius, qui avait un gilet rouge et une lavallière de la même couleur.

Dès que nous lui eûmes exposé l'objet de notre visite, il nous frappa sur l'épaule et prit sa plus belle voix, son creux, son trémolo d'orateur populaire.

— Bravo, citoyens ! Le parti est prêt à vous soutenir dans votre lutte contre les abus du militarisme. Unissons-nous, préparons le grand soir. Mais pour l'édition, nous ne sommes pas encore outillés. Attendez donc, citoyens, que j'aie consulté...

Il nous planta là. C'était dans une antichambre obscure, meublée d'une table et d'un porte-parapluies en faïence. Je trouvais son discours très bien ; mais René était furieux :

— Il se moque de nous, avec ses citoyens ! J'ai envie de lui rendre la monnaie de sa pièce. Si je déposais un souvenir démocratique dans ce porte-parapluies de luxe ?

René était joli garçon et fin comme l'ambre. Il avait le teint bistre, les cheveux noirs et de grands yeux tristes. Sous son apparence froide, un peu hautaine, il avait le goût des plaisanteries grasses, des farces énormes dans le style breughelien.

— Que je sois pendu, déclara-t-il, si je ne fais pas comme je le dis. Ces charlatans ont besoin d'une leçon.

Déjà il avait la main à la ceinture. J'eus toutes les peines du monde à le sortir de là. Au dehors il pleuvait toujours.

Après cet échec, il ne me restait que d'éditer l'*Armée de Pauvres* à mes frais. Mais cela même n'alla point sans difficultés. L'ouvrage attaquant l'armée, les imprimeurs craignaient les poursuites. Enfin Devos et Van der

Groen, ceux du *Spectator*, risquèrent le paquet. Nous tirâmes à mille exemplaires.

Jamais de ma vie je n'ai été plus saisi qu'à l'aspect de ces mille volumes qui envahirent mon domicile un matin à l'improviste. Où les mettre? J'étais dans la situation d'un homme qui s'aperçoit, mais trop tard, qu'il vient de faire une sottise. Je dus me résigner à colporter mon roman de boutique en boutique, afin de m'en débarrasser. Et je n'étais pas au bout de mes peines. D'abord je pensais que le livre ne contenait que quelques-unes de ces grosses fautes d'auteur que l'on nomme coquilles d'imprimerie par politesse. Hélas! mes amis en découvraient de nouvelles tous les jours. Elles se multipliaient, comme une légion de punaises dans un bois de lit poussiéreux. Finalement il fallut convenir que l'*Armée de Pauvres* contenait en moyenne trois fautes d'orthographe par ligne. En plus c'était une anthologie de toutes les mauvaises expressions qu'un auteur belge peut employer. Pas d'erreur, je l'avais fait exprès ou bien je m'étais trompé de colonne en consultant le fameux répertoire : *Dites, ne dites pas!*

Le plus drôle, c'est que j'ai essayé depuis de corriger l'ouvrage. Cela ne va pas du tout. Dès que l'on ôte les locutions vicieuses, les barbarismes, les phrases bancales, les fautes de tout genre le livre est abîmé. C'est comme les *Mémoires de Joinville* ou *Pantagruel*, mis en français moderne. En vérité, écrire en belge ne serait point si sot, mais à condition de connaître parfaitement la langue-mère. Avant de danser le pas de fantaisie, il faut savoir ses pointes. Ceci est un peu périlleux et subtil; toutefois je m'entends et cela ne s'adresse qu'à un tout petit nombre de lecteurs.

J'avais envoyé quelques exemplaires d'une *Armée de Pauvres* aux critiques littéraires des journaux et aux écrivains connus, objets de ma respectueuse admiration. Edmond Picard et Georges Eeckhoud en firent l'éloge. Charles Bernard m'encouragea à persévérer.

— Tu écris vivant, me dit-il. C'est l'essentiel. Le reste viendra. Mais, pour l'amour de Dieu, ne t'obstine pas à reformer la ponctuation ni l'orthographe. Sous ce rapport il est plus simple de faire comme tout le monde.

Un éditeur hollandais, Meindert Boogaert, m'offrit de rééditer *Une Armée de Pauvres*, non seulement à ses frais, mais en me versant des droits d'auteur. Dès lors je ne doutai plus de rien. Je me fis graver douze douzaines de cartes de visite, avec dessus :

HORACE VAN OFFEL
Homme de Lettres

Grâce à Meindert Boogaert, je comptais donner une édition revue et corrigée d'*Une Armée de Pauvres*. Afin d'éviter toute surprise de ce côté, je soumis mon texte à deux de mes camarades qui, ayant fait leurs humanités, se prétendaient ferrés sur la matière. Mais la deuxième édition, quand elle vit le jour, contenait plus de fautes que de mots. Cet espèce de miracle typographique avait pu s'accomplir parce que nos voisins les Hollandais ne mettent pas les signes de ponctuation comme nous.

Le monde grouille de puristes de la force de mes amis. Ils ne discourent que grammaire et bon langage, mais

se révèlent bien piètres ouvriers lorsqu'on les met au pied du mur.

A quelques temps de là, j'écrivis les *Enfermés*. C'est une peinture fidèle des pénitenciers militaires d'avant 1914. Ce qui est bien vu là-dedans, c'est l'influence démoralisante des détenus sur leurs gardiens : la chiourme pourrit la galère.

Le système de répression pénale en usage chez les nations civilisées, au lieu d'amender le condamné, le pervertit davantage. Il produit une espèce de délinquants professionnels, de prisonniers de carrière, qui grandissent dans l'infamie comme dans leur élément naturel. C'est ce type inhumain, créé, couvé, cultivé, dans les prisons modèles, serres closes pour plantes vénéneuses qui a engendré les fausses doctrines de Lombroso sur les anormaux et les criminels nés.

J'avais eu le loisir d'observer ces malheureux à Vilvorde, à Beverloo, et à Merxplas où nous allions en détachement surveiller les pensionnaires des Dépôts de Mendicité. Les *Enfermés* firent du bruit. Pour l'époque c'est un livre courageux. Toute une littérature en est sortie. Il précède *Neel Doff* de quelques années et *Céline* de trente ans. Il n'y a pas lieu d'en tirer gloire.

Ayant lu le volume, Edmond Picard m'écrivit une lettre enthousiaste dans laquelle il disait : « Monsieur, vous êtes un très grand écrivain ! » Encore que la modestie ne fût jamais mon principal défaut, pas plus que la vanité d'ailleurs, j'en demeurai un peu confus. Dans le *Mercure de France* Georges Eeckhoud parla de génie. Quand on débute le génie est généralement pour rien.

V

Les conseillers ne sont pas les
payeurs.

(*Sagesse des Nations.*)

Après les *Enfermés* j'allai demeurer à Hove, près d'Anvers. C'est là que je composai les *Intellectuels* et *l'Oiseau Mécanique*. Ces deux pièces de théâtre, publiées chez Larcier en 1907, obtinrent le premier prix de littérature dramatique au concours d'Ostende Centre d'Art. C'était une bonne aubaine. Le prix valait deux mille cinq cents francs, somme appréciable en ce temps là. Pour un jeune ménage, je venais de me marier, il y avait de quoi être tranquille pendant un an.

Un grand nombre d'auteurs avaient participé à la joute. Je me souviens des noms de Georges Eeckhoud, de Tallenay, Gaston Heux, Bodson, Liebrecht, André Blandin et Canneel. Dans le jury, présidé par Edmond Picard, il y avait Dumont-Wilden, Grosjean Dullaert et d'autres que j'ai oubliés. La distribution des récompenses eut lieu à Ostende. Eeckhoud et Gilkin avaient été mis hors concours et dotés d'un prix à part. Edouard de Tallenay, Gaston Heux et Félix Bodson furent primés au même titre que moi. La veille de la cérémonie nous fûmes conviés à un banquet, offert par Marquet en personne. La rigidité de nos principes s'accommodait mal d'un Mécène enrichi par la roulette. Mais, dans un speech habile, Picard plaïda

non coupable et mit les choses au point. Ce qui vient avec le tambour peut bien aller à la flûte de Siébel. Puis, ce qui excusait tout, Marquet avait le profil et le crâne de Napoléon.

Le montant du prix devait nous être payé à Bruxelles. J'y allai avec ma femme, Paula-Adolphine, à laquelle j'avais promis un réticule à la mode. La somme nous fut versée en billets de vingt francs. Il me parut qu'il en avait une telle quantité que je dis à mon épouse :

— Ils ont dû se tromper. Il doit y avoir pas loin de cent mille francs !

Mais, après vérification, le compte se trouva exact. Paula-Adolphine eut son réticule et je me payai une paire d'épées de combat démontables, dont j'avais depuis longtemps envie.

Nous quittâmes la campagne pour venir habiter Anvers, au Marché aux Souliers, dans une maison qui a été démolie pendant le bombardement de 1914.

En louant l'appartement je n'avais pas pris garde à un détail : la pièce principale, mon futur cabinet de travail, était en plein midi. Le soleil incendiait mes trois fenêtres, de huit heures du matin jusqu'à la tombée du soir ; et il était impossible de garder ces fenêtres ouvertes, à cause du vacarme de la rue et des trams électriques, dont les trolleys s'accrochaient à notre balcon. Avons-nous transpiré là-dedans ! C'était l'atmosphère d'une serre chaude pour plantes tropicales. Aussi vîmes-nous bientôt une flore inconnue et vivace envahir nos tapis et notre plancher.

En passant devant ma porte, mes amis disaient :

— Allons prendre un bain de vapeur chez Horace.

Ils montaient tous les jours à mon étage, entre quatre et cinq heures. Le Marché aux Souliers prolonge la Place de Meir, habituel lieu de promenade des Anversois. Parmi ces fidèles, il y avait René Leclercq, le poète Jan Eelen et Eugène van Mieghem, garçon d'esprit, peintre de grand talent, mort prématurément il y a quelques années.

Je recevais également mes amis du Club des Maîtres d'armes civils et militaires, où j'étais assidu. Pendant ces réunions nous ne pouvions jamais durer plus d'un quart d'heure sur le divan de mon studio. Suffoquant de chaleur, nous finissions par nous réfugier à la cuisine, antre ténébreux, où Paula-Adolphine préparait ses confitures, soignait son canari, sa chatte Gypsie et un horrible petit griffon sans poils, nommé Brusquet. Paula-Adolphine nous préparait un hectolitre de café et allait quérir une montagne de *couques* chez Bossyns, le fameux boulanger-pâtissier du coin.

— Allez, disait-elle, mangez. Vous autres artistes, vous parlez tellement de Balzac et de Shakespeare que vous oubliez de vous nourrir. C'est pour cela que vous êtes tous si maigres.

— Ce n'est pas comme vous, madame ?

— Oh ! chez moi tout fait farine au moulin.

Paula-Adolphine était une créature hors série. En ce qui concerne les choses ordinaires de l'existence, elle était plus ignorante qu'une fillette de dix ans ; mais elle en savait plus au sujet des bêtes que tous les savants, magiciens, charmeurs et dompteurs de la terre. Elle connaissait et nommait les animaux domestiques de notre paroisse. C'étaient les seuls créatures auxquelles

elle s'intéressait. Elle m'en donnait des nouvelles tous les matins, pendant que je prenais mon petit déjeuner.

— Tu sais, racontait-elle, hier la femme du pharmacien a oublié son perroquet au balcon. Il a plu jusqu'au matin, et le tonnerre et les éclairs ! Tu penses si Jaco était frais ?

Ou bien :

— La cane japonaise du parc a douze petits, jaunes comme le beurre. C'est malin, à peine sorti de l'œuf ça nage comme père et mère.

Quand Paula-Adolphine se promenait dans les allées du jardin zoologique, son apparition produisait une espèce de fièvre dans les cages et les volières. Les lions rugissaient, les tigres se dressaient contre les barreaux de leur prison, l'éléphant barrissait en roulant sa trompe en cor de chasse, les cerfs accouraient en balançant leur front encorné, les aigles criaient et battaient des ailes, les flamants roses dansaient la gigue et les paons faisaient la roue. Il ne faut pas croire que j'invente, que l'imagination me transporte et m'égare. Journallement je constatais l'étrange pouvoir que ma femme avait sur les bêtes, sans pouvoir me l'expliquer. J'ai vu ce pouvoir se manifester en des endroits où Paula-Adolphine n'était jamais venue auparavant, au zoo de Londres, au jardin des plantes de Paris. Elle parlait aux animaux sérieusement, sans bétifier. Les animaux attentifs la comprenaient parfaitement. Je pense qu'ils lui savaient gré de leur épargner les louloutes, les mèmères et les mamours dont abusent les dames trop sensibles et trop maquillées ?

Il fallait entendre Paula-Adolphine lorsqu'elle discourait avec Broukske, l'hippopotame géant d'Anvers.

— Eh bien, monsieur le paresseux, disait-elle en s'arrêtant devant le bassin du monstre, on se cache paraît-il? Venez saluer s'il vous plaît.

Quelques bulles d'air, montant à la surface de l'eau croupie, indiquaient que Broukske avait entendu. D'abord surgissaient ses naseaux, puis ses oreilles, puis son énorme tête, jaillissant tout entière de l'onde ruisselante. L'œil hilare, l'hippopotame ouvrait sa gueule de dragon marin et recevait avec des marques de reconnaissance exagérée la minuscule noisette que la nouvelle Andromède daignait lui jeter.

Paula-Adolphine bavardait sur le même ton avec les ours polaires, le rhinocéros, les dromadaires et les girafes. C'était à croire qu'elle avait navigué jadis à bord de l'arche de Noé. Un jour elle eût une querelle avec un chimpanzé. Cet animal lubrique et indiscret s'était emparé de la main de Paula et l'avait posée sur son derrière.

— Comment, polisson, protesta-t-elle, n'es-tu pas honteux? Et avec une femme mariée, encore!

Cependant, depuis que j'avais remporté le prix d'Ostende Centre d'Art, Anvers ne suffisait plus à ma gloire. Je résolus de tenter la conquête de Paris.

Un matin nous prîmes le rapide. Dans mes bagages je transportais mes œuvres complètes et mes épées. On ne sait jamais ce qui peut arriver.

A Paris nous louâmes un petit logement, à l'entrée de la rue du Faubourg Saint-Honoré, pour soixante-quinze francs par mois.

— C'est cher, disait Paula-Adolphine. Mais il y a un piano et une salle de bains.

— Elle est fraîche, leur salle de bains, ripostai-je avec humeur, inquiet de me voir captif dans une vaste et morne maison de rapport. Nommes-tu salle de bains cette espèce de réduit fangeux où l'on peut à peine tremper ses fesses dans un baquet de zinc rouillé? Allons-nous promener.

Au rez-de-chaussée nous trouvâmes la porte de la rue fermée :

— Cordon s'il vous plaît !

— Comment? s'étonna ma femme, est-ce ainsi que l'on se fait ouvrir les portes à Paris?

— Assurément.

— Où as-tu appris cela?

— Dans Paul de Kock !

Nous fîmes un tour aux boulevards, de la Madeleine jusqu'à la Porte Saint-Martin. C'était encore l'ancien boulevard, avec son double fleuve de fiacres, montant et descendant les avenues, le martèlement continu du pas des chevaux sur l'asphalte, la foule fiévreuse flânant le long des terrasses illuminées, se pressant aux abords des grands cafés, des théâtres, des concerts. A présent le cinéma, le dancing, l'auto ont tué tout cela.

Nous faisons venir notre nourriture d'un restaurant voisin. Les plats étaient à sept, huit sous.

— Ici la vie est hors prix ! gémissait Paula-Adolphine. Nous ne nous en tirerons pas à moins de dix francs par jour.

Si, en dépit des plaintes de mon épouse, la vie était

facile à Paris en 1908, on y avait en revanche beaucoup de peine à faire sa trouée. La place y était parcimonieusement mesurée aux jeunes. Les hommes arrivés, les vieux, bouchaient les avenues. Avant d'être reçu par un éditeur, un directeur de journal ou de théâtre, il fallait avoir un nom. Et comment se faire un nom si l'on n'avait pas l'occasion de débiter ? L'unique chemin de passage qui s'offrait était d'entrer au service de quelque grand homme, en qualité de secrétaire. Ces postes étaient fort enviés. C'était une manière d'apprentissage d'où l'on sortait, après des années d'attente, pour devenir maître et négrier à son tour.

J'allai voir danser Colette Willy à l'Appolo. Polaire était dans une avant-scène et agitait nerveusement son éventail. J'admirais beaucoup Colette, au point d'en être un peu amoureux. Un soir j'y retournai et j'attendis la fin du spectacle, pour assister au départ des artistes. C'était par une chaude et pluvieuse nuit d'été. Colette sortit seule, après tout le monde, quand les lumières du théâtre étaient déjà éteintes. Elle s'arrêta au bord du trottoir et parut hésiter. Elle avait une robe rouge à pois blancs. La rue était déserte.

— C'est le moment, pensai-je de me présenter. « Madame, je suis votre humble et respectueux serviteur. J'ai lu tous vos livres. Mon génie me donne droit à votre indulgence. Il va pleuvoir. Voulez-vous que j'aille chercher un fiacre ? » Oui, mais elle ne me laissera jamais achever. Je risque d'être pris pour un insolent et d'attraper son parapluie à travers la figure. Tout de même ?...

J'hésitais encore lorsqu'une voiture en maraude vint à passer par là. Colette l'arrêta, monta sur le marche-

piéd et se jeta sur les coussins, d'un air profondément ennuyé. Je restai longtemps immobile dans les ténèbres mouillées, en écoutant décroître le bruit du fiacre, qui roulait vers la barrière de Clichy.

Je ne devais revoir Colette que dix ans plus tard, au journal *Le Matin*. Elle y était directeur littéraire et voulait que je lui apporte quelques contes. La vie arrange toujours plus ou moins les choses, mais pas à notre gré et autrement.

Je demurai six mois à Paris sans tenter d'autres démarches que celles que je faisais en rêve. C'est la faiblesse des hommes d'imagination, de toujours préférer l'ombre à la proie. Paris m'apparaissait comme un donjon imprenable, triplement gardé par ses fossés, ses créneaux et ses hautes murailles, sans fenêtres ni poternes. Ma timidité augmentait à mesure que fuyaient les heures. Tous les jours je constatais que mon langage, bien que composé de paroles françaises, n'était point celui des Parisiens. Par exemple, je disais à l'herboriste : « Il me faudrait une boule de savon. » — « Une boule de savon, nous ne tenons pas cet article. » — « Cependant ceci ? » — « Ah ! vous vouliez dire un pain de savon. » Ces malentendus se répétaient à chaque instant : au bar, où je demandais un *lait russe* pour un café crème ; quand je nommais un petit logement un *quartier à trois places*, un kiosque à journaux une *aubette* ; quand j'essayais de savoir s'il y avait *assez bien* de monde qui allait aux matinées de la Comédie Française ? Tout était à recommencer.

Il y avait de quoi réfléchir pour un monsieur qui portait « homme de lettres » gravé sur ses cartes de

visite. Sans doute, un écrivain hardi et original peut entreprendre de fixer son jargon et d'en faire une langue littéraire. Que le Gascon y aille si le Français n'y arrive, dit Montaigne dans un de ses chapitres, mais c'est une entreprise bien chanceuse et qui ne convient pas à tous les talents. Elle peut plaire et réussir venant d'un auteur rustique et familier, mais risquait de créer un choquant disparate chez un prosateur de ma sorte, trop instruit d'autre part, et frotté de classicisme, comme d'ail un gigot de mouton. Puis on écrit pour être entendu par le plus grand nombre de lecteurs. Mieux valait donc renoncer à mes tournures étranges.

Contrairement à ce qu'enseignent les pédants, particulièrement les pédants de chez nous, il n'est pas si difficile d'amender son langage. La bonne langue, la vraie, la vivante se parle dans la rue, aux champs, dans les boutiques, les ateliers, les salons. Elle s'abîme souvent dans les livres, les salles de rédaction et se gâte affreusement dans les assemblées où les orateurs politiques viennent déclamer leurs discours stupides. Il ne faut jamais perdre de vue que les vraies qualités du langage sont des vertus naturelles que la grammaire n'enseigne pas.

Pour le français il est admis que ces qualités sont la clarté, la mesure, l'élégance et la politesse, entièrement opposées au brouillard, au désordre, à la brusquerie, et au sans-gêne flamands. Il fallait ici réformer son caractère, ses mauvaises habitudes, plus que sa syntaxe. C'est un exemple édifiant que je lègue volontiers à mes jeunes confrères, afin qu'ils en fassent leur profit. Si, au lieu de s'effrayer

de quelques pittoresques expressions locales, de honnir leur joli accent oratoire, pour grasseyer comme les voyous de Belleville, de s'attacher trop aux bagatelles et attrape-nigauds de la grammaire, ils s'efforçaient simplement d'être clairs, précis et courtois, ils seraient bientôt hors de peine.

Renonçant à mon ambition prématurée d'emporter Paris d'assaut, je résolus de rentrer à Anvers. Le voyage n'avait pas été inutile. Grâce à mon savoir nouvellement acquis, je pourrais enfin écrire un livre présentable. Quant à *Une Armée de Pauvres*, les *Enfermés*, les *Intellectuels* et l'*Oiseau mécanique*, je n'avais qu'à les renier, comme Honoré de Balzac renia tous les romans sortis de sa plume avant les *Chouans* et *Eugénie Grandet*.

Mais Paula-Adolphine ne l'entendait pas ainsi. Elle venait d'apprendre que l'on cherchait des pièces de théâtre et des auteurs nouveaux. *Comœdia* organisait un concours. Les pièces primées y seraient publiées en feuilleton. A mon insu, ma trop zélée épouse porta un exemplaire des *Intellectuels* et de l'*Oiseau mécanique* à la rédaction du journal. Elle y rencontra Catulle Mendès.

Mendès faisait alors figure d'homme illustre. On écrivait pompeusement de lui qu'au temps de sa jeunesse « il portait la honte d'être beau ». En réalité c'était un ivrogne mal tenu, roux, grisonnant, épais, avec sa grosse tête ravagée par la noce, qu'il tenait en équilibre sur ses épaules comme un pot de chambre plein.

Je fis de sanglants reproches à ma femme. Elle m'avait rendu ridicule. Mais quelques jours plus tard,

pendant que nous bouclions nos malles, nous lûmes dans *Comœdia* que Mendès venait de découvrir deux drames extraordinaires, dont le ton inspiré, halluciné, rappelait par endroits celui de Villiers de l'Isle Adam. — « Ces pièces, ajoutait Catulle, m'ont été remises par une jeune femme aux yeux noirs, d'un type sombre et fatal... » Point de doute possible. La magie et le charme de Paula-Adolphine opéraient sur les vieux parnassiens comme sur les hippopotames.

Je n'en persistai pas moins à regagner nos pénates. Paula-Adolphine, renonçant à ses rêves de fortune, se résigna d'autant plus facilement à me suivre qu'elle regrettait son appartement torride du Marché aux Souliers, son canari, sa chatte Gypsie, son chien Brusquet sa grande cafetière et ses goûters de quatre heures. « Notre petit ménage », comme elle disait.

VI

Non, répondit-il, il est trop tard pour se repentir. Il n'y a pas de grâce pour moi. Je continuerai comme j'ai commencé.

POUCHKINE.

(*La Fille du Capitaine.*)

Quelque temps après mon retour à Anvers, je louai une maison située Place du Vendredi. Cette maison, bâtie au XVI^e siècle, appartenait aux domaines de la ville et venait d'être restaurée. Avec ses fenêtres à meneaux et vitraux verts, sertis de plomb argenté, c'était un décor de théâtre : une véritable Tour de Nesle. Il y avait des cheminées monumentales dans toutes les chambres. En outre, je possédais un escalier en colimaçon, trois pignons dentelés sur rue et une cave voûtée dont nul ne connaissait la profondeur ni les limites. Lorsque, du haut de mes fenêtres, je plongeais un regard dans mon arrière-cour, je voyais un jardin abandonné où les gardiens du Musée Plantin faisaient la chasse aux chats. Ces vigilants fonctionnaires sont costumés en lansquenets du temps de Philippe II. C'était une des idées artistiques du bon échevin Van Kuyck. Mais le malheur voulait qu'à cette époque j'étais dégouté des intérieurs romantiques et des reconstitutions genre vieil Anvers et brasserie flamande.

Dans mon voisinage Max Elskamp venait d'installer

son musée de folklore. Je le voyais passer tous les jours, vers quatre heures de l'après-midi, avec sa canne rustique et sa longue pèlerine.

Je fis sa connaissance. C'était un homme selon mon cœur, comme j'en ai rencontré trop peu sur ma route : un type très pur de patricien d'Anvers, blond, racé, aux mains blanches et fines. Nous nous exaltions ensemble sur les beautés de notre ville natale. Après la visite au musée, je reconduisais Elskamp jusqu'à sa porte. Il me parlait de ses voyages, un peu imaginaires je crois, et de ses entrevues avec Paul Verlaine.

Verlaine était venu faire une conférence au Cercle Artistique. Pendant que les deux poètes flânaient sur les boulevards de la métropole, ils croisèrent un corbillard, mais un corbillard anversoïse, c'est-à-dire un char de parade tout en or, comme la robe de M^{me} de Montespan, surmonté d'un dôme d'or, avec une croix d'or, des brancards d'or et des roues d'or, tiré par deux chevaux fantômes, empanachés et caparaçonnés de drap noir jusqu'aux sabots.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? s'écria Verlaine en brandissant son gourdin.

— Un corbillard.

— Oh ! être enterré là-dedans ! soupira l'auteur de *Sagesse*, avec un inimitable accent de convoitise.

Comme beaucoup de gens nés riches, Elskamp aimait à jouer au pauvre homme. Il visitait les ruelles pittoresques du quartier maritime, mais ne connaissait pas le peuple. C'est un malheur de beaucoup d'hommes de lettres de ne pouvoir sortir de leurs imaginations littéraires. Évadé du monde réel, Elskamp vivait dans une

contrée fantastique, née de ses rêves et de ses dilections secrètes : le pays des vieilles lunes, des cadrans solaires, des dragons chinois, des images de Turnhout, des petits bateaux en bouteille et des Saintes Vierges en cage de verre. Il s'y est enfoncé si profondément qu'un jour il n'a plus trouvé le chemin pour en sortir.

Dans ma maison vieux style j'avais installé un commerce d'antiquités et d'objets d'art. Entre deux musées il y avait de quoi faire fortune. Mais j'étais bien l'homme qu'il fallait pour un métier pareil ! Un métier qui ne va point sans brocante ni friponnerie. Pour la friponnerie je ne dis pas, mais la brocante ? Il faut être Turc, Arabe ou Maure et encore avoir tué père et mère pour y réussir.

A la fin de chaque mois les gens du voisinage venaient m'offrir leurs dernières richesses : une paire de chandeliers, un vase d'étain, un Bon Dieu de cuivre.

— Qu'en voulez-vous ?

— A vous de dire, monsieur.

— Non, à vous.

— Cela vaut bien dix francs ?

— Quarante sous et j'y perds.

Les malheureux pâlissent, font semblant de s'en aller, puis cèdent en rougissant de honte, avec une affreuse détresse dans les yeux.

— Prenez seulement...

Naturellement, cela ne se terminait jamais ainsi dans ma boutique. Je donnais l'argent, mais je refusais l'objet. Si bien qu'au bout de quelques semaines j'étais repéré par tous les mendiants de la paroisse de Saint-André.

Cependant la charité et le commerce n'ont jamais fait bon ménage ensemble. A mon tour j'en arrivai à avoir des fins de mois laborieuses. A la longue j'eus la visite d'un huissier. Il se nommait Téléphore Wenne-maeckers. Ce prénom qui menaçait (si j'entends le grec) de me mener trop loin, me paraît digne de passer à la postérité.

J'en parlai à Max Elskamp.

— Qu'allez-vous faire? me demanda-t-il. Ils vont vous saisir.

— Je les en défie. S'il me plaisait, je mettrais ma bicoque en état de siège. Elle est imprenable, grâce à ses barreaux, sa porte cloutée de fer, et pleine d'armes et de munitions. J'ai même un petit canon du temps de Farnèse.

— Pas de blagues!

— Quant à mes meubles, jamais les recors ne pourront les sortir par mes fenêtres, étroites comme des meurtrières.

— Ah! méfiez-vous. Les recors ont des tours à eux. Voulez-vous de l'argent?

— Non, merci.

Je réussis à conjurer l'orage. Sur ces entrefaites une société dramatique de Bruxelles me demanda l'autorisation de représenter les *Intellectuels* en matinée gratuite, à l'occasion des Fêtes nationales.

La pièce fut créée au Théâtre du Parc. J'y allai en compagnie de Paula-Adolphine, de mon frère Stan et du poète Jan Eelen. Quand nous arrivâmes au théâtre, un gardeville, tout galonné et soutaché d'argent, nous

fit prendre place dans la foule qui attendait l'ouverture des portes.

— Allez ! cria le représentant de l'autorité. Pas d'exceptions ici.

— Mais enfin, protesta Paula-Adolphine, tu es ridicule. A-t-on jamais vu un homme pareil ? Chez lui c'est un lion, dehors il n'ose remuer d'une patte. Va dire à cet imbécile que tu es l'auteur de la pièce que l'on va jouer.

Jan Eelen et mon frère se mirent de la partie. Alors, prenant mon courage à deux mains, je m'avançai de nouveau vers l'homme noir, galonné comme un catafalque :

— Monsieur, vous m'avez sans doute mal compris ? C'est moi qui ai écrit la comédie qui est à l'affiche. Je suis l'auteur...

— L'auteur ! hurla le gardeville indigné, en ouvrant une bouche d'alligator prêt à se jeter sur sa proie. Voulez-vous rester à votre place, oui ou non ? Si vous continuez à troubler l'ordre, vous aurez de mes nouvelles !

N'ayant aucune envie d'être passé à tabac, averti d'autre part qu'il est dangereux de trancher du poète à Bruxelles, témoin Hugo lapidé, Baudelaire sifflé, Verlaine mis en prison, j'allais obtempérer lorsque survint le président du cercle dramatique auquel j'avais affaire. Il nous tira de là.

Nous eûmes une avant-scène. Mes trois actes furent honorablement défendus, et applaudis par le public des kermesses, qui en vaut bien un autre.

Vers la même époque l'*Oiseau mécanique* fut créé au Théâtre des Variétés d'Anvers, par une troupe

d'amateurs distingués : des jeunes gens de la haute société anversoise.

Ils m'annoncèrent que les rôles de femmes seraient tenus par de véritables actrices, que nous aurions un public élégant et que la tenue de soirée serait de rigueur.

Or, je n'avais pas d'habit, n'en voyant pas l'usage. Je n'allais jamais nulle part. Mon smoking était devenu trop étroit aux épaules et fort démodé. Ne voulant pas faire les frais d'un nouvel habit pour une si maigre occasion, je résolus d'en louer un à un costumier de théâtre. Je chargeai ma femme de la commission. La veille du spectacle, en rentrant tard chez moi, j'eus la surprise de trouver un choix d'habits dans ma chambre à coucher. Leur aspect me consterna. C'était le plus répugnant décrochez-moi-ça que mes yeux eussent jamais contemplé. Habits de demi-soldes échappés aux fosses communes de l'Empire, de croupiers en état de vagabondage, de croque-morts ayant dormi au cimetière, de pianistes faméliques, de garçons de café, de pères nobles ou de ténors sans emploi, il y en avait pour toutes les encolures et tous les goûts, hormis les miens. Je dus me contenter de mon modeste smoking. Il sentait la naphthaline.

Derrière les coulisses du théâtre, je tombai dans les bras du pompier de service. C'était un ancien brigadier du train, vieux camarade de garnison. Me voyant si bien vêtu et drapé de ma gloire juvénile, il s'écria :

— Horace, fantassin du diable ! qu'est-ce que tu vas encore devenir ?

Le public des Variétés fit un accueil favorable aux quatre actes de *l'Oiseau mécanique*, mais il fut dérouté

par le décor de la pièce, montrant la tour de Notre-Dame et la rade d'Anvers, visibles par la baie vitrée d'un atelier de peintre. Cela ne s'était jamais vu avant mille neuf cent et sept. L'on n'était pas encore habitué à l'idée qu'une comédie pût se jouer ailleurs qu'à Paris. Je crois bien être le premier en date qui ait osé mettre en scène des personnages belges, évoluant dans un milieu belge? Un mot circula aux fauteuils :

— Ce n'est pas mal, mais cela ressemble à une revue de fin d'année.

Tout recommence. En relisant l'histoire du théâtre français, nous apprenons qu'avant Molière les préférences du public et de la cour allaient au théâtre italien. Un critique du temps blâme Corneille d'avoir situé l'action d'une de ses comédies à Paris. — « Bientôt, écrit le censeur, nous verrons des farces se jouant rue aux Choux ou sur le Marché aux Vaux ! » Bien entendu, c'est là le seul point que j'aie de commun avec l'immortel auteur du *Cid*, à moins qu'on ne me veuille faire honneur des disgrâces qui accablent ma vieillesse. Tout dernièrement, je me promenais Galerie de la Reine avec la semelle de mon soulier décousue.

Le succès relatif des *Intellectuels* et de l'*Oiseau mécanique* me poussa à écrire un troisième drame. La *Victoire* me fut inspirée par l'ambiance de ma vieille maison. Ma vie et les livres que j'ai signés n'ont jamais fait qu'un. C'est l'aventure d'un homme qui veut lutter contre le destin, vaincre, bâtir, édifier, construire en dépit de tous les obstacles dressés sur mon chemin. Contre lui il a la routine, la paresse de ses ouvriers, le fatalisme, la fatigue de vivre, la timidité de tous ceux

qui l'entourent ; mais ses pires ennemis sont ses proches : son père, sa mère, son frère, sa femme, ceux de son sang et de sa race. Je ne pensais pas si bien dire. Pendant que *Marsyas*, petite revue littéraire de Georges Buisseret, imprimait mon manuscrit, la pièce se jouait au naturel chez moi.

A force de m'obstiner dans les entreprises de littérature belge et de persévérer dans mes manies philanthropiques, j'avais définitivement ruiné mon commerce. Téléphore Wennemaekers, l'huissier bien nommé, revint à la charge et mit mes meubles à l'encan, sans considérer qu'ils appartenaient peut-être à un homme de génie dont l'ingrate ville d'Anvers s'enorgueillirait plus tard. Alors il ne nous resta que d'émigrer vers des lieux plus aimables et plus compréhensifs. Nous allâmes demeurer à Bruxelles. Du grand naufrage nous ne réussîmes à sauver que la chatte Gypsie, le chien Brusquet et mes belles épées de combat.

VII

Le Musée de Bruxelles a toujours mieux valu que sa réputation.

FROMENTIN.

(*Les Maîtres d'autrefois.*)

Mon frère Stan s'était installé à Bruxelles quelques mois avant nous. Dans son atelier de la rue des Côteaux, il dessinait, peignait, gravait du matin au soir, pressé d'écrire son testament avant de nous quitter pour toujours. J'étais inquiet. La pauvreté venait de disperser les cendres de mon foyer et semblait vouloir s'attacher à ma peau comme une gale maligne : « Seigneur, éloignez de moi ce calice ! » Je ne crains point les jours sans pain, mais j'abhorre les intérieurs et surtout les vêtements sordides. Je veux bien jouer les Spartiates, laisser le renard me mordre aux entrailles sans que je fasse la grimace, mais à condition que je puisse couvrir mes plaies d'une tunique de soie ou d'un manteau brodé. Un soir, après une journée maussade passée en démarches inutiles, je rencontrai Edouard de Tallenay.

— Je suis content de vous voir, me dit-il. Je viens de lire la *Victoire* dans *Marsyas*. C'est une belle pièce.

— Vous exagérez, ripostai-je de bonne foi. Mais cela me fait plaisir de vous entendre. Il y a des moments

où un compliment vaut une bouée de sauvetage. Je suis en train de me noyer.

De Tallenay me remonta le moral. Il me conseilla de porter mon drame à Reding. Tout en bavardant nous étions arrivés aux Galeries Saint-Hubert. Grégoire le Roy faisait les cent pas devant le théâtre du Vaudeville. Le poète nous invita à boire un verre dans une taverne du Passage. Ainsi fut fondée, par hasard, il y a trente ans, la fameuse académie littéraire de l'Hulskamp. En effet, nous prîmes l'habitude de nous réunir à l'Hulskamp tous les jours, entre cinq et sept heures. Parmi les premiers fidèles, il y avait les frères Drapier, deux sympathiques forts en thème, tués par des excès de concours et d'études, leur ami Gaston Heux, Blandin, Canneel et René Deman. Puis apparurent Crommelynck, Roidot, Fallens, Ramaeckers, les peintres Navez, Lemmen, Swyncop et Henri de Groux. Bientôt nos assemblées devinrent brillantes. Alors on y voyait Dumont-Wilden, Souguenet, Marlow, des Ombiaux, Mockel, Fernand Bouché et Théo Hannon. Parfois nous avions la visite de quelques nobles étrangers, plus ou moins célèbres ou destinés à le devenir : Stuart Merrill, Marinetti, Stéfan Zweig, Léon Bocquet, Paul Fort, Canudo flanqué de Valentine de Saint-Point, Eugène Montfort et Apollinaire amenés par Blandin.

Gauthier Villars, dit Willy, père nourricier de Claudine, nous arriva un soir en compagnie de Léon Blum et de l'acteur Dieudonné, le futur Bonaparte d'Abel Gance. Léon Blum était alors un esthète maigre et gentil. Il songeait à tirer un livret d'opéra-comique de ma comédie *Une Nuit de Shakespeare*. Je me de-

mande ce qu'il lui a pris de vouloir gouverner la France ensuite?

Grégoire le Roy présidait nos réunions en fumant son calumet. Il était notre aîné d'une dizaine d'années, ce qui lui donnait assez d'autorité pour arrêter les discussions lorsqu'elles menaçaient de tourner à l'aigre. Elles ne prenaient ce ton déplaisant qu'à propos des brûlantes actualités de l'âme belge, du flamingantisme et des Amitiés Françaises. Le coq wallon et le lion de Flandre m'ont toujours porté sur les nerfs. Je déteste cordialement les chapeaux de Gessler, les tabous et les fétiches. Et ils continuent de m'agacer supérieurement. Car il faut bien reconnaître qu'ils sont toujours là, dressés à tous les carrefours, jetant leurs mauvais sorts et maléfices dans l'existence de nos tribus divisées.

Suivant le conseil d'Edouard de Tallenay, j'avais porté la *Victoire* au Théâtre du Parc. Quelques semaines plus tard Reding m'avisa qu'il était disposé à monter la pièce.

A cette époque les représentations théâtrales bénéficiaient d'une vogue qu'elles n'ont plus retrouvée depuis et qu'elles ne retrouveront sans doute jamais plus. Le bruit que l'on mène aujourd'hui autour de quelques charlatans du roman n'est rien à côté de la parade foraine des auteurs dramatiques à la mode entre 1900 et 1914. (La création de « Chantecler » fut une autre affaire que l'actuelle guerre d'Espagne !) Mais que reste-t-il de tout ce tintamarre?

J'en parle avec une pointe d'amertume, contraire à mon humeur habituelle, parce que je ne puis oublier la sottise hostile qui accueillait nos efforts méritoires

vers la création d'un théâtre national. L'opposition ne venait point, comme on l'a écrit et on continue de l'écrire, du public, indifférent à ces débats, mais principalement de ceux qu'on nommait les critiques et les écrivains en place. Ces derniers, se prenant pour les seuls vrais poètes et seuls vrais romanciers belges, ne pouvaient concevoir que le mouvement littéraire continuât après eux et sans eux. Il était déjà entendu qu'il n'y avait rien eu et qu'il n'y aurait plus jamais rien après le miraculeux réveil de la Jeune Belgique. Ils tournaient contre nous les mauvais arguments qui avaient entravé leurs débuts. Comme on avait contesté le talent de Charles Decoster, de Lemonnier, d'Eugène Demolder, d'Eeckhoud, de Verhaeren avant qu'ils eussent l'occasion de faire leurs preuves, on décréta d'autorité qu'un natif de Gand, d'Anvers, de Liège serait toujours incapable, sans doute par infirmité congénitale, de tirer les ficelles d'un guignol et de faire parler des fantoches. Puis quelle pitié et quelle outrecuidance : oser escalader le tréteau où régnaient les Lavedan, Brioux, Bataille, Donnay, Hervieu et le folâtre de Curel. Pourtant on avait déjà écrit chez nous l'*Intruse*, la *Princesse Maleine* et le *Sculpteur de Masques*, qui tiennent toujours, je pense, tandis que le temps sévère a usé jusqu'à la corde la camelote avec laquelle on prétendait nous accabler et nous éblouir.

La *Victoire* ne doit être comparée à aucune des œuvres maîtresses que je viens de nommer. Ce n'est qu'une étape dans ma carrière d'écrivain. Si mes quatre premiers livres sont des monstres de composition et d'écriture, la *Victoire* est presque trop bien composée et rédigée.

C'est un maladroit devoir de style, où l'écolier dépasse le but à force de s'appliquer. Ayant pris trop d'élan, le cavalier, au lieu de sauter en selle, bondit par-dessus. Ce sont des choses qui arrivent.

La représentation eut lieu à la fin de la saison théâtrale 1908-1909, avec une distribution convenable. Carpentier, Bender, Scott, Verlez, Angèle Renard, Andrée Saxe et Carmen d'Assilva. Le succès fut assez vif, mais la critique, d'ailleurs bienveillante, fit quelques réserves. Ces réserves me déplurent et me mirent tellement en colère que je ripostai par une préface furibonde, en tête de la deuxième édition de la brochure, qui est bien la chose la plus déraisonnable que j'ai jamais signée. Le bon élève en lyrisme patauge, bafouille et perd la tête dans le pamphlet. Cela se rencontre souvent.

Je m'aperçois qu'il est malaisé de justifier et d'expliquer ce transport à ceux qui me lisent maintenant. J'évoque un passé récent et déjà les mots ont si souvent changé de sens depuis qu'ils ne peuvent plus nous guider à travers les ruines qui nous entourent. Nous sommes à Herculanium ou à Pompéi. Ces murs calcinés, écroulés, ce dédale de voies éventrées ne peuvent plus nous donner une idée exacte de ce que furent ces villes lorsqu'elles étaient vivantes et habitées. De même nous ne pouvons imaginer ce qu'était le *théâtre*, avant la guerre, en visitant les locaux délabrés, misérables qui subsistent encore et sont désignés par ce nom. Les théâtres de jadis étaient des écrins de velours, d'or et de cristal, des salons où se concentrait la vie élégante et mondaine d'une capitale. On n'y allait qu'en toilette de soirée.

Les vieux romans, les récits historiques (les représentations de Versailles, le parterre de rois d'Erfurth, etc.) nous donnent une idée de la place que les spectacles tenaient dans l'ancienne société. Les réunions au foyer pendant les pauses, les étalages de beauté et de bijoux, les compliments, les courbettes, les intrigues et les présentations dans les loges occupaient les spectateurs autant, sinon plus, que la pièce. Celle-ci, d'ordinaire, n'était qu'une charade, un proverbe, un léger marivaudage de bonne compagnie. En trois actes bien coupés, l'auteur contait une histoire d'amour, une histoire d'adultère de préférence, mais en gardant toujours le bon ton. L'art suprême consistait à glisser sans appuyer, à ne rien exagérer : ni la sottise, ni l'esprit, ni la beauté, ni la laideur, ni le style, ni l'absence de style, ni la distinction de pensée, ni la vulgarité. Certains auteurs s'en tiraient en virtuoses. En outre, leurs comédies étaient jouées par de grands comédiens et de grandes comédiennes dont l'espèce a disparu, remplacée par la race nouvelle des vedettes du cinéma. En somme ces soirées théâtrales étaient divertissantes et l'on comprend que les fervents n'aimaient pas que l'on vînt les déranger dans leurs habitudes. Ils repoussaient d'instinct tous les essais de rajeunissement, toutes les recherches, intéressantes ou non, vers d'autres formules, d'autres recettes, moins banales, moins faciles, moins superficielles. Ainsi avaient été fort mal accueillis, au point de provoquer des émeutes, le théâtre wagnérien, les drames d'Ibsen, de Björnson, de Hauptman et d'autres. On s'imagine quels obstacles se dressaient devant les infortunés protagonistes du théâtre dit belge.

D'ordinaire on annonçait nos pièces entre deux grands succès du théâtre parisien auxquels, en dehors de leurs qualités souvent réelles, s'attachaient l'éclat de l'actualité et le besoin, l'obligation même, de s'y montrer. Entre une pièce de Bernstein, de MM. de Flers et Caillavet, de Tristan Bernard, de Porto-Riche, de Bataille, jouée par de Féraudy, Lebargy, Lucien Guitry, Huguenet, Réjane, Simonne ou Berthe Bady, et celle d'un débutant sans nom, interprétée par les utilités de la troupe et quelques élèves du Conservatoire, le public ne pouvait évidemment pas hésiter. Nos premières étaient des fours savamment organisés. Il n'y venait que des confrères et journalistes malveillants, décidés d'avance à trouver tout exécrable. Après cela, les directeurs, tenus par leur cahier des charges à monter deux ou trois de nos pièces par an, avaient beau jeu de déclarer, une fois de plus, avec preuve à l'appui, que les auteurs du crû n'avaient aucune chance, aucun avenir et que personne n'en voulait.

A propos de la *Victoire*, les critiques m'avaient naturellement traité de symboliste et d'auteur Ibsénien. C'était leur tarte à la crème. Du moment que l'on ne copiait pas servilement les papotages parisiens, on était nordique, égaré dans les « *brumes épaisses* » du Nord.

J'avais pris pour décor ma vieille maison du Marché du Vendredi et un chantier d'Hoboken, où j'avais travaillé à la construction de péniches à moteur, peu après mon départ de l'armée. Un de mes amis de régiment, Alfred Royon, me servit de modèle pour mon héros, Roland Ruedens. Il fallait bien que le portrait

fût ressemblant, puisque la mère d'Alfred le reconnut et fit le voyage d'Ostende à Bruxelles, afin de me voir et me demander si j'avais des nouvelles de son fils, disparu depuis trois ans? Je n'avais jamais rencontré M^{me} Royon auparavant. On conviendra que j'avais raison de m'impatienter quand on m'accusait de prendre mes personnages et leur milieu ailleurs que dans la vie? Mais je ne sais plus quel farceur annonça bien dans son journal que la *Victoire* se jouait dans un fjord norvégien!

J'avais cru spirituel d'orner la brochure de la *Victoire* du portrait d'Andrée Saxe, avec des roses dans sa main. On n'est pas plus galant. Crommelynck me réprimanda vertement.

— Mon cher, me dit-il, méfie-toi. Il n'y a rien qui se pardonne moins qu'une faute de goût.

Il me dit cela sérieusement, les yeux plissés, ses longues mains posées sur le pommeau sculpté de sa canne japonaise. Près de lui il y avait sa jeune femme, Anne-Marie. Elle avait un petit chapeau noir, garni de cerises. Cela lui allait tellement bien que Navez, qui nous tenait compagnie, voulut absolument peindre son portrait.

J'avais fait la connaissance de Crommelynck aux *Caves de Maestricht*, un soir que je revenais d'une conférence du *Thyrse*, où j'avais été invité par Léopold Rosy. Crommelynck était là avec Prosper-Henri Devos et quelques vagues comparses. Tout de suite je fus émerveillé par le violent contraste qui existait entre ces deux jeunes gens. Ils n'avaient pas plus de vingt ans ni l'un ni l'autre. Crommelynck pâle, maigre, pointu, fiévreux, avec de grands yeux bleu-vert qui

n'en finissaient pas : Hamlet, Ariel, une création de Shakespeare, avec un lointain rappel de Bonaparte au pont d'Arcole ? Devos, épais, trapu, bourru, une encolure de petit bourgeois, auquel il manque encore deux générations d'ascendants artistes pour être reçu dans l'aristocratie intellectuelle où il aspire à entrer. La conversation roulait sur Flaubert, l'idole des apprentis romanciers d'alors. Crommelynck en parla sans respect, sur un ton qui, à cette époque, devait paraître blasphématoire. Touché au cœur, blessé dans ses plus profondes croyances, le pauvre Devos levait les yeux au ciel. Cette scène me fit rire. Je n'aime pas les jeunes trop sensés, trop appliqués, trop sages et qui ont toujours l'air de vouloir récolter des bons points. Du reste il ne faut admirer fanatiquement personne, ni les vivants ni les morts, ni les amis, ni soi-même.

On venait de donner au Parc la *Dernière Dulcinée* du comte Albert du Bois. Il y a trop longtemps de cela pour que je porte sur cet ouvrage un jugement sérieux. Ce n'est d'ailleurs pas mon affaire. Mais il m'avait semblé, à mon vif déplaisir, que du Bois attaquait Cervantes et défigurait Don Quichotte. Cependant Devos fit l'éloge de la pièce. A mon tour je pris feu et rompis une lance en faveur de mon héros préféré. Quand je suis sur un de mes chevaux de bataille, il m'arrive d'être éloquent. Une flamme passa dans les yeux de Crommelynck. C'est le commencement d'une amitié que rien n'a pu altérer ni détruire : ni le temps, ni l'argent, ni les femmes, ni même la vivacité de nos deux caractères, qui ne sont pas de tout repos comme chacun sait.

En attendant, je continuais de battre le pavé à la recherche d'une position sociale. De Tallenay, qui m'épargnait les affres de la famine, remuait ciel et terre pour me trouver des subsides. La *Victoire* produisit quelques droits d'auteur. Puis j'allai voir notre ministre des Sciences et Arts, le baron Descamps David. Ce brave homme s'était rendu coupable d'une tragédie en vers, *Africa*, dont on le plaisantait beaucoup. Il était si complaisant et plein de bonne volonté que nous l'avions baptisé le Baron Dirigeable. J'ignore d'où il tirait sa baronnie, mais c'était un homme bien élevé d'un abord plus courtois que certains de ses successeurs qui avaient plus de talent, mais de moins bonnes manières. Le baron m'accorda un subside de vingt-cinq louis, qu'il me remit de la main à la main, en s'excusant de la modestie de la somme.

C'était suffisant pour pousser une nouvelle pointe vers Paris. Huit jours plus tard je flânais au boulevard des Italiens, espérant que la gloire et la fortune allaient me choir toutes rôties dans le bec.

A hauteur du Napolitain, je m'entendis appeler par mon prénom. C'était Crommelynck qui prenait l'apéritif à la terrasse, fréquentée par Courteline et Ernest La Jeunesse.

— Que diable fais-tu pas ici ?

— Je me le demande.

— Viens dîner à la maison.

Crommelynck s'était installé au cinquante de la rue d'Enghien. Je logeais rue de la Victoire, dans l'ancienne demeure de Joséphine de Beauharnais. Crommelynck en tira des présages qui ne se sont point réalisés. Rue

d'Enghien nous trouvâmes Anne-Marie qui mettait le couvert sur une table de fortune.

— A propos, me dit Fernand entre la poire et le fromage, que penses-tu de la création du monde ?

— Rien pour le moment.

— Alors je vais t'expliquer.

Et Crommelynck me raconta la plus belle histoire qui m'a jamais été contée.

— C'est extraordinaire, s'écria-t-il à la fin de son récit, tu es le premier qui m'ait laissé aller jusqu'au bout. Les autres font toujours des objections d'ordre scientifique.

Là-dessus il prit un manuscrit et me lut la première version du *Sculpteur de Masques*. Ce poème prodigieux, surtout si l'on se souvient qu'il a été écrit par un enfant de dix-neuf ans, avait enthousiasmé Verhaeren.

— Je croyais, dis-je à mon compère, que j'étais le messie du théâtre belge, mais je vois bien à présent que je n'en étais que le saint Jean. Tu possèdes en abondance tout ce qu'il me manque.

— Oui, mais toi...

Bref, nous passâmes une bonne partie de la nuit à nous encenser mutuellement, comme deux éléphants en cage. La pauvre Anne-Marie tombait de sommeil. Au fond c'est gentil et beau la jeunesse, surtout quand c'est de la vraie jeunesse, brave, hardie et prête à tous les sacrifices.

Nous n'étions pas de quinze jours à Paris que les fonds commençaient à baisser furieusement. Mais Crommelynck, comme Mousqueton, l'ingénieux valet de Porthos, trouvait toujours moyen de nous ravitailler.

Un matin je laissai en déjeunant une incisive dans un morceau de bœuf trop coriace. Ayant touché un chèque le lendemain, j'allai faire un tour du côté de la rue de Rennes, pour m'y procurer quelques objets de première nécessité. J'y achetai une badine et un pantalon de cheval. C'est pourquoi Fernand raconte encore à ceux qui veulent l'entendre :

— C'est chez moi que notre Horace a perdu sa première dent et qu'il a étrenné sa première culotte !

VIII

Quippe ubi fas versum atque
nefas.

(*Virgile, Georgiques.*)

Crommelynck avait deviné que je cachais beaucoup de mélancolie sous ma gaîté feinte et une incurable timidité sous mes airs fanfarons. Lui, au contraire, pénétrait dans l'antre sacré des directeurs de théâtre ou de journal avec la noble assurance d'un gangster, venant leur demander la bourse ou la vie. Il me poussa à faire quelques démarches effectives, c'est-à-dire autrement qu'en rêve.

C'était d'autant plus raisonnable qu'à Paris les démarches sont rarement pénibles, jamais humiliantes. Les éditeurs, les hommes de lettres, les journalistes y ont des manières courtoises et l'habitude de recevoir les jeunes écrivains avec bienveillance. Dans une certaine mesure on pourrait même leur reprocher d'être trop polis. Cela fait naître des espoirs inconsidérés. N'importe quel débutant peut se présenter dans un journal, une revue, à la Comédie Française, à l'Odéon, chez un éditeur célèbre ; un monsieur aimable se trouve là exprès pour le recevoir.

— Je suis un tel, annonce le postulant. J'ai publié...

— Parfaitement ! s'écrie le monsieur aimable. Vous êtes connu. Comment donc, un compatriote de *Metterlingue*, de *Véréran*, de *Georges Ecoute*? Vous nous

apportez un manuscrit ? Laissez-le nous, je vous en prie. Nous en prendrons connaissance le plus tôt possible et avec le plus vif intérêt.

— Tu sais, *ils* me connaissent pas ici, annonce l'aspirant auteur parisien à son camarade qui l'attendait sur le trottoir d'en face. Il n'y a que Paris pour apprécier les valeurs. Il fera chaud quand on me reverra aux Caves de Maestricht ou à l'Hulskamp.

Huit jours se passent. Le jeune auteur vient aux nouvelles. Le monsieur aimable n'est pas visible. Le jeune auteur prend patience jusqu'à la fin de la semaine. Le monsieur aimable est en conseil. Mais le jeune auteur finit par connaître la pièce. Un jour, à l'improviste, il coince son homme entre deux portes, juste au moment où il espérait s'esquiver sans être vu.

— Ah ! cher confrère, que je suis donc ravi de vous voir ! assure le monsieur aimable, promptement remis de sa surprise. J'allais vous écrire ; vous m'avez prévenu. J'ai lu votre essai. C'est remarquable. Quel vie, quel mouvement, quelle couleur, quelle puissance d'expression ! Et quelle langue ! Il n'y a plus qu'en Belgique qu'on écrive purement. Nous devons bientôt y aller apprendre le français, comme nous y allons déguster nos vins de Bourgogne. S'il n'avait dépendu que de moi, votre manuscrit passait avec un tour de faveur. Malheureusement, nous devons tenir compte des exigences et du goût de notre clientèle. Votre ouvrage n'est pas dans le ton de la maison.

— Bref, je suis refusé ? demande le jeune auteur, d'une voix blanche et en pâlisant.

Aussitôt le monsieur aimable s'indigne :

— Refusé? On ne refuse pas les manuscrits de cette qualité. On regrette de ne pouvoir s'en servir. Il y a une nuance. Nous avons beaucoup hésité. On voulait même vous proposer quelques remaniements.

— Mais je suis tout disposé...

A ces mots le monsieur aimable prend visiblement peur. Il proteste :

— Non, non, n'y touchez pas ! N'abîmez rien. Le morceau doit rester tel que vous l'avez conçu. Portez-le chez X ou Z. Ils cherchent de la copie. Quant à nous, retenez bien que nous souhaitons vous compter un jour parmi nos éminents collaborateurs.

Je n'ai pas joué longtemps les provinciaux éberlués dans les antichambres parisiennes. Grâce à quelques répliques bien placées, je sus donner un autre tour au dialogue :

— Ce n'est pas le genre de la maison?

— Evidemment non, monsieur, puisque c'est le mien.

— Dans cette collection nous ne publions que des chefs-d'œuvre.

— Cela tombe à merveille, je n'écris que ça.

Mais cela n'amenait point de meilleurs résultats ni de plus heureux dénouements. Il faut d'ailleurs reconnaître que les éditeurs parisiens reçoivent d'étranges visites. Chez Grasset, j'ai vu arriver une vieille dame qui apportait une tragédie en vers, écrite sur papier mauve, son rouleau orné d'un ruban vert, couleur d'espérance.

Au secrétariat de *Fantasio*, les phénomènes se suivaient à la file : modèles de Montmartre s'étant mis au dessin et à la poésie sur le tard, un employé du gaz qui avait

des *idées* et proposait de les céder aux rédacteurs, moyennant une honnête rémunération, un collégien en uniforme, présenté par sa mère et ayant pour le moins autant de talent que « *ces messieurs* ». Dans la bouche de la maman éplorée, vêtue de deuil, « *ces messieurs* » désignait Roubille, Abel Faivre, Poulbot, Chas Laborde, Depâquit, Arnac, etc.

Echappant à la surveillance de Crommelynck qui, jeune marié, affichait des mœurs austères, j'étais allé rôder dans un camp touareg, établi en face du pont Caulaincourt, dans un terrain vague qui n'existe plus à présent. J'y fis la connaissance d'une fille de douar, nommée Anifa. Elle avait des anneaux d'argent aux bras, aux oreilles et aux chevilles et un tatouage bleu sur le front. Ma culotte Saumur dut faire une certaine impression sur elle, car je devins son client préféré. Elle m'offrait du café et des cigarettes sous sa tente. Un soir je lui contai une histoire arabe, que j'avais lue dans la *Physiologie du Mariage*, de Balzac. Anifa applaudit et cita le mot de la fin avant que j'eusse terminé mon récit, ce qui fait grand honneur à l'exactitude et à l'érudition du père d'Eugénie Grandet.

Je confiai à ma brune amie que j'étais conteur d'histoires de mon métier, mais qu'en Occident cette profession décriée ne nourrit pas son homme.

— Allah ! dit-elle, les roumis sont des barbares qui ne respectent rien. Ils ne croient même pas en Dieu. Chez nous il n'y a pas d'exemple qu'on ait laissé un fou, un innocent ou un poète mourir de faim.

On m'objectera que cette enfant du désert parlait trop bien et que son douar natal ne devait pas être loin de

Ménilmontant ou de Montparnasse? C'est bien possible. En tout cas, elle me conduisit à une assemblée tenue dans un galetas de Belleville. Il y avait là une importante réunion de marchands de tapis turcs et de nougats de Montélimar. Un vieux caïd présidait. En dépit de la loi de Mahomet, il nous offrit de l'absinthe et du kif, horrible mélange que l'on fume et plus redoutable stupéfiant que la cocaïne et l'opium réunis. Sur les instances d'Anifa je repris mon histoire. Le caïd déclara que j'étais digne d'entrer dans sa tribu, qu'il me prenait sous sa protection et qu'il saurait me faire la vie douce si je voulais suivre ses conseils et m'abandonner à ses soins.

Mais, sans entendre le bedouin, je savais ce que parler veut dire en langue orientale. Pour profiter de cette aubaine, il fallait un disciple d'André Gide. Or, je n'ai jamais goûté d'aucune façon le mortel auteur des *Faux monnayeurs* et de la *Porte Etroite*. Je me tirai donc de là le plus lestement et le plus adroitement que je pus.

L'amour d'Anifa n'était pas une chaîne assez forte pour me retenir captif sur les rives de la Seine. L'été approchant, Crommelynck me signala qu'il y avait du travail à Ostende, au journal de M. Bouchery.

Le Carillon qui était bi-hebdomadaire en hiver devenait quotidien durant la saison et avait par conséquent besoin d'un rédacteur de renfort. Il fallait un maître Jacques, capable de remplir la feuille de A jusqu'à Z, des faits-divers jusqu'à l'article de fond inclus. A ce métier on gagnait deux cents francs par mois, plus les entrées au Casino, à la salle de jeu, au champ de courses et dans les théâtres. Sans hésiter, je pris le train pour gagner ce séjour de délices.

Bouchery m'engagea tout de suite. Son personnel se composait de deux typographes, d'un apprenti, d'un comptable, d'un correcteur et d'un secrétaire de rédaction, pris en surnombre et à l'improviste parce qu'il était Français. C'était un petit homme trapu, avec des yeux à fleur de tête et portant ses longues moustaches à la gauloise. Sa femme et son fils, un enfant de huit à neuf ans, venaient nous voir à la rédaction. Elle était menue, noire et gentille. L'enfant montrait une intelligence très vive et une grande affection, une tendresse alarmée, à son père. Ma sensibilité m'avertissait que ces gens vivaient sous le poids d'une terreur secrète, d'une lourde inquiétude. Ils semblaient traqués, toujours sur le qui-vive.

Cependant l'homme faisait bien sa besogne. Il était instruit et d'un commerce agréable. Il me donna quelques conseils et leçons d'écriture qui, dans ce temps, me firent le plus grand bien. Un matin, je le trouvai assis devant sa table, les yeux noyés de larmes, avec son petit garçon sur ses genoux. Il posa l'enfant à terre et me prit à part.

— Vite, me dit-il, conduisez Gaston chez sa mère. Annoncez-lui qu'ils sont venus et que je ne rentrerai plus.

— Ils?...

— La police. J'ai eu une histoire du côté d'Arras. Oh ! rien. Un malheur, une irrégularité dans ma caisse. Je vous en supplie, que l'enfant ne voie pas cela...

Je réussis à entraîner Gaston. Nous prîmes par la digue pour aller à Mariakerke où demeurait la femme du

caissier indélicat. Pendant que je le tenais par la main, le petit garçon me questionnait :

— Pourquoi papa m'a-t-il renvoyé? Que voulaient ces messieurs qui sont venus le voir?

— Ton papa doit partir en voyage pour le journal. Il reviendra bientôt.

— Oh ! chaque fois qu'il part, c'est pour longtemps.

Le pauvre petit soupira, puis regarda le sable d'or, plein d'enfants heureux. Au loin la mer moutonnait sous le ciel irisé.

— Je voudrais être Robinson, dit-il. Et vivre dans une île déserte.

— Moi aussi, répondis-je.

A la suite de ce petit drame tout le travail du journal me tomba sur le dos. J'avais un rival dans la ville, le rédacteur littéraire de l'*Echo d'Ostende*. C'était Edmond Joly, le futur auteur de l'*Œillet de Séville*. J'ai appris à connaître Joly plus tard et à mieux l'apprécier. En ce temps il m'inspirait un éloignement insurmontable. Je suis un enfant de la lumière. J'ai toujours détesté d'instinct les hommes compliqués, laids et mal tenus.

Joly était petit, chauve et borgne. Son œil unique, pétillant de malice, semblait toujours prêt à tomber, comme une larme de fiel, dans sa barbe visqueuse. Il faisait penser à un philosophe cynique, un mendiant chinois ou à un martyr chrétien, échappé de justesse au cirque, à la griffe des fauves, aux tenailles du bourreau.

Pour les patrons d'hôtel, les tenanciers de dancings, les anciens garçons de café, bookmakers et croupiers parvenus, qui peuplent la Reine des Plages, durant la saison estivale, Joly représentait le poète, l'homme de

lettres, le bohème, le pauvre diable qu'on nourrit des miettes du festin et qui paie son écot en servant de bouffon à la compagnie. Aux banquets où nous étions tenus d'assister ensemble, il tentait parfois de m'entraîner dans son jeu. Il prenait alors vis-à-vis de moi l'attitude de Diogène apostrophant Alexandre ou Alcibiade. La manière dont je le rabrouais mit vite fin à ses pitreries.

Au milieu de la saison on donna une représentation de l'*Arlésienne* dans les jardins du Palace-Hôtel. Parmi les spectateurs je remarquai un monsieur à barbe blanche vêtu de gris et qui ressemblait étonnamment aux derniers portraits d'Edouard VII. C'était Willy, l'auteur alors célèbre de *Pimprenette* et de la *Môme Picrate*.

Willy était accompagné d'une grosse brune aux cheveux courts, une vague contrefaçon de Polaire et de Claudine. Cet entre-deux se nommait Meg Villars et dansait au théâtre de la Scala, avec la jolie blonde Alice de Tender.

Leur danse s'intitulait les « bouges de Londres ». Ce qui montre que le genre apache ne date pas d'hier et qu'il a, comme tout ce qui vaut peu ou rien, la vie dure.

Voulant du bien à Alice de Tender qui, sur la scène, dans ses haillons rouges, évoquait une fillette de Wite-chapel, dessinée par Gustave Doré, j'écrivis un article élogieux sur les deux artistes. Willy vint me remercier au journal. De là datent nos relations.

On m'a souvent demandé, Colette en tête, si j'avais collaboré avec Willy et quels sont ses romans dont je suis l'auteur? A Paris on m'a longtemps attribué le

Cousin Fred. En vérité, je n'ai donné à Willy que des notes, des fragments et quelques sujets de contes. Il ne m'a jamais trompé ni exploité. Je n'ai pas à me plaindre de lui.

Le voyant au bout de son rouleau, fatigué, fini, vieilli, je lui conseillai de se renouveler en écrivant un livre sur la Belgique. Il y faisait un séjour forcé, à la suite d'un arrangement de famille, disait-on. Il pouvait adroitement prendre le contre-pied des diatribes de Baudelaire et des injures d'Octave Mirbeau, dont le souvenir cuisait encore. Il sauta sur l'idée. Pendant que je travaillais pour lui, il m'écrivait de temps à autre, de sa toute petite écriture, pour me demander où en était la besogne? Une fois que je lui avais répondu que je maigrissais à force d'être penché sur ma copie, il riposta par retour du courrier :

« Ah ! tu maigris, Horace? Fais comme le maigre, continue ! »

Entre nous, je crois que ce pauvre diable, friand de filles aux talents d'acrobate, n'était pas si noir qu'on l'a fait. Je l'ai toujours connu entouré d'une foule de petites grues qui espéraient être lancées par lui, en écrivant leurs souvenirs d'écolière et en faisant du trapèze ; d'une cohue de petits malins qui, derrière son dos, vous glissaient à l'oreille :

— Vous savez, *il m'a demandé un roman.*

Ils espéraient signer un livre avec Willy, et ainsi arriver à Paris par un savant détour. Tous les chemins mènent à Rome.

Il me parlait quelquefois en riant de Polaire, mais était fort discret sur Colette. Jamais il n'a tenu devant

moi de propos inconvenants sur elle. Il disait seulement au sujet des *Claudine* : « Je n'y suis pour rien, mais si j'avais eu un enfant avec Colette, elle aurait affirmé : il est de moi seule. »

Quand j'étais à la *Chronique*, Colette vint faire une conférence au théâtre du Parc. Willy me pria de noter dans mon compte rendu qu'on avait remarqué dans l'assistance : « le veuf ému, essuyant une larme furtive ». Roublardise perfidie, tentative de rapprochement, remords ? Je ne sais pas. Je ne puis pas dans le secret des dieux.

A part les *Claudine*, dont il n'a probablement pas écrit une ligne, Willy ne laisse rien de lisible. Ses nègres se sont moqués de lui. Son nom ayant une valeur marchande, ce Parisien sceptique ne se souciait guère de ce que contenaient les bouquins qu'il signait. Pendant longtemps son pseudonyme sur une couverture aguichante, avec des demoiselles en chaussettes et montrant leurs dessous de danseuses de cancan, suffisait pour faire marcher les clients, les poires, les michés, comme disent les nymphes du trottoir. Willy eut ceci de commun avec Napoléon Bonaparte, que la chance l'abandonna après son divorce. Paris qui s'engoue d'un romancier, d'un poète, d'un général, comme d'un boxeur ou d'un sergent de ville à longue barbe, lâche sans pitié ceux qui ont cessé de lui plaire. Willy tomba dans la gêne. Il se réfugia à Bruxelles où il séjourna jusqu'à la guerre. Déjà Meg Villars était remplacée par une autre brune aux yeux pochés et aux chairs molles, sixième ou septième tirage de *Claudine-Polaire*, rédigeant, elle aussi, ses mémoires de lycéenne ingénue et perverse. Mais on met rarement deux fois dans le mille ou dans le même trou d'obus, comme chacun sait.

Entouré d'une cour de cabotins obscurs et de journalistes marrons, Willy fréquentait les tavernes louches de la rue des Croisades. Je le perdis de vue, mais je le retrouvai à Paris en 1915. J'étais à l'armée. Me rencontrant au boulevard, le képi sur l'oreille, le sabre au côté, il s'émerveilla :

— Tu es superbe en militaire. N'ôte jamais ça !

— Avis à la belle jeunesse ! Avec ce compliment-là on m'a possédé dans le temps pour huit ans, onze mois et vingt-neuf jours.

Nous allâmes dîner à Montmartre. En 1917 Willy était à Genève. Nous collaborions ensemble au *Rire* et à *Fantasio*. Je lui donnai quelques contes. Mais le secrétaire de rédaction de *Fantasio*, Boucheny de Grandval, reconnut ma manière et en fit la remarque, non sans aigreur. Ainsi fut interrompu notre innocent trafic. A mon grand regret, car Willy me payait ma copie exactement, sinon généreusement.

Il y a une douzaine d'années j'appris par les journaux que mon vieil ami était dans la misère. Il logeait dans un petit hôtel de Vaugirard, notre quartier. Paralysé des deux mains, il ne pouvait plus tenir la plume, juste au moment où — cruel retour du destin — il avait tant besoin d'écrire enfin lui-même. Je me promis de voler à son secours et de refaire le nègre par charité. Malheureusement ma fille Gabrielle tomba gravement malade et, comme je vivais seul avec elle, je ne pus quitter son chevet d'un instant. Ensuite il fallut la conduire à Ostende, pour achever sa convalescence. C'est là que j'appris la mort de Henri Gauthier-Villars, dit Willy.

Il n'y a point de rosier sans pucerons ni d'arbre sans chenilles. Comme tous les écrivains originaux, j'entends ceux qui puisent leurs sujets et leurs images dans la vie même, je suis dévoré vivant par les parasites, les copistes et les plagiaires. On me vole mes titres, mes boutades, mes idées et jusqu'à mes tics d'écriture, au point que l'on croirait parfois que c'est moi l'imitateur. Je pourrais donner de cela des exemples sans réplique et dépouiller plus d'un âne glorieux de la peau de lion dont il s'est affublé, mais j'aime mieux ne pas insister. En effet, ces revendications sont vaines et presque toujours mal reçues. Puis, au cas des autres plagiés s'attache, on ne sait pourquoi, le même ridicule qu'à celui des maris cocus. Si j'en parle ce n'est que pour expliquer mes sentiments à l'égard du bon négrier Willy. Entre deux sortes de maraudeurs qui escaladent le mur de mon verger et viennent cueillir mes pommes, je préfère naturellement ceux qui me demandent la permission à ceux qui croient pouvoir s'en priver.

Vers la fin de la saison, Verhaeren vint passer quelques semaines à Ostende. Il était alors dans la force de l'âge et dans tout l'éclat de sa gloire. Pendant qu'il marchait sur la digue, luttant contre le vent debout, penché, voûté, la tête rentrée dans ses larges épaules, l'écharpe bleue flottante, ses moustaches de guerrier normand hérissées à rebrousse poil, je le suivis de loin, saisi de respect. Il s'arrêta au quai des pêcheurs. Cabrées sur la houle les barques rentraient lentement, une à une, en carguant leurs voiles fauves. Sur le quai des enfants blonds et des femmes robustes attendaient avec des corbeilles. Au-dessus de la pêche miraculeuse, écailles

de nacre et nageoires de corail, emplissant les filets mouillés, les oiseaux de mer suspendaient leur vol et planaient comme des anges. Dans l'œuvre de Verhaeren existe un poème sur la rentrée des pêcheurs d'Ostende, écrit le jour même de notre rencontre.

Cette année, il y eut également à Ostende l'exhibition d'un des premiers hommes volants. Crommelynck accourut plein d'enthousiasme. Il croyait au progrès et à la splendeur de l'époque dans laquelle nous vivions. Je lui parlai des Mongolfières et de cette marquise qui s'écriait en voyant un aérostat s'envoler des Tuileries:

— Hélas ! quand je serai morte les hommes trouveront le moyen de ne plus mourir !

Je lui lus un conte que je venais d'écrire sur les aviateurs. Un fakir y découvre le moyen d'aller tellement vite qu'il arrive à destination avant d'être parti. Mais nous étions encore loin d'Einstein et de la relativité du temps.

Avant de retourner à Paris, Crommelynck me conseilla d'aller saluer Verhaeren, en me rassurant sur l'accueil du poète. Il ne s'étonnait point de la déférence que j'avais pour lui. Il partageait mes sentiments là-dessus. Il nous arrive d'en parler encore, en nous étonnant de la grossière familiarité des jeunes d'à présent, qui vous abordent sans façon et vous tapent tout de suite sur le ventre, comme si l'on avait gardé un troupeau de vaches espagnoles ensemble. « Dis-moi comment tu traites tes aînés, je te dirai qui tu es. »

J'allai voir Verhaeren à la villa du Ponant où il logeait. Je le trouvai en costume d'intérieur, le torse serré dans un tricot de laine bleue, comme en portent

les bateliers du Rupel et de l'Escaut. Sa femme, Marthe, était près de lui, indulgente et bonne, avec ses beaux cheveux noirs, coiffés en bandeaux, que nous avons vus blanchir tout à coup, par un affreux matin sans espoir. Mais en ce temps, le couple était heureux, dans ce nid de passage. L'œil clair de Verhaeren brillait de gaieté et d'une amicale douceur. J'avais préparé un discours. Le poète m'arrêta en me disant simplement, à la manière de chez nous :

— Asseyez-vous donc. Nous allons boire une bonne tasse de café.

Grâce à Edmond Picard et à la bonne volonté de Marquet, Ostende Centre d'Art continuait à jeter de l'éclat. Il y avait des expositions de peinture, de sculpture et des conférences. Parmi les conférenciers nous eûmes Jean Richepin, frisé, barbu, faisant des effets de torse à la tribune, comme un lutteur de foire sur son tréteau, et Célestin Demblon. Richepin parla de la monstrueuse Asie. A cette époque les Européens ne se craignaient point entre eux, mais ils redoutaient les Jaunes. Demblon vint nous démontrer, après cinquante autres profanateurs de tombeaux, que Shakespeare n'est pas Shakespeare. Dans l'histoire humaine, il y a trois personnages qui ont empêché et empêcheront toujours les imbéciles de dormir : William Shakespeare, Napoléon et Jeanne d'Arc. Sans doute parce que ce sont des génies à l'état presque pur. On y pourrait ajouter Jésus-Christ, si ce n'était blasphémer. Ce qui trouble les docteurs, c'est que le génie se forme et s'élève en dehors de la science humaine. C'est un état de grâce, une vertu, une récompense qu'aucun livre ne peut

définir ni expliquer. « *Shakespeare n'était qu'un prêtre-nom, Shakespeare n'a jamais existé, Napoléon n'était ni brave ni intelligent, il n'avait aucun goût, aucune politesse, il manquait d'humanité et d'orthographe ; Jeanne d'Arc était une paysanne hystérique, une mascotte, un instrument dans la main de Dunois, Lahire et de Xaintrailles.* » Ces procès se plaident encore. Le procès de la Pucelle, commencé par Cauchon, continué par Voltaire, Anatole France et une foule d'imposteurs de moindre envergure, montre mieux que les autres, par les divines réponses de Jeanne, la sublime candeur, la pure innocence du génie, opposées aux infernales ténèbres de la bêtise. Mais le diable a beau se tordre sous les pieds de l'Archange et souffler du feu mêlé de fiel et de venin, il y restera !

Les élucubrations de Demblon me donnèrent l'idée d'écrire la *Nuit de Shakespeare*. Mais d'une bonne intention ne naît pas toujours une bonne pièce.

IX

J'entends bien, dist Pantagruel.
Tu es Limousin pour tout potage.
Et tu veulx ici contrefaire le Parisien.
Or viens ça que je te donne
un coup de peigne.

RABELAIS.

(*Pantagruel*, liv. II, chap. VI).

Je revins à Bruxelles à la fin de septembre 1909. Peu après j'entrai à la *Chronique*, le journal dit le plus spirituel de Bruxelles. En décembre mourut Léopold II. La nouvelle fut accueillie avec plus de surprise que de chagrin. Cela ne dérangeait personne. Avant 1914, on n'idolâtrait aucun chef d'État en Europe.

La vie des cours nous semblait une chose archaïque, un simulacre destiné à disparaître et aussi démodé que les hallebardiers du Vatican et les carrosses du Lord Maire de Londres. Mon premier reportage me mêla à la foule clairsemée qui, à hauteur du Jardin Botanique, attendait le passage du cercueil royal, transféré du château de Laeken au Palais de Bruxelles. C'était à la tombée du soir. Des piqueurs en deuil, portant des torches allumées, précédaient le corbillard, surmonté d'une couronne en bois doré. Il régnait un mauvais air de gouaille et de carnaval. Aux carrefours, des voyous, vomis par les taudis de la Putterie et des Marolles, vendaient le portrait de la baronne de Vaughan. L'âme

des foules est ténébreuse et inconsciente. Souvent elle est entraînée, soulevée, possédée par des instincts plus vieux qu'elle et qu'elle ne peut dominer.

Cependant quelques esprits éclairés, Edmond Picard en tête, défendirent énergiquement la mémoire du roi méconnu, contre les souillures de la rue. Sans flotte, sans armée, Léopold II avait conquis un immense domaine colonial. Mais la taille du personnage, d'une grandeur tragique jusque dans les malheurs de sa vie privée, dépassait trop l'habituelle mesure des Belges confinés dans leurs ambitions et dans leur politique de cuisine-cave. C'était un roi de Brondignac égaré à Lilliput.

Les hommes sages disaient que le règne était usé. Aussi accueillit-on l'avènement d'Albert avec une sorte d'allégresse. Je vis passer le nouveau roi porte de Namur, chevauchant sous la pluie, la main au bicorne, l'eau trempant son cordon de l'Ordre de Léopold et ses grosses épaulettes d'or. Derrière lui caracolait une escorte éblouissante de généraux en habit brodé et d'officiers en uniforme étranger, parmi lesquels on distinguait le duc de Connaught, avec son manteau clair et son chapeau à la Souvarov ruisselant de plumes blanches, et un jeune uhlan prussien si pimpant et si gentil qu'on lui aurait bien donné le bon Dieu sans confession.

Les journalistes étaient sur les dents. L'actualité leur fournissait de la copie facile avec abondance. Dans les imprimeries les linotypes crépitaient comme des mitrailleuses et les presses ronflaient comme des tambours. Après l'avènement d'Albert vinrent les visites

du couronnement. Nous eûmes Guillaume II, le Kronprinz, Fallières, le roi de Danemark, la reine Wilhelmine et la Grande-Duchesse de Luxembourg. Lors de la visite de Wilhelmine, nous étions au balcon de la Brasserie du Cygne, Grand'Place, Crommelynck et moi, en compagnie de Verhaeren et du peintre Montald. Nous rîmes beaucoup du chapeau de la reine de Hollande et vidions de grands verres de bière, pour faire les farauds et les joyeux Flamands.

Guillaume II étonna tout le monde avec son gigantesque plumet. On avait fait un grand déploiement de troupes en son honneur. Quatre régiments de lanciers, ceux-là mêmes qui seraient à l'avant-garde en 1914, gardaient les abords de la place Rogier. Les cavaliers, coiffés du shapska polonais, serrés dans leurs dolmans à brandebourgs, blancs ou jaunes selon l'unité, formaient des lignes impeccables, par escadron, dans la forêt des lances dressées. L'empereur jeta sur ce spectacle un regard pensif. Des enfants venaient de chanter pour lui et de lui offrir des fleurs.

Je me souviens aussi de la visite du Kronprinz. Cela se passait le soir. Le roi Albert arriva un peu avant l'heure. Le prince ne se fit pas trop attendre. Il sortit du train les mains dans les poches de son manteau gris, trop pincé à la taille. A cet instant l'éclair de magnésium d'un photographe indiscret jeta un léger trouble dans l'escorte. Quelques fonctionnaires obséquieux froncèrent le sourcil, mais nous eûmes l'occasion de bien voir l'héritier de la couronne d'Allemagne. A vrai dire il n'avait pas l'air méchant. C'était une tête d'albinos prussien. Comme Guillaume, Fritz portait le

talpac disgracieux des hussards de Dantzig, mais sur le bonnet du fils il n'y avait pas le plumet de tambour major ou d'arracheur de dents du père.

Ce métier de journaliste ne m'ennuyait pas. Parfois même je le trouvais divertissant. Néanmoins il me fortifia dans cette opinion que jamais les idées raisonnables ne mèneront le monde. Le bon sens n'a aucune action sur la foule. Tandis que la sottise se répand, s'amplifie, se propage avec la virulence et la rapidité de la peste ou de la grippe espagnole. Aussi le bon journaliste, s'il veut être bien venu de ses lecteurs, ne doit pas se mêler d'écrire des vérités premières, mais faire un honnête usage des clichés admis par l'opinion publique et qui sont toujours sur le marbre, prêts à servir : « Que messieurs les assassins commencent. L'histoire est un éternel recommencement. La guerre est une loi de la nature. Le nu est chaste, le déshabillé est obscène. Les hommes de génie sont des dégénérés supérieurs. Il faut décourager la littérature. Chaque homme a deux patries : la France et la sienne. La vérité est relative. Les ténèbres du moyen âge, la brute ancestrale, le nez de Cléopâtre, etc. »

Ne voulant tout de même pas perdre ma vie à écrire des niaiseries et des banalités, je tournai la difficulté en présentant la plupart de mes articles sous forme d'apologues et de contes. J'ai pensé depuis que l'art du conte n'a pas d'autre origine. C'était le meilleur moyen jadis, et ce l'est encore de dire ce qu'on veut dire, sans courir le risque d'être lapidé, roué, brûlé, fusillé, pendu.

Le printemps de l'année 1910 débuta par l'ouverture

d'une exposition universelle. Un soir le feu prit aux pavillons et toute une Europe en miniature flamba jusqu'à ras du sol. C'était un présage, mais nul n'y prit garde. On était encore loin de s'attendre et de croire à la guerre.

Plusieurs salles de l'exposition étaient consacrées aux lettres françaises et flamandes de Belgique. Lors de l'ouverture de ce salon des lettres, en présence du roi et de la reine, Edmond Picard prit la parole et, dans un discours paradoxal, compara les Cobourg aux ducs de Bourgogne, Léopold I^{er} à Jean sans Peur, Léopold II à Philippe le Bon. L'orateur termina en souhaitant à Albert une meilleure fortune que celle de Charles le Téméraire. Il parut extravagant de risquer des comparaisons pareilles. Que pouvait avoir de commun le placide Albert avec le fougueux adversaire de Louis XI ? Mais à présent que l'ombre du Roi-Soldat ne nous apparaît plus que dressée sur l'horizon de son pays en feu, que nous revoyons son corps brisé, retrouvé par ses serviteurs dans un val sauvage, à la lueur des flambeaux, et que nous rapprochons cette fin violente de celle de la Reine Astrid morte en pleine jeunesse, d'un accident cruel, comme Marie de Bourgogne, nous ne pouvons nous empêcher de frémir secrètement et de convenir qu'il n'est point de jeu plus redoutable que d'interroger l'avenir.

Cette manifestation à la gloire de nos écrivains venait à son heure. Il régnait en Belgique une grande effervescence littéraire. Portés par le mouvement symboliste, qui répondait à certaines tendances, bonnes et mauvaises, de leur génie, nos poètes étaient

fêtés à l'étranger. Leur exemple exaltait la jeunesse. Il sortait des auteurs belges, des romans belges, des revues belges de tous les coins. Les esprits délicats ou qui faisaient métier de l'être y trouvaient de faciles sujets de raillerie. Mais il faudra pourtant s'aviser un jour d'écrire sérieusement l'histoire de ce mouvement, où l'on voit, dans un petit pays, sur sept à huit millions d'habitants, des centaines de jeunes intellectuels écrire en français, en flamand, en wallon, se vouer aux lettres, dans un milieu ingrat, hostile, sans espoir de récompense ni de grande réussite. Il n'y a point d'exemple qu'un tel élan ait existé quelque part, dans le passé ou le présent, sans aboutir à un résultat digne de l'effort accepté, des sacrifices consentis. Si ce mouvement devait avorter, comme il est bien possible, rester dans les limbes éternellement, sombrer dans le ridicule, il n'en serait que plus intéressant et plus digne d'être étudié de près, comme un des plus singuliers et décevants phénomènes qui aient jamais troublé la vie d'un peuple.

Comme à présent, nos auteurs étaient divisés pour savoir s'il faut écrire écrivains belges d'expression française ou écrivains français de nationalité belge? Les étrangers ne comprennent rien à cette querelle de Gros-Boutiens et de Petit-Boutiens et bon nombre de Belges n'y entendent pas davantage. Elle rappelle la dispute du perroquet et du singe, d'Alphonse Allais. Entre ces animaux il s'agit de savoir lequel ressemble le plus à l'homme. Après un échange d'arguments plus ou moins laborieux, le perroquet finit par dire : « Moi enfin, moi je parle ! » — « Et que fais-je depuis une heure ? » répond le singe. Cette riposte me vient tou-

jours à l'esprit lorsque dans un estaminet belge, une académie belge, un salon belge, remplis de Belges qui ont un nom belge, un accent belge, des idées belges, des manières belges, des goûts belges et qui boivent de la bière belge ou du bourgogne belge, après un bon repas belge avec des sauces mélangées à la belge, j'entends affirmer avec une assurance belge, qu'il n'y a rien de *spécifiquement* belge dans les mœurs, les coutumes les traditions, les arts et les lettres belges.

A l'aurore du règne d'Albert et d'Elisabeth, ce règne orienté vers les arts comme disaient les gazettes, la plupart des pionniers de notre mouvement littéraire étaient encore parmi nous. Parfois Camille Lemonnier venait flâner au Passage. Il était bel homme, grand, fort, large de carrure et droit comme un I. Peu avant sa mort il publia d'intéressants souvenirs dans la *Chronique*. Ils n'ont pas été réunis en volume, je crois, et c'est dommage. Un jour il me complimenta à propos du *Retour aux Lumières*, qui venait de sortir de presse. Je l'écoutais avec déférence. Mais le malheur veut que la nature m'a affligé d'une pauvre figure tourmentée qui n'est rien moins que le miroir de mon âme. Elle rit quand j'ai envie de pleurer, elle pleure quand j'ai envie de rire ; elle prend un air narquois et ironique quand je suis plein de respect. Je crains que Lemonnier n'ait cru que je me moquais de lui. Edmond Picard avait tout le temps la même impression. Je protestais et lui envoyais de longues épîtres, naïves et maladroitement, qui n'arrangeaient rien. Ce singulier malentendu sur mon caractère, ennemi de la dissimulation, de la froideur, de l'ironie, du scepticisme, de tout ce qui est

négatif, m'a valu de pénibles mésaventures avec mes meilleurs amis, avec les femmes que j'ai le plus tendrement aimées.

J'étais plus familier avec Grégoire Le Roy, Eekhoud et Verhaeren. Ils me traitaient avec bienveillance, sans doute parce que, me connaissant mieux, ils m'avaient percé à jour. Je ne suis pas compliqué. Pourvu qu'on me conte des histoires ou qu'on m'en laisse conter, je suis content.

Je n'ai jamais rencontré Maeterlinck. C'est le seul de nos aînés que j'ai maltraité dans mes écrits de jeune homme. Je me demande pourquoi? C'est un gracieux poète, un aimable prosateur, mais un penseur futile et imprécis. (Vous voyez, je recommence!) En étais-je jaloux? Ce n'est pas de mon naturel. Admettons plutôt que la pensée fuyante de Maeterlinck, ses pointes de snobisme, son esthétisme, son déterminisme un peu étroit, sa salade enfin, contrariaient mes recherches, mes inquiétudes et ma brutale franchise. C'est tout de même le premier d'entre nous qui ait fait figure de grand homme et d'homme heureux.

Je ne sais pas grand chose d'Albert Giraud, de Gilkin ni autres gens de cet acabit. Giraud vivait, paraît-il, hors du siècle, dans une tour d'ivoire quelque part du côté de Schaerbeek. D'après ses photos, il avait un diable de nez, avec de larges narines frémissantes. Des narines à flairer la moutarde, la vanité blessée et la suffisance matamoresque dont parle James Ensor. On disait qu'il était vindicatif et que, dans les polémiques, il maniait la plume comme l'estoc. Ses admirateurs aiment à citer un de ses articles cinglants, à

l'adresse de ceux du Coq Rouge si j'ai bonne mémoire, où il est question de pupazzi, et qui donne la mesure du vengeur d'Appolon, prêt à écorcher Verhaeren-Marsyas. De son vrai nom van Kaeienberg, il implorait les dieux de le délivrer de la lourdeur flamande. Les dieux l'ont exaucé.

Entre cette génération de nos premiers écrivains et la nôtre existait le groupe des derniers venus de la *Jeune Belgique* qui avaient déjà dépassé l'âge des cénacles et des petites revues incendiaires. Parmi eux il faut ranger les auteurs dramatiques Spaak, Vanzype, les conteurs et romanciers Virrès, Desombiaux, Glesener, Garnir, Delattre, Stiernet, Krains, Courouble et d'autres que je n'avais pas l'occasion de rencontrer ni de fréquenter assidûment.

Parmi les jeunes, je voyais Ramaekers, poète catholique intransigeant, espèce rare à l'époque où triomphaient le positivisme, Darwin et Haeckel vulgarisés, Anatole France et M. Homais. Je voyais également Prosper-Henri Devos, Charles Morisseaux et Pierre Broodcoorens.

Broodcoorens ressemblait à un Teddy Bear de laine blanche, tricoté par une maman maladroite pour amuser ses enfants. Ce malheureux garçon fumait la pipe et lançait à jet continu, dans les airs épouvantés, des tourbillons d'âcre fumée, des postillons et des aphorismes définitifs. Il tenait du geiser et du volcan. Nous le redoutions autant qu'un cataclysme. Dès qu'il apparaissait il n'y avait plus moyen de placer un mot, sans déchaîner ses fureurs, sa véhémence, sa pitié. Il était toujours accompagné d'une espèce de pitre à tête de

polichinelle qui marchait dans son ombre et jouait à ses côtés le rôle de Jocrisse auprès de Paillasse ou d'Estrugo auprès de Bruno, dans le *Cocu Magnifique*. A chaque instant Broodcoorens se tournait vers ce personnage muet, appliqué à contrefaire ses gestes, ses haussements d'épaules et ses rires dédaigneux, et le prenait à témoin de notre sottise, de notre ignorance, de notre vulgarité. Nous ne savions pas ce qu'était l'Art, la Beauté, le Style, la Peinture, la Sculpture, les Grecs, les Romains, le Moyen Age, les Flamands, les Wallons, les Immortels principes de 89, l'origine des Espèces, Shakespeare, Molière, Balzac, Flaubert ni Pierre Broodcoorens lui-même. A la moindre contradiction il prenait feu. Sa pipe lançait des étincelles, des nuages asphyxiants et s'emplissait de gargouillements sinistres.

— Paf, paf ! faisait-il. L'Art c'est la nature vue à travers un tempérament. Paf, paf ! Malheur au scribe immonde, qui avilit sa plume et escalade le tréteau des histrions à face blême pour quêter les applaudissements de la foule ignorante. Paf, paf !

Un soir il me prit à partie et m'attaqua de front.

— Paf, paf ! à quoi reconnaît-on que l'on a du génie ? me demanda-t-il avec une profonde et fine ironie.

— On écoute les autres, répondis-je sans réfléchir et en toute innocence.

A ses débuts Broodcoorens imitait Maeterlinck. Ensuite il se déclara le fils spirituel de Lemonnier. Il copiait la prose de l'auteur du *Mâle*, en l'outrant. On s'imagine avec effroi ce que peut devenir du Lemonnier outré ? Dans ce style Broodcoorens écrivit le

Sang Rouge des Flamands, dont il disait lui-même que c'était son chef-d'œuvre. Paf, paf ! Il fit une action méritoire. Après la guerre quelques parvenus et nouveaux riches du patriotisme persécutèrent Georges Eekhoud, pour quelques paroles justes et raisonnables, prononcées à propos des activistes pendant l'occupation. Broodcoorens organisa une manifestation de sympathie en l'honneur d'Eekhoud, qu'on était tout simplement en train d'assassiner. Etant de passage à Bruxelles, je saisis l'occasion pour aller voir mon vieil ami. Je le découvris dans un cabaret, au fond d'un faubourg lointain, derrière la gare du Nord. Eekhoud était là, buvant du lambic, en compagnie de quelques jeunes gens, parmi lesquels il y avait Pierre Bourgeois et Broodcoorens. A mon aspect Broodcoorens se mit à souffler de la fumée, comme une locomotive qui prend de la vitesse. M'inondant de salive et m'enveloppant de vapeurs menaçantes, il m'apostropha :

— Paf, paf ! van Offel, nous vous félicitons d'être venu ici, apportant votre hommage au *miaître*. Cependant nous devons vous avertir que, si vous persévérez à écrire des romans parisiens et à trahir la cause des lettres nationales, nous ne pourrons plus vous compter parmi les nôtres. Paf, paf, paf !

Eekhoud voulut protester, mais Broodcoorens lui coupa la parole.

— Paf, paf ! Cher *miaître* vous ne devez plus prendre part à nos luttes. Nous avons organisé cette manifestation pour assurer votre repos. Paf, paf ! *Miaître*, le repos vous est acquis.

Nous nous tîmes résignés. Pendant toute la soirée,

Broodcoorens tint le crachoir, au propre et au figuré. Avant de nous séparer Eekhoud voulut m'embrasser. Il me serra sur son cœur, avec le pressentiment que cette rencontre serait la dernière. Cela se passait dans la nuit noire, à la porte du cabaret éteint. Par exception Broodcoorens resta muet. Dans les ténèbres nous n'entendîmes qu'un gargouillement plaintif et un faible paf, paf, qui ressemblait à un sanglot.

Broodcoorens mourut jeune. On cite de lui un mot touchant. Sentant la mort venir, il dit :

— Après tout, j'ai tracé une avenue.

Et c'est peut-être vrai, pour lui et pour nous tous : une maigre avenue dans un mauvais lotissement où nul ne veut venir habiter.

Si Morisseaux revenait en ce monde et pouvait lire ces pages, il serait bien offusqué que j'accroche son portrait d'auteur simili français à côté de celui d'un écrivain si authentiquement belge que Broodcoorens. Mais les extrêmes se touchent et produisent les mêmes effets. Charles Morisseaux était un ancien sous-officier du régiment des Guides. Aux Guides on portait le dolman vert et le pantalon d'amarante. Mais les officiers et les sous-officiers de ce régiment d'élite trichaient avec les couleurs réglementaires et portaient des culottes tirant autant que possible sur le garance, afin de ressembler à des cavaliers français. Eh bien la littérature de Morisseaux tenait de ce puéril fricotage militaire. Elle tirait sur le parisien à s'y méprendre. Sa prose était influencée par celle du père France, ce qui lui donnait, grâce à quelques archaïsmes bien sentis, la réputation d'un fin styliste, aux alentours de la Porte de Namur.

Quel diantre de jargon est-ce là ? Le monde est encore plein de gens qui croient que le bon français ne se parle qu'en Touraine et que, pour bien l'écrire, il faut s'exprimer comme une ganache de Molière.

Le journal *Le Soir* s'avisa d'organiser un concours pour auteurs dramatiques belges. Il s'agissait de présenter une pièce jouable, en trois actes et ressemblant autant que possible aux modèles fournis par les théâtres du Boulevard. Fonson, le directeur des Galeries et co-auteur de *Mademoiselle Beulemans*, s'était engagé à monter l'œuvre primée. C'était l'affaire de Morisseaux. Il remporta la palme haut la main. Sa pièce, *Le Quant à soi*, contenait tout ce qui charmait habituellement le public des premières : un rôle plaisant de larbin autoritaire, emprunté au vieil Heidelberg, le détective de Sherlock Holmès et d'Arsène Lupin, les sisters Barri-son de Maurice Donnay, le bourgeois parvenu du répertoire et jusqu'à deux personnages Beulemanisants pour miser sur toutes les chances. Ce n'était pas une pièce, c'était une martingale ! Le souci de la contrefaçon y était poussé au point que *Le Soir* publia le texte dans un tiré à part scrupuleusement imité des brochures théâtrales de *L'Illustration*. A la représentation la pièce s'écroula à plat. Les spectateurs s'ennuyaient tellement que la plupart fuirent la salle avant la fin du deuxième acte. Au vestiaire on cria : « Il n'y a plus de vestes, l'auteur les a toutes emportées ! »

Morisseaux aurait dû lire et méditer l'admirable parole de Kipling dans *La lumière qui s'éteint* : « Nul n'est assez fort pour se moquer du public. »

Avec Prosper-Henri Devos le drame *Lettres françaises-*

belges, belges-françaises, devient poignant, presque terrible. C'est un roman à écrire.

Prosper-Henri était un lourd Brabançon, au front buté de bœuf pensif. Parfois ses yeux clairs reflétaient un immense désespoir. C'était un intoxiqué littéraire. A vingt ans il avait lu et relu tous les livres. Il rêvait d'être Don Juan, des Grieux, Werther, René, Rastignac, Rubempré, Rodolphe ou le Petit Chose. Ah ! courir les routes, le chemin des aventures romanesques, aller à Rome, dans la chaise de poste de Stendhal, suivre Casanova à Venise, séduire et délaisser Elvire, désespérer la Grande Mademoiselle, pleurer Manon, s'évader de la Bastille, siéger à la Convention, à côté de l'Incorruptible, galoper derrière le cheval blanc de Bonaparte, se battre le soir d'Hernani, contre les vieilles perruques, charmer les duchesses de Monsieur de Balzac, gémir avec l'Enfant du Siècle ! Rêver, vouloir tout cela et n'être qu'un petit bourgeois de Bruxelles, employé à l'administration communale d'Anderlecht ? La disproportion entre les aspirations de Prosper-Henri et la réalité était vraiment trop grande. Il étouffait dans la belle cuisine-cave de ses parents, aux cuivres astiqués et toute embaumée par le parfum du café frais et de la pipe paternelle. Il ne cessait de s'en plaindre :

— Tout est mesquin à notre époque, dans notre petit pays sans gloire. J'aurais dû naître ailleurs, il y a longtemps.

Quand j'essayais de prouver, à mon jeune ami, qu'il se trompait, que le milieu ni le temps ne font rien à l'affaire, que l'amour et la mort, le thème éternel de la tragédie humaine, garde partout sa valeur, il haussait

les épaules et soupirait d'un air incrédule. Il me dit deux choses que j'ai retenues et qui sont, l'une un étonnant exemple de déformation littéraire, l'autre un avertissement solennel à ceux qui s'obstinent dans leur aveuglement et dans leurs incroyables erreurs.

Nous étions assis à la terrasse d'un café, près de la Bourse.

— Je ne sais plus quoi écrire, me confia Devos. *Ah ! Balzac avait de la chance d'avoir de si beaux modèles autour de lui.*

Cette énormité me coupa la respiration :

— Tu crois donc que c'est le modèle qui fait le peintre ?

Le reste de la discussion est sorti de ma mémoire. Je commettrais un faux si je voulais la reconstituer. Une autre fois je me promenais, avec Prosper-Henri à hauteur de l'ancien Observatoire. Je méditais d'écrire un roman sur la Révolution de 1830.

— Ici, dis-je en m'arrêtant, étaient retranchés les volontaires liégeois. Ils guettaient les lanciers hollandais qui venaient de la Porte de Namur.

— Laisse donc, répliqua Devos. Tu as beau avoir de l'imagination comme Dumas père, tu ne feras jamais une épopée d'une obscure bagarre de carrefour.

— Pourquoi non ? On a comparé la résistance de Bruxelles au siège de Saragosse. Tu peux être certain qu'il y avait chez les Belges, comme chez les Hollandais, des gens qui s'y connaissaient : de vieux sabreurs de l'Empire. A la bataille de Louvain, il y eut autant d'hommes tués qu'à Valmy, à vrai dire pas beaucoup.

— La bataille de Louvain, la bataille de Lierre,

pays des flans aux prunes ! Entends donc comme cela sonne faux ?

Je me tus impatienté. Toujours la même rengaine. Les Belges ne connaissent pas leur histoire, parce qu'elle n'est pas écrite. Et pourquoi ne l'écrivent-ils pas ? Au lieu de la question « faut-il des écrivains belges ? » il vaudrait mieux se demander si nous sommes capables d'être des écrivains belges et de nous instruire ailleurs qu'à l'école d'autrui.

Travaillé par son étrange folie, Devos partit un jour sans crier gare et s'en alla en Espagne, au pays de Don Quichotte. Il aurait pu faire un détour par le village de Madame Bovary. Il revint plus exalté que jamais et équipé d'une singulière façon. Pendant plusieurs semaines il indigna les flâneurs du boulevard Anspach à cause de sa mise excentrique : une cape de toréador, un sombrero et des gants mousquetaires.

En Espagne il s'était familiarisé avec les œuvres de Lope de Vega, de Cervantes, de Quevedo et d'une foule d'autres.

— J'ai lu, me disait-il, des romans, des comédies, des nouvelles qui se passent en Flandre pendant les guerres de religion. C'est là qu'on voit la figure des soldats et capitaines du duc d'Albe, de Requesens, de Don Juan d'Autriche, de Farnèse. Il y a des pièces qui mettent en scène les sièges de Maestricht, de Namur, d'Arras, d'Anvers. Ce n'est rien. D'autres nous font assister aux révoltes des tercio, comme la *Gran Comedia los Amotinados de Flandes*, de Luis Velez de Guevara. Rien ne résiste à ces Gascons d'Outre-Pyrénées ! Ils sont invincibles, la rapière et la guitare à la main. Il

faut entendre les répliques du *Mousquetaire*, de Gonzalès de Bustos, du *Vaillant nègre ou de l'Hercule d'Ocana*. C'est Figaro, Don Juan et Scaramouche en un seul personnage. Cependant, derrière ces fanfaronnades, quel siècle merveilleux ! Le monde est plein de fureur et de génie. Déjà Cervantes songe à écrire Don Quichotte, la populace de Londres applaudit Shakespeare, Rubens est adolescent. On prend les villes d'assaut, les bourgades flambent jusqu'à ras du sol, la terre tremble sous le pas des armées en marche qui tracent des ravins de feu et des torrents de sang à travers les campagnes. Nous ne verrons jamais rien de pareil. J'aurais dû y être. O misère ! Je vais reprendre ma place, sur mon rond de cuir, à l'Hôtel communal d'Anderlecht.

Pauvre Prosper-Henri ! De tous les poisons littéraires qu'il avait avalés, le romantisme précieux, vantard et baroque des Castillans et des Maures semblait le plus nocif. Néanmoins, comme le monde demeurerait en paix et que les années fuyaient doucement, pareilles les unes aux autres, Devos finit par se résigner. Il prit l'habitude de s'habiller comme tout le monde et d'accomplir ponctuellement sa besogne de commis aux écritures. Le bruit courut qu'il allait se marier. Allons, tout s'arrangeait. Il finirait électeur, contribuable, bon père de famille.

Et c'est alors que l'aventure, qu'il n'attendait, qu'il ne désirait plus, vint le chercher. Ainsi l'on voit dans les vieux contes apparaître un spectre au milieu du festin. C'est quelque mauvais génie, invoqué en une heure de détresse ou de vantardise, et qui vient réclamer son dû. Un des convives, le plus beau, le plus jeune, le

plus aimé, se lève, suit le fantôme et ne revient jamais plus.

Mais Prosper-Henri Devos était vaillant et beau joueur. Lorsque la guerre fut certaine il se décida aussitôt Il sortit de table sans hésiter, l'épée à la main, comme le duelliste que l'on attend dans le pré voisin. Le spectre était là, silencieux, immobile, masqué, mais prêt à montrer au téméraire son visage de pierre que nul vivant ne peut voir sans mourir.

Devos rejoignit l'armée. Pendant la retraite sur l'Yser il fut promu officier et commanda une compagnie de volontaires. Le voilà revenu brusquement aux temps magnifiques qui resplendissent dans les vieux livres et sur les vieilles images. Finis les âges innocents de la sécurité, de l'abondance, du travail fécond et des mœurs paisibles. Le canon tonne au loin, les villes sont prises d'assaut, la terre tremble sous le pas des armées en marche, traçant dans les campagnes des ravins de feu et des torrents de sang. C'était tout de même autre chose que ce qu'il avait pensé : une immense, laide, féroce, inhumaine et stupide duperie.

Prosper-Henri Devos fut mortellement blessé pendant un des combats de la première offensive sur l'Yser. Il tomba en brave, les armes à la main, Que serait-il devenu s'il avait vécu? Aurait-il vaincu le sortilège qui avait envoûté sa jeunesse? C'est peu probable. Il aurait sans doute, lui aussi, tracé son avenue dans la cité avortée. La gloire qu'il a tant aimée a eu pitié de lui. Du moins on le peut croire? Le cœur de granit de la cruelle déesse s'est laissé attendrir. Alors, au lieu de jeter sur sa tombe quelques maigres lauriers, tôt

désséchés par les autans, comme elle en accorde aux poètes défunts, elle y a planté le rameau robuste qui restera éternellement vert.

XI

Quelquefois, quand ils étaient bien sages, je leur racontais une histoire.

ALPHONSE DAUDET.

(*Le Petit Chose.*)

La Chronique était installée aux Galeries Saint-Hubert dans un local poussiéreux. En ce temps les journaux n'essayaient pas encore de ressembler à des usines, avec des appareils de pointage, d'énormes rotatives et des rédacteurs travaillant à la chaîne, comme Charlot dans *Temps Modernes*. La feuille se tirait au fond des sous-sols, dans une espèce d'ergastule où une dizaine d'esclaves, trempés de sueur, manœuvraient une presse primitive. La composition était au rez-de-chaussée. Là, il y avait les linotypes au clavier sonore, vibrant sous les doigts des typographes conscients et syndiqués. En ce lieu, surchauffé par une latente menace révolutionnaire, trônait le correcteur, avec sa pipe d'ouvrier, sa lavallière d'artiste peintre et son crâne fermé de socialiste militant. A l'entresol, une demi-douzaine d'employés d'administration figuraient les classes moyennes. Au premier étage brillait l'aristocratie intellectuelle de la rédaction, voisinant avec la finance et la haute banque, représentées par notre directeur, M. Wachter, et son confident Dethier, qui tenait les clefs du coffre-fort.

Je circulais dans ce petit monde exactement comme j'ai toujours circulé dans tous les endroits où le hasard m'a fait vivre. Notre existence est uniforme, sans que nos idées, nos goûts, nos désirs y soient pour grand chose. Tandis que mes camarades ne quittaient leur palier que pour les besoins du service, j'avais des amis à tous les étages. Non pas par indiscretion, manque de tenue, système, pose, besoin de popularité vulgaire, mais par le penchant naturel de mon esprit et de mon cœur auquel rien de ce qui est humain ne saurait demeurer étranger. D'ailleurs, dans la cave travaillait un ancien de mon régiment. A la composition il y avait un gentil blagueur français, que j'ai retrouvé typo au *Matin* de Paris, à l'époque où j'y collaborais. A l'entresol j'allais écouter un petit vieux à barbiche, qui avait été mobilisé en soixante-dix. Pendant toute une lourde et chaude journée d'été, il entendit tonner le canon de Sedan. Il n'avait pas d'autre histoire à raconter, mais il la racontait bien et avec un feu extraordinaire. Les événements de 1914 portèrent un coup mortel aux succès de ce candide narrateur.

A la rédaction je jouais les enfants gâtés et les ténors à caprices. J'étais alors un garçon assez fringant, désinvolte, impertinent et par moments parfaitement insupportable. J'arrivais au journal vers six heures du soir, le feutre sur l'oreille et le stick à la main, toujours tiré à quatre épingles, comme un prince de la confection et du complet sur mesure ; au demeurant bon fils, plein de zèle et gueux comme un rat.

Cette pauvre *Chronique*, à présent défunte, avait été fondée vers la fin du Second Empire, par un certain

Victor Hallaux. C'était, à ses débuts, une feuille farouchement anticléricale. Mais, en 1910, la lutte entre les anciens partis politiques belges s'était considérablement apaisée. Il nous arrivait de parler en termes convenables du pape ou de l'archevêque de Malines. Seulement nos vieux abonnés veillaient. Ils nous accablaient de reproches.

— Quoi? écrivaient-ils. Souhaitez-vous le retour des abus de l'Inquisition, devenez-vous les valets de l'obscurantisme? Le Vatican vous paie-t-il votre trahison avec les deniers du Gondolier de Venise? Ah! où est notre bonne vieille *Chronique* de Victor Hallaux?

Oui, où était-elle? De cette première rédaction il ne restait plus qu'un seul survivant, Jean d'Ardenne. C'était un homme affable, d'un talent sûr et discret. Avec ses cheveux blancs, hérissés en crête, son visage cuit, son nez busqué, son œil vif et rond, il ressemblait à un petit coq de combat bien dressé sur ses ergots. Il nous laissait la bride sur le cou, mais nous réprimandait vertement quand nous prenions avec la langue de Racine (c'est ainsi que les journalistes nomment le français) des libertés choquantes que son purisme réprouvait.

— On a encore écrit *aubette* pour kiosque à journaux, disait-il. Qu'est-ce qu'une aubette? Ou bien: une rue passagère? C'est une locution vicieuse, Messieurs, prenez-y garde.

Jean d'Ardenne avait passé sa jeunesse à Paris. Il y avait connu et fréquenté Villiers de l'Isle-Adam. Il racontait des histoires émouvantes sur la misère du poète de l'*Intersigne*. Si j'avais su ce qui m'attendait,

j'aurais gardé ma pitié pour moi-même. J'étais seul à prêter une oreille attentive à ses récits. Esclaves de l'actualité brûlante, les autres rédacteurs ne s'intéressaient point ou guère aux vieilles lunes. Parfois ils traitaient leur vénérable chef de vieux raseur. Pourtant ils auraient mieux compris le présent, dans lequel ils pataugeaient, et le proche avenir qui les menaçait s'ils avaient écouté l'homme qui avait vu l'invasion de 1870, la Commune, la chute de la Colonne Vendôme, sur son lit de fumier, le massacre des otages et l'effroyable répression ordonnée par M. Thiers. En 1914, le jour de l'entrée des Allemands dans Bruxelles, Jean d'Ardenne arriva à *La Chronique* le visage défait. En route il avait rencontré une colonne d'infanterie prussienne.

— Les casques à pointe, me dit-il d'une voix blanche et les yeux noyés de larmes. Je ne pensais pas voir cela deux fois durant ma vie.

J'ignore comment il réussit à quitter la Belgique après l'occupation. En 1918, quelques jours avant l'armistice, je rencontrai d'Ardenne à Montmartre. Le bâton à la main, les jambes serrées dans des guêtres de cuir, il gravissait les raidillons de la Butte d'un pas décidé. En passant, il me montra, à hauteur de la rue Ravignan, l'endroit où les communards avaient fusillé les généraux Clément et Thomas. Plus loin, place du Tertre, il m'arrêta devant la Mairie où avait siégé Clemenceau. Nous montâmes jusqu'au Sacré-Cœur. C'était par une belle matinée d'automne. A nos pieds la splendeur de Paris semblait couvrir le monde. Les toits sans nombre de la ville démesurée, couleur de plomb et d'ardoise, miroitaient au soleil, sous le ciel calme,

et se groupaient en ondes immobiles autour de prestigieux récifs : l'Arc de Triomphe, l'Étoile, le Louvre, les Invalides, Notre-Dame, l'Opéra, le Panthéon. D'autres crêtes émergeaient de cet océan de gloire, dont les vagues pétrifiées baignaient les douces collines de l'île de France et la falaise du Mont Valérien, couronnée d'une forteresse.

— Cette fois, me dit Jean d'Ardenne, ils ont dû lâcher prise. Si je les avais revus aux Champs Élysées, j'en serais mort de tristesse. Maintenant je crois que je vais mourir de joie.

Toutes les semaines je donnais à *La Chronique* un article de fond. J'ai une excellente mémoire, néanmoins la plupart des sujets traités dans ces articles me sont sortis de la tête. J'en conclus qu'ils n'étaient pas dignes d'y rester. Le danger du journalisme n'est pas qu'on y écrive vite et de manière à être compris par tout le monde, mais bien qu'on s'y accoutume à donner trop d'importance à des faits, des idées, des incidents qui de près paraissent quelque chose et qui, à distance, ne signifient plus rien. Cependant je me souviens que nous nous occupions volontiers de l'instruction laïque et obligatoire, du service personnel, des danseuses sans maillot, des modes féminines, du problème des races, du flamingantisme, de la répression pénale et de la peine de mort.

La décapitation d'un parricide, comme Duchemin, le châtiment d'un affreux criminel, comme Soleilland occupaient plus de monde que de nos jours l'exécution d'une douzaine de généraux russes ou d'une centaine d'otages espagnols. Nos campagnes « humanitaires »

sembleraient maintenant aussi ridicules que les dames à chignon et les messieurs à belles moustaches.

Parmi les autres ténors de la rédaction il y avait Edmond Picard, Frick, Chomé, Gut, Gérard Harry, Dumont-Wilden, Souguenet. La copie d'Edmond Picard arrivait sur beau papier de Virginal. On assurait qu'il la faisait calligraphier à la prison de Louvain, par Léon Peltzer, le sympathique assassin de l'avocat Bernays. Un jour, à la veille des élections, alors que le parti libéral espérait renverser le parti catholique et enfin revenir au pouvoir, Picard donna un papier inattendu, faisant l'éloge des conservateurs. Je crois bien que cet article n'aurait point passé si je ne l'avais descendu à l'atelier, sans malice et sans le soumettre à personne. L'article fit scandale. On vint nous conspuer et traiter de vendus, sous nos fenêtres. On en parle encore quelquefois dans les gazettes. Etre impartial, dire la vérité en politique, a toujours passé pour une perfidie, une noire méchanceté, une trahison. Cela, du moins, n'a pas changé depuis la guerre.

Frick, bourgmestre de Saint-Josse, était un chroniqueur style 1880. Son esprit primesautier, comme on disait alors, datait du temps des équipages, de Max Waller, de Cora Pearl et de l'Amant d'Amanda. C'était un vieillard puéril et décoratif. Son gendre, Gut, venait à *La Chronique* en culotte de cheval. Il était gentil, bon confrère, et l'est, Dieu merci, encore. Mais il avait, à mon sens, une admiration excessive pour Sarah Bernard et Edmond Rostand.

Gérard Harry ressemblait au maréchal de Mac Mahon. Il était Anglais de naissance, Français de cœur et Belge

d'adoption. Au lieu de deux patries, il en avait trois et ne savait à quel saint se vouer, comme un homme affligé de trente-six pères. Journaliste dans l'âme, il considérait le bourrage de crâne comme un sacerdoce. Il n'avait point son pareil à démontrer, pour les besoins de la cause, que blanc est noir, que noir est blanc. Il nous manque grandement à l'heure qu'il est. Chose curieuse, cet homme calme, doué d'un certain flegme britannique, devenait enragé dès qu'il s'agissait de la question des langues. Il était de ceux qui traitaient le flamand de jargon vaseux et les Flamands de brutes épaisses, marchant en bande derrière leur curé et qui ramperaient encore à quatre pattes sans le secours de la culture française? En revanche, il était toujours prêt à encenser les idoles du jour et de la foule, depuis Stanley, en 1885 jusqu'à cette aimable canule de président Wilson en 1918.

Gérard Harry se croyait poète et disait, quand il était en veine de confidences, qu'il avait sacrifié ses précieux dons littéraires aux soucis du reportage et de l'information. Un soir, au secrétariat, il tomba en arrêt devant une caricature d'Abel Faivre, collée au mur. L'image représentait un enterrement au Père Lachaise, avec des gens groupés autour d'un monument funéraire. Sur le dessin de la pierre tombale un plaisantin anonyme avait crayonné : « Ci-gît Gérard Harry. Il ne nous emmerdera plus. » Harry, justement indigné, saisit son stylo et rima de pied levé un couplet vengeur. J'en ai oublié le texte, c'est dommage ; mais je me souviens vaguement de la contre-riposte :

On a bien ri, Harry, de ta rimaille.

Aride rimailleur, à rimer que veux-tu ? etc.

Pendant la guerre Gérard Harry manqua d'être pris par les Allemands, risquant d'être déporté, fusillé peut-être? Il réussit à s'évader. En 1915, je le revis à Paris. Je lui annonçai que la guerre serait longue et que ce n'était pas une bonne besogne de laisser croire aux lecteurs du *Figaro* que les Allemands étaient à bout de souffle, qu'ils faisaient *camarade* par centaines à la fois, qu'ils craignaient *Rosalie*, nommée baïonnette au front et rappelant trop le canon *Joséphine* de l'autre siège, qu'on les capturait avec une tartine ou, comme les moineaux, en leur mettant du sel sur queue.

— Il faut tout de même soutenir le moral du public, répondit-il d'un air hargneux.

— En mentant?

— Ah! mon cher, prenez garde au défaitisme! Vous avez toujours été suspect de germanophilie. On les aura tout de même.

— Mais je l'espère.

Avant de mourir Gérard Harry écrivit et publia ses mémoires en plusieurs volumes. Ils ne manquent pas d'intérêt.

Souguenet faisait le billet quotidien avec la verve robuste qu'on lui connaît. Au commencement, comme on m'avait laidement calomnié auprès de lui, nos rapports furent tendus, mais ils devinrent excellents dans la suite. Dans une circonstance pénible, Souguenet s'est conduit vis-à-vis de moi d'une façon loyale et chevaleresque dont je lui garde beaucoup d'estime et de reconnaissance.

Mon excellent confrère de l'Académie, Dumont-Wilden, ne sera pas fâché, j'espère, d'apprendre que je

lisais attentivement ses chroniques pour y découvrir le sujet des miennes, en développant une proposition opposée. Chez les van Offel le goût de la contradiction est héréditaire. Ma grand'mère, Anna-Pétronille, me contait la terrifiante histoire de ses fiançailles avec un membre de cette famille de redoutables querelleurs. Son père, papa Frédérixs, épicier de son naturel et de son état, était l'ami intime du futur beau-père, Pierre van Offel, ancien sergent-major de Napoléon, bretteur, mystificateur et qui ne pouvait souffrir qu'on fût de son avis ni d'un avis contraire. Allez vous entendre avec un homme pareil ! Les fiancés ne cessaient de trembler. Le moindre mot pouvait mettre le feu aux poudres et transformer les deux familles unies en Capulets et Montaigus. Ils craignaient particulièrement les promenades dominicales autour des remparts d'Anvers. Pendant que Frédérixs et van Offel allaient devant, les fiancés suivaient penauds, en retenant leur souffle. Une discussion malencontreuse et tout était rompu.

Un dimanche papa Frédérixs dit :

— Moi, j'aime les saucisses.

Le père van Offel haussa les épaules et ne daigna même pas répondre. Les deux amis s'écartèrent l'un de l'autre et continuèrent à marcher en silence. Les fiancés se crurent perdus. Si l'affaire ne s'arrangeait pas avant le retour à la maison, il n'y aurait plus d'espoir. Tout épicier et gringalet qu'il était, Frédérixs valait le colosse Pierre pour l'obstination et l'irritabilité. A hauteur de la Porte Rouge, terme de la flânerie, il se dressa sur ses ergots et claironna :

— Boude autant que tu veux. Je déclare et le main-

tiendrai au besoin la main au feu, la corde au cou, la tête sur le billot, que j'aime les saucisses au choux !

— Aux choux ? riposta le père van Offel d'une voix creuse en fronçant ses noirs sourcils. Parbleu ! Si tu avais ajouté *aux choux*, la première fois, je t'aurais *peut-être* donné raison !

J'ai retrouvé ce tour d'esprit, chez mon père, mes frères, mes sœurs. Je le retrouve encore journellement chez mes enfants.

Parmi nos collaborateurs nous avons des correspondants de province, comme tout journal bruxellois qui se respecte. Le plus célèbre était l'avocat Van Calster, d'Anvers. Il signait Marc Grégoire. Pendant toute mon enfance et ma première jeunesse, j'avais entendu parler de cette célébrité locale. Il fut un des défenseurs des frères Peltzer, de Madame Joniaux, la moderne Brinvilliers, et brilla dans d'autres causes célèbres. Il avait été mêlé à des scandales plus ou moins retentissants et s'était battu en duel plusieurs fois. Les vieux Anversois disaient de lui que c'était une brillante intelligence dévoyée. Au cénacle de la rue du Jardin des Arbalétriers mes amis les esthètes considéraient Van Calster comme l'ennemi public numéro 1. Dans les nombreuses feuilles auxquelles il collaborait, il défendait les peintres pompiers contre les hardis novateurs, et les infâmes rimeurs de cantates, genre Raphaël Verhulst, contre les nobles inspirés de l'art décadent et symboliste. On racontait aussi que Van Calster, membre de toutes les commissions théâtrales, était la terreur des figurantes, des danseuses et des cantatrices du Théâtre Royal. Les gros bourgeois de la ville le craignaient pour les

cancans et les commérages qu'il nous envoyait quotidiennement.

En compagnie de mes amis, j'avais souvent déploré de n'être point armé pour anéantir cet homme néfaste. Ah ! si nous avions seulement eu un petit canard à nous ! Nous eussions assassiné Marc Grégoire en prose, en vers, à coups d'épingles, de pamphlets et de caricatures. Tout arrive. Dix ans plus tard, la copie du bonhomme me passait journallement par les mains. Je pouvais la raturer, la mettre au panier comme il me plaisait, sans en rendre compte à personne. Cela n'en volait vraiment pas la peine. C'étaient des bavardages sans intérêt, des traits émoussés, de vagues médisances à propos des édiles anversoïis « voyageant aux frais de la princesse », de la belle madame X... compromise en compagnie de Monsieur Z... etc.

Lors des fêtes du centenaire d'Henri Conscience, *La Chronique* m'envoya à Anvers, pour y suivre la famille royale et assister au défilé du cortège historique. Notre arrivée dans la ville en fête fut joyeuse. A la gare, l'escorte d'honneur avait été fournie par le sixième de ligne, mon ancien régiment. Notre grand tambour major, en me reconnaissant et me voyant en chapeau haut de forme parmi les gros bonnets de la suite d'Albert et d'Elisabeth, manqua de tomber à la renverse devant ses clairons alignés. Le roi et la reine montèrent dans la première calèche, avec le bourgmestre Devos. Les enfants royaux prirent place dans la deuxième voiture, Marie-José entre ses deux frères, secouant sa tête crépue et sautant sur la banquette comme un diabolotin. Ne voulant faire qu'un reportage de couleur, j'allai voir

Van Calster chez lui, afin qu'il me procurât un assistant. Il m'accueillit fort bien. Durant cette visite j'eus l'occasion, pour la première fois, de l'examiner de près et de constater qu'il ressemblait à un Silène scrofuleux peint par un maladroit copiste de Jordaens.

Les fêtes du centenaire de Conscience furent très réussies, en dépit du mauvais temps. Pendant la première sortie du cortège je me trouvais à côté de Charles Bernard dans une tribune à ciel ouvert, installée à l'entrée de la Place de Meir. Il pleuvait à torrents. Comme je me découvrais, jetant un coup d'œil inquiet sur mon chapeau de soie, Bernard me dit en bon anversois :

— Hij is naar de klooten !

Ce qui se traduit en langage académique par : « Il est foutu ! »

Plusieurs groupes du cortège représentaient des épisodes de la *Guerre des Paysans*, avec des sans-culottes en carmagnole, chevauchant des canons, une Déesse Raison et un combat de rues à Herenthals. Quelques journalistes trop zélés, genre Harry Gérard, crièrent que c'était outrager la République française que de permettre de pareilles reconstitutions. Le moins que l'on puisse dire des francophiles d'alors est qu'ils manquaient d'adresse, de prudence et de tact. Ils ont, malgré nos avertissements répétés et motivés, préparé les voies de l'activisme et des exagérations flamingantes dont nous souffrons à présent.

Quelques mois plus tard je retournai à Anvers pour assister à la première d'une comédie de Maurice Gauchez et d'un lever de rideau de Clémence van Malderghem

et d'Edouard de Tallenay. C'était aux Variétés. En entrant dans la salle je vis Van Calster, debout au milieu des fauteuils. Il ouvrit les bras et s'élança à ma rencontre. Il me serra sur sa vaste poitrine devant le tout Anvers étonné. Le lendemain on le trouva roide mort dans son lit. Je ne relate point ceci pour faire croire que j'ai le baiser mortel, mais seulement pour dire qu'il est inutile de tuer les gens qui nous déplaisent. Ils meurent bien tout seuls et sans notre aide.

La Chronique était une maison gaie parce que prospère. Notre directeur, le petit père Wachter, semait l'or. Cela lui était facile, car notre principal actionnaire était Nestor Wilmart, nabab brabançon, de joviale mémoire, fameux pour ses terrains de chasse et l'entrain de ses chevaux de course. Nous réclamions des frais de voyage rien que pour aller de la place de Brouckère à la gare du Nord. Dans le bureau directorial, il y avait un divan pour les visiteuses, comme il se doit. Mais M. Wachter était trop chenu pour s'en servir. Alors nous nous en servions à sa place. Le caissier Dethier était notre ami, notre admirateur, notre Mécène. Nous lui devions tous de l'argent. Il était doué d'un talent remarquable pour les imitations. A l'heure douce, quand, la copie descendue à l'atelier, nous nous reposions de nos fatigues cérébrales en nous livrant à une partie de bouchon, Dethier sortait de son laboratoire aux mystérieuses alchimies et venait nous saluer.

— Messieurs, disait-il, l'œil trouble et avec un léger tremblement dans ses mains d'alcoolique, voulez-vous me permettre de faire monter quelques rafraîchissements ?

— Nous le voulons, monsieur Dethier ! répondait

le chœur. Mais à condition que vous nous donniez une petite représentation.

Le caissier se défendait d'abord, puis à la fin s'exécutait. Alors il allait se cacher derrière une porte et annonçait : « Coquelin aîné ! » Et c'était la voix de Coquelin aîné. Edmond Picard ! Et c'était Edmond Picard. Van de Peereboom, et c'était Van de Peereboom. Emile Vandervelde ! Et c'était Emile Vandervelde.

Un jour il cria : « Horace ! »

C'était réussi. Trop réussi. Après le départ de l'artiste, je dis, un peu pincé :

— Pour un caissier c'est un talent dangereux. Il finira par imiter des signatures.

Hélas ! Je possède malgré moi un certain don de double vue. Sans le vouloir, je devine si bien l'avenir que jamais personne n'a voulu ajouter foi à mes prédictions, même après. Notre principal actionnaire, le gros Nestor, était un fantaisiste d'une espèce qui a prospéré depuis, mais dont les farces et les mystifications étaient mal comprises et appréciées avant l'âge du Belga et de la carte d'identité.

On mit tout simplement Wilmart en prison. Ses chemins de fer, ses mines étaient dans la lune. Et il avait abusé de la planche à tirer des actions.

D'abord courut le bruit vague que Wachter était impliqué dans l'affaire. Infâme calomnie ! Nous y allions de bon cœur de nos démentis foudroyants. Mais la rumeur persistait. Chaque jour amenait un fait, un aveu partiel nouveau. Qui croire ? La sorcellerie financière est pleine d'embûches. Dethier suivait son patron au Palais de Justice et les séances chez le juge

d'instruction devenaient de plus en plus longues. On en murmurait dans les coins. Seul le grand âge de Wachter le sauva, de la geôle. Mais l'infortuné Dethier ne bénéficia point de cette indulgence.

Cependant Wachter se cramponnait à son siège directorial. Quitter *La Chronique* n'était-ce pas avouer?

Seulement garder Wachter à notre tête devenait de plus en plus impossible... Souguenet qui assista à l'exécution me dit peu après :

— C'était gai, comme d'entrer au petit jour dans la cellule d'un condamné à mort.

Avant de partir le pitoyable vieillard passa par la salle de rédaction et voulut nous adresser quelques paroles d'adieu.

— Je ne crois pas avoir été un mauvais directeur? Je...

Mais devant le visage froid, fermé, hostile de ceux qui le flattaient naguère, mendiaient son appui et son argent, la voix lui manqua tout à coup et il s'en alla, les épaules voûtées, la tête basse. Je le suivis et l'accompagnai jusqu'à sa voiture.

XII

Enfin, toute cette fricassée que je barbouille ici n'est qu'un registre des essais de ma vie, qui est, pour l'interne santé exemplaire assez...

MONTAIGNE.

(*Essais*, liv. III, chap. XIII.)

Le Passant fut fondé, en 1911, par André Blandin et Louis Piérard. C'était une publication pour dessinateurs humoristes, d'un genre peu agressif, convenant mal à l'esprit chagrin de nos compatriotes. Nous ignorions la politique. C'était vexant pour les héros, les bouffons et les pères nobles du Parlement, étonnés de ne plus être en vedette et de ne plus jouer les premiers rôles dans la farce.

Tiré en couleur, sur beau papier de Hollande, *Le Passant* publiait des croquis de Swyncop, James Ensor, Oleffe, Arthur Navez, Alfred Bastien, Rik Wauters, Baltus, Canneel, Paulus et mon frère Stan. Parmi les collaborateurs littéraires, Guillaume Apollinaire tenait la chronique parisienne. La collection contient encore des articles d'Isi Collin, Camille Lemonnier, des Ombriaux, Dumont-Wilden, Laurent Thailade et Jehan Rictus.

Piérard, Blandin et moi, nous bouchions les trous. Toutes les semaines, Blandin, pressé de remplir son

canard de n'importe quelle manière, me réclamait de la copie. Alors, à la hâte, je griffonnais sur un bout de papier toutes les sottises qui me passaient par la tête. Ces fanfaronnades eurent un certain succès. Lorsqu'on les relit maintenant on n'y trouve plus de sel. Le jeu éphémère des bons mots sur l'actualité ressemble à celui des bulles de savon, que le moindre souffle de vent dissipe dans les airs et qui laissent dans la bouche un léger goût d'amertume.

Le livre d'Apollinaire, *Le Poète assassiné*, est composé en partie de ses articles écrits pour *Le Passant* et qu'il signait le comte d'Almaviva. Dans ses *Anecdotes*, ouvrage posthume édité chez Stock, en 1926, Apollinaire consacre deux chapitres à la vie et à la mort de notre hebdomadaire, dont il dit, en terminant : « Il faut ajouter que *Le Passant* accomplit sa mission qui fut de révéler à l'univers l'esprit d'André Blandin et les mérites littéraires d'Horace van Offel qui est encore un dessinateur ingénieux, d'un talent véritable. »

Pendant la guerre, Apollinaire fut blessé et subit la cruelle opération du trépan. Il était lieutenant d'artillerie. Après son opération il revint se reposer à Paris et reprit sa collaboration à *Excelsior*. C'était un grand garçon, aimable et singulier, portant bien l'uniforme bleu-horizon, encore qu'il n'eût point l'allure militaire. Dans son long profil de demi-lune, brillait un œil de jais, méfiant et farceur. Ce n'était pas tout à fait un homme de mon bord. Je goûte peu les plaisanteries forcées, les mystifications genre *Mamelles de Tirésias*. Dans mon esprit existe une zone inquiète, appartenant plus à l'instinct qu'à la raison, qui rejette

tout ce qui ressemble à une feinte, une ruse, un simulacre. Mais l'instinct, contrairement au préjugé commun, n'est pas infallible. Un jour que je lui montrais des planches que j'avais gravées pour mes contes, Apollinaire me dit en riant :

— Vous êtes habile, van Offel !

Il l'entendait dans le sens : vous êtes malin, un brin ficelle. C'était exactement l'opinion que j'avais de lui.

Une autre fois, quelques jours, quelques heures plutôt avant sa mort, Guillaume Apollinaire raconta une histoire triste, à Blandin et à moi.

— Ce matin, dit-il, en traversant le Pont des Arts, je fus pris de vertige. Je m'appuyai au parapet. Alors une bonne vieille remarqua, en passant : « Et voilà encore un qui s'est piqué le nez?... »

Au temps de la grippe espagnole les morts soudaines n'étonnaient plus personne. On disait d'un camarade frappé à l'improviste : « Fusillé ! » J'allai à l'enterrement d'Apollinaire. Son képi rouge, à galons d'or, brillait sur le catafalque. Il y avait peu de monde à l'église. Les honneurs étaient rendus par une section d'infanterie, en tenue de campagne. A la levée du corps je me trouvais sur le trottoir, à côté du père Frédé, patron du *Lapin Agile*, descendu de la Butte dans son costume de trappeur de l'Arkansas, avec son bonnet de fourrure, sa chemise rouge et sa longue barbe blanche. Pendant que les fantassins présentaient les armes, un badaud murmura en désignant l'officier à figure martiale qui les commandait :

— Ça, au moins, c'est un vrai Poilu !

Il pensait peut-être que celui du cercueil était un faux.

Ancien reporter graphique du *Messenger de Bruxelles*, Blandin était fort actif. Peintre, décorateur, dessinateur, écrivain, il exposait et collaborait à droite et à gauche. Il était correspondant des *Soirées de Paris* et secrétaire des *Bandeaux d'Or*, revue où débutaient alors Georges Duhamel, Arcos, Vildrac, Jouve, Castiaux et Luc Durtain. Nous étions beaucoup ensemble. Parfois nous allions faire de l'escrime au Cercle *L'Effort*, installé dans le grenier de la Brasserie du Cygne. J'ai toujours eu la manie de mettre un fleuret moucheté à la main de mes amis. *L'Effort* était un cercle de peintres, professionnels et amateurs, qui se réunissaient le soir pour dessiner d'après nature. On y voyait des modèles de toutes les couleurs. Un jour se présenta une jeune Tournaisienne, accompagnée d'une amie timide. Elle nous confia qu'on lui avait dit qu'elle était bien faite et qu'elle voulait poser, sans doute pour ne pas priver l'humanité plus longtemps des splendeurs de son « académie ».

— Eh bien, mademoiselle, déshabillez-vous, répondit le président de *L'Effort*, Gelée, qui avait l'air d'un vieil Anglais un peu froid et que rien n'étonne plus.

Aussitôt la nymphe se dépouille de ses voiles, avec un joli mouvement de défi et de bravade. Nous vîmes surgir des linons blancs un buste gracieux, un peu frêle, une énorme paire de cuisses et un de ces derrières hottentots sur lesquels on peut s'asseoir sans plier les genoux. Enchanté de lui-même, ce phénomène de foire mit un poing sur la hanche, arrondit son bras gauche

au-dessus de sa tête et croisa les jambes, dans l'attitude d'un bronze du Bon Marché. Gelée en demeura bouche bée et faillit perdre son flegme. Enfin, surmontant sa consternation, il finit par bredouiller :

— Curieux, curieux, vraiment curieux...

Comme contraste à cette histoire, il y avait au *Cygne* une serveuse qui était bien la plus belle créature que j'ai eu l'occasion d'admirer pendant mon existence. Avant de la connaître, je ne pensais pas qu'une pareille perfection pût exister dans la nature. Lorsqu'elle circulait entre les tables de la brasserie, avec son plateau d'étain chargé de verres, Irène n'était qu'une grande fille robuste, un brin rougeaude et aux traits avenants, comme on en rencontre pas mal en Brabant et en Flandre. Mais dévêtue, le cliché, *marbre antique*, *marbre de Praxitèle*, dont on a tant et si malheureusement abusé, lui convenait entièrement. Il n'y avait pas moyen de la voir ni de la définir autrement. Chacun de ses gestes, chacune de ses attitudes évoquait une statue auguste, vue quelque part. A certains moments j'avais envie de lui casser un bras ou une jambe pour compléter l'illusion. Cette envie provenait peut-être aussi de ce qu'elle était menteuse et infidèle. Mais quoi qu'il en fût, et c'est pour cela que j'en fais le conte, cette œuvre d'art vivante n'avait aucune idée de sa splendeur. A l'opposé de la Tournaisienne, si fière de son éléphantiasis, Irène se croyait mal bâtie.

En 1912, Edmond Picard réunit une commission pour encourager le théâtre belge. Il avait obtenu un fort subside du Gouvernement. Il s'agissait de monter, durant chaque saison, plusieurs pièces d'auteurs na-

tionaux, dans des conditions acceptables. La première année le choix s'arrêta sur *Baldus et Josina*, de Spaak, le *Marchand de Regrets*, de Crommelynck, et *Une Nuit de Shakespeare*, plus deux, trois autres comédies dont les titres me sont sortis de la mémoire. L'année suivante on représenta des pièces de Vanzype, de Marguerite Duterme et de Davignon.

Je ne crois pas que le lecteur actuel trouve beaucoup de plaisir à *une Nuit de Shakespeare*. Il n'en existe d'ailleurs qu'une édition incorrecte et inexacte, imprimée hâtivement d'après les rôles des comédiens, non revus et corrigés. J'ai plusieurs fois repris le texte de ce conte en trois actes, fort animé et plaisant à la scène, mais toujours le nouveau texte s'est égaré dans des mains négligentes. L'année dernière encore j'ai entièrement réécrit *Une Nuit de Shakespeare*. Il paraît, aux dernières nouvelles, que cette trente-sixième version se promène quelque part en Amérique. Je n'ai ni le goût, ni le temps, ni les moyens de courir après. Il faudra donc que la postérité se contente de la mauvaise pièce qui subsiste et dont elle ne comprendra rien si je ne lui en livre pas la clef.

Une Nuit de Shakespeare était une réponse aux détracteurs du théâtre belge. J'ai averti plus haut que je parlais souvent en paraboles. Quand une pièce d'auteur belge tombait, le chœur s'écriait : « *Vous voyez bien? Nous l'avions dit. Jamais ils ne réussiront!* » Après un succès venaient les réserves habituelles : « *L'auteur manque de métier. Il ne sait pas nouer une intrigue, tirer les ficelles, mener une action, conduire un dialogue.* » Parmi les critiques en vue il y avait Cattier

qui piquait une crise de nerfs au simple mot *belge*, figurant sur un programme de théâtre ; il y avait le petit de Miomandre — qu'il ne faut pas confondre avec le charmant auteur français du même nom — qui promenait aux générales sa suffisance et son col à la Jeannot ; le solennel Arthur de Rudder, lettré comme un porc épique ; notre éminent philologue Maurice Wilmotte. Un jour je me trouvais à côté de Wilmotte, à une des matinées classiques du Parc. On jouait le *Laird de Dumbiki*, de Dumas père. Comme choix pour une matinée classique, c'était réussi et cela nous donne une idée de ce que valaient le goût, la culture et l'érudition de papa Reding, brave homme d'ailleurs, et major à la garde civique par dessus le marché.

Wilmotte se pâmait aux mots de l'auteur de la *Tour de Nesle* et d'*Antony*. Comme je restais assez froid, il se tourna vers moi :

— C'est français, dit-il. Délicieusement français.

— Pardon, nègre, répliquai-je doucement.

Lorsque nos fins critiques se heurtaient à un succès qu'ils ne pouvaient absolument pas contester, ils usaient d'autres objections : « *Sans doute la pièce de M. X. a de grandes qualités, mais elle n'est pas gaie. Le public ne va pas au théâtre pour réfléchir, mais pour digérer. Ce n'est pas du théâtre d'art qu'il nous faut, mais du théâtre vivant. Ce n'est pas mal, mais ce n'est tout de même pas encore un chef-d'œuvre !* » A cette dernière, je répondis dans la *Chronique* :

— Il vous faut donc deux, trois chefs-d'œuvre par an ? En quel lieu, en quel temps une telle abondance de chefs-d'œuvre s'est-elle jamais produite ? Du reste,

si l'on vous montrait un chef-d'œuvre, il est peu probable que vous fussiez capable de distinguer que c'est un chef-d'œuvre.

En composant *Une Nuit de Shakespeare*, je résolus de réunir toutes les difficultés du théâtre en une seule pièce, de soutenir la gageure de me faire applaudir aux endroits voulus et de montrer aux cuistres du parterre, en me moquant d'eux, qu'il n'y avait rien dans les recettes banales qu'ils nous proposaient en exemple, dont je ne fusse capable d'user mieux que n'importe quel montreur de marionnettes, de lanterne magique ou de singes savants. Dans *Une Nuit de Shakespeare* il y a unité de lieu et d'action, plus de vingt personnages qui apparaissent et durent sur la scène, depuis le premier acte jusqu'au dernier : voilà pour la construction. L'action ni le dialogue ne ralentissent pendant une minute : voilà pour les ficelles. Il y a une tirade interminable, mise là exprès, pour donner le démenti à nos prétendus guides et conseillers ignorants, et leur faire voir qu'un habile homme manie la sensibilité de la foule comme il veut et avec des tours qui ne sont qu'à lui.

La pièce se joua autant dans la salle que sur le plateau. Instruits par moi, les clowns interpellaient les spectateurs et décochaient aux personnalités présentes cent traits dont le sens est maintenant perdu. Shakespeare, jeune auteur méconnu, pauvre, sans amis, à part quelques mauvais sujets, sans protecteurs, n'était ici qu'un mythe, un symbole, venant défendre et venger notre cause offensée. Si un critique autorisé me demandait sévèrement, et avec raison, pourquoi je m'adonnais à

de pareilles débauches, de pareils jeux indigne de l'austère production littéraire, je lui répondrais qu'il faut parfois donner de sa personne, livrer une bataille et remporter une victoire d'un seul jour pour préparer l'avenir.

XIII

Voici venir l'orage,
Voilà l'éclair qui luit.

FABRE D'EGLANTINE.

(*Il pleut, Bergère.*)

J'ai tendance à parler du passé en souriant, mais quand j'y pense mieux, je m'aperçois qu'il était lourd de tristesses cachées. Nous étions las, infiniment las, excédés de végéter dans un monde sans Dieu et sans issue. Nous sortions tous de l'école de M. Homais. Jamais nos maîtres ne nous avaient enseigné autre chose que l'incrédulité et le désespoir. Après les fastidieux réquisitoires des romanciers naturalistes, qu'Aurélien Scholl nommait empailleurs, étaient venus, pêle-mêle, les chinoiseries des Goncourt, les flatuosités bondieusardes de J. K. Huysmans, la crapule de Jean Lorrain, les foutaises de Paul Adam, les délires obscènes de Mirbeau, le pisse-vinaigre de Jules Renard et l'onanisme laborieux et phraseur de Maurice Barrès, père de « Petite Secousse », auteur préféré des collégiens vicieux, se délectant aux pompes équivoques du *Sang, de la Mort et de la « Volupreté »*. A la fin l'esprit négatif, stérile, impuissant et l'imposture du siècle trouvèrent leur meilleur interprète dans Anatole France, écrivain habile, parfois séduisant, qui avait un cœur de lièvre et une tête de rat. Il était temps de sortir de cette longue nuit artificielle et de retrouver les clartés du jour.

C'est ce que nous fûmes plusieurs à tenter, chacun dans son coin. En 1912, je publiai *Le Retour aux Lumières*. Ce titre symbolique dévoile mes intentions, autant pour le fond que pour la forme. C'est le premier de mes récits écrits dans un style personnel, dépouillé de toute influence littéraire à la mode. C'est d'une pâte peut-être grossière et mal levée, mais cuite dans mon beurre et dans mon gaufrier. Depuis les vingt-cinq ans que je m'en sers et les perfectionne, la recette et le moule m'ont été souvent empruntés, sans que je trouve utile de m'en plaindre. Cependant nos critiques belges, toujours si attentifs et heureusement inspirés, exagèrent quand ils écrivent, comme naguère M. Levau : « Pour l'écriture, van Offel est le contemporain de Morand, de Giraudoux etc. ». Un ancêtre, mon bon monsieur, si cela ne vous désoblige pas. Rien de plus. Mais il y a un quart de siècle, M. Levau n'était pas encore né à la littérature. J'ai toujours eu le tort d'arriver trop tôt, maladresse aussi impardonnable que celle d'arriver toujours trop tard.

A l'époque, Camille Lemonnier et Albert Giraud ne s'y trompèrent point. Lemonnier disait : « En voilà un qui découvre autre chose. » Le poète d'Orbaix, qui était alors un tout jeune débutant, annonça, dans une petite revue, que je venais de créer un style nouveau. Il fit rire de lui à gorge déployée dans les estaminets où le génie des auteurs et artistes belges se dissipe en fumée de pipes.

Retour aux Lumières signifiait encore et surtout évasion hors des ténèbres du matérialisme, abandon volontaire, dégoût des ordures et des grossiers poncifs

du roman réaliste. Il faut croire qu'il y avait une certaine audace dans cette révolte puisqu'il se trouve encore, à l'heure qu'il est, des imbéciles qui me reprochent d'avoir cessé brusquement de conter des histoires de corps de garde et de bordel. Pour certaines natures viles, la crasse, la saleté, la vulgarité, le blasphème, la pornographie, la haine, l'envie sordide et la misanthropie sont inséparables de toute conception d'art.

Me sentant bien en selle, je résolus de fournir une course plus longue. Je me mis à l'*Exaltation*. Publiée en 1919 dans la collection dirigée par Henri de Regnier, chez Albin Michel, l'*Exaltation* fut en réalité commencée et achevée entre 1913-1914. J'en citerai deux extraits pour faire le point et marquer quelles étaient nos inquiétudes à la veille de la guerre.

« Lève les yeux, Walter, et regarde l'horloge dont le cadran se rouille sur la face de mon clocher. Supprime l'idée du temps, dis que l'Eternité ne se mesure point. Aussitôt il n'y aura plus là qu'une mécanique inutile. Mais si tu acceptes la merveilleuse conception des heures, tout devient harmonieux et sublime. Les aiguilles, forgées par un artisan obscur, suivent les oscillations des planètes et les douze stations du soleil dans l'espace. De même nous ne sommes rien sans idéal, sans croyance, tandis qu'il suffit d'une seule croyance pour permettre à notre cœur de battre à l'unisson de tout l'univers. Je vois que tu as perdu la Foi. Je ne t'entreprendrai pas là-dessus maintenant, parce qu'il ne faut pas semer avant le temps des semailles. Mais, dis-moi, quels sont ces gens qui professent que tout est erreur et qui, parmi tant d'erreurs, choisissent la plus affligeante pour

vérité? Et quelle est cette raison, dont tu te réclames sans doute, qui se résigne à être soumise aux lois d'une nature sans objet, sans but, sans ordre et sans cause? Si, au lieu de la Foi, j'avais une raison, ma raison serait d'être sage quand même, plein de charité et d'espoir, contre toutes les absurdités de la terre et du ciel. »

* * *

« Ne crois pas, Walter, que je sois un homme timide et ignorant. J'ai tout lu. Mais la science est une mesure pour la matière et non pas une mesure pour l'esprit. La connaissance de Dieu est un instinct puissant, pareil au génie. Nous croyons comme notre cœur bat. Nous prions comme l'abeille construit sa cellule de cire, comme l'hirondelle fuit vers le soleil aux approches de l'hiver. Ni l'abeille ni l'hirondelle ne pourraient expliquer pourquoi elles obéissent aux lois de leur espèce, et néanmoins elles s'y soumettent. Ainsi nous accomplissons, pour la conservation de nos âmes, des rites augustes et obscurs qui sont au-dessus de notre entendement. Si les abeilles étaient pourvues de raison humaine, elles se révolteraient contre l'étroite et dure religion des ruches. On les verrait s'enivrer du miel des générations futures et refuser d'accomplir les sacrifices nécessaires. Elles se détruiraient et détruiraient leur race dans l'espoir de jouir vite et davantage. Ainsi s'avilit l'homme ayant renoncé au culte de l'idéal, à la pratique des saintes vertus, lentement et laborieusement acquises. Il travaille à la destruction de l'homme, se dégrade et se diminue dans le fol et vain espoir de s'élever par les

appétits abjects de sa misérable chair, vouée à la destruction et à la pourriture. »

Ce n'est peut-être pas très fort, mais après cela on pouvait toujours venir me parler, vingt ans plus tard, de Trotskistes, de Lénistes, de surréalistes, de garçonnnes de nudistes et de frente popular. J'étais blindé. J'étais arrivé au bout de ma nuit et n'avais plus aucune envie d'y rentrer. Mais, autour de moi, l'humanité tout entière perdant la tête, allait s'y précipiter en masse, sans me consulter.

Vue sous un autre aspect l'année qui précéda la guerre me laisse encore le souvenir d'un été interminable. C'est une image immobile, un tableau grandiose et monotone de l'âge d'or. Les blés sont liés en gerbes, les moissonneurs rêvent appuyés sur leur faux, les femmes glanent dans les sillons, les enfants nus se baignent dans le ruisseau ; au loin un berger laisse paître ses moutons au flanc d'une colline ; le ciel est impitoyablement bleu. Néanmoins une clameur déchirante trouble par moments cette immense sérénité. Les glaneuses se redressent, les moissonneurs lèvent la tête. Qu'est-ce donc ? C'est le pâtre Guillot qui crie : « au loup ! » Bah ! Guillot est un farceur. On sait bien que les loups ne descendent plus dans la plaine.

En vérité, cette existence d'avant quatorze, ce bon temps dont parlent les vieillards, n'était facile qu'en apparence. Les hommes vivaient les uns sur les autres et l'argent était très cher. Un employé qui perdait son emploi devenait une espèce de lépreux que ses amis et parents mêmes fuyaient. Les ouvriers travaillaient pour des salaires de famine et l'on n'aidait point les

vieillards ni les chômeurs. Seuls les cerveaux brûlés osaient partir pour l'étranger, les colonies. Des milliers et des milliers d'existences se fanaient dans une malsaine médiocrité. Le sort des femmes, qui n'avaient d'autres ressources que la servitude, le mariage ou la prostitution, était pitoyable. Pour beaucoup de malheureux, l'heure du grand massacre sonna comme un signal de délivrance. En tout cas, la plupart partirent en chantant, avec une fleur au fusil.

A *La Chronique* les beaux jours étaient passés. A Wachter, patron prodigue, avait succédé M. Collin, qui ne l'était guère. C'était un homme distingué, poli, ferme, aimable et doux, aux cheveux de neige, long comme un cortège funèbre derrière le corbillard d'un ministre, toujours vêtu de deuil, plaisant comme un catafalque, astreint par les tristes circonstances à une sévère économie. Il renvoya quelques ténors encombrants, quelques utilités qui ne servaient à rien, me conserva par faveur spéciale, engagea quelques rédacteurs au rabais et mit à notre tête un anarchiste repentant qui, dès le premier jour, médita de nous mettre au pas comme des grenadiers poméraniens. Parmi les nouveaux venus, il y avait Joly et M^{me} Beeckman. Je suis trop galant et trop bien élevé pour médire d'une personne appartenant au sexe vénéré auquel je dois ma mère, mais depuis que j'ai appris qu'Emile Vandervelde est devenu le gendre de notre éminente collaboratrice, je suis pénétré d'admiration pour lui. Si, avec une pareille belle-mère, Emile maintient la paix dans son ménage, il faut sans hésiter lui confier le sort de l'Europe. Lui seul parviendra à terminer nos querelles et à nous

mettre d'accord. Je l'écris tout net comme je le pense.

Je dois reconnaître aussi que nous n'étions pas encore habitués à avoir les femmes dans les jambes, du moins de cette façon. La présence de maman Beeckman, qu'elle me permette de l'appeler de ce doux nom, nous gênait, surtout quand nous la découvrons, dents et sourire dehors, avec quelques-unes de ses amies, dans une loge de théâtre où nous étions seuls invités. Joly la traitait avec déférence, lui baisait la main et la poussait à développer des idées hardies sur la psychologie féminine.

A la nouvelle rédaction, Joly servait à tout. Il était le Maître Jacques de M. Collin, qu'il ne faut pas pour cela comparer à Harpagon. Cela n'allait point jusque là, encore que M. Collin fût un peu regardant. Joly faisait les faits-divers, les nouvelles à la main, de menus reportages, la politique étrangère (au lendemain d'Agadir), portait les paquets du patron et donnait par-ci par-là un coup de main au garçon de bureau. Au demeurant, toujours cynique, philosophe et chrétien, tenant d'Esopé, de Diogène et de Chilon Chilonidès. On contait de lui des histoires invraisemblables. Un jour il donna une conférence à l'Alcazar, devant un auditoire de jeunes filles du meilleur monde. Il parla de Don Juan. Pendant que l'orateur borgne discourait, sa chemisette était sortie de l'échancrure de son gilet d'habit, découvrant aux yeux candides des auditrices étonnées une poitrine velue de vieux satyre. Une autre fois je l'entendis discuter pour établir si, oui ou non, Jésus-Christ était un homme cultivé? De la part d'un

catholique pratiquant, cette idée d'un Dieu ayant besoin de se perfectionner à l'école des hommes me paraît assez originale. Avec cela Joly était talon rouge. Les dames en raffolaient. Vers la fin de sa vie difficile, et je crois dramatique, Joly fut recueilli par une Anglaise qui le nettoya, l'épousa et en fit un vieillard présentable. Il composa alors son chef-d'œuvre, *L'Œillet de Séville*, écrit dans ce jargon ouvragé, tortillé, compliqué et flamboyant qui passe encore en Belgique pour le beau style.

J'étais moi-même mis à contribution par notre excellent directeur. Il avait supprimé mes appointements mensuels pour me mettre à la pièce. Je touchais tant pour un article, tant pour un reportage, tant pour une séance au Sénat où les pères conscrits divaguaient doucement par habitude, sur la question scolaire et la loi de milice, Presque tous les jours M. Collin me disait de son air à la fois engageant et lugubre :

— Je vous mets à toutes les sauces, c'est pour votre bien. Vous apprenez le métier à fond. Quoi, rien qu'un article, un compte rendu et vous voulez déjà rentrer chez vous? Avec votre facilité, ce joli bout de plume que vous avez à la pointe de votre épée? Ecrivez-moi donc quelques *Petites Chroniques*. La *Chronique* doit son succès à ses *Petites Chroniques*, légères, alertes, bien troussées. Ah ! les temps sont durs. Je ne puis vous les payer que quarante sous. Mais, au bout de la semaine, cela fait encore une somme.

A ce prix-là je ne pouvais naturellement pas fournir de l'inédit. Dans les moments extrêmes, l'*Encyclopédie Larousse* m'était d'un grand secours. J'y puisais des

anecdotes autant que je pouvais. Entre autres ce bon mot de Romieu : « Un jeune auteur envoya à Romieu une pièce de théâtre, accompagnée d'une lettre : « *Je vous prie de dire franchement votre opinion sur ma pièce. Mais je dois ajouter que je ne suis pas patient et que je supporte mal la critique.* » Romieu répondit : « Monsieur, j'ai lu votre pièce. Vous avez le choix des armes. »

Je trouve cette riposte si bien placée que je l'ai reproduite dans tous les journaux auxquels j'ai collaboré. Elle est pas loin de m'avoir rapporté plus de mille francs de droits d'auteur.

Ainsi nous continuions de plaisanter et de rire, en dépit de l'horizon qui se chargeait de nuées menaçantes. Nous allions à des manifestations en chantant « à bas la calotte ». A des meetings, des premières théâtrales, des concours hippiques, des banquets commémoratifs, des défilés de troupes ; à la cérémonie de septembre, Place des Martyrs. Là, nous admirions l'étendard des chasseurs-éclaireurs de la garde-civique, l'unique drapeau belge qui, ayant été au feu, avait un trou de balle et l'uniforme vert et argent du major de Roo. De Roo était un notaire, à moustaches de cuirassier, et colonel de l'escadron Marie-Henriette. Il brillait à toutes les parades de notre garde nationale et croyait, comme le parfumeur Crevel de *Cousine Bette*, que la tenue militaire ajoute au prestige et à la séduction des mâles. Un soir on le vit à un bal donné par la ville de Paris.

— Quel est, demandèrent les journalistes parisiens à leurs confrères bruxellois, ce magnifique guerrier ?

— C'est un notaire.

— Comment, chez vous les notaires portent le dolman

à brandebourgs, le talpac, le sabre bancal et les éperons ?

— Comme vous voyez.

Dès lors les journalistes parisiens, heureux de se montrer bien informés, ne perdirent aucune occasion d'aborder l'infortuné de Roo et de le nommer « Monsieur le notaire » gros comme le bras.

Cependant l'atmosphère devient de plus en plus lourde et des éclairs sinistres illuminent l'horizon. Aux théâtres on donne des mélodrames qui finissent dans l'apothéose de la mobilisation. Les journaux s'emplissent d'études militaires. *Sommes-nous prêts ?* On écoute le général Langlois, dont le génie ne casse rien, et le fameux colonel Repington, hardi comme un boy-scout, stratège comme un caporal des pompiers de Nanterre. Kipling fait une chanson. C'est en vain que je crie que la guerre se fait avec des cartouches et non avec des couplets. Allez-vous promener. Toutes les vieilles blagues sortent de l'antique armoire à fariboles : « La France de Jeanne d'Arc et de Kleber. Nous l'avons eu le Rhin allemand. Nous reprendrons l'Alsace et la Lorraine. Les peuples retrouvent leur virilité dans un bain de sang. La vallée de la Meuse, éternelle voie d'invasion. Nos canons, nos forteresses ! Anvers, pistolet braqué sur le cœur de l'Angleterre. » Des tableaux comparatifs établissent que la France et son alliée peuvent mettre en ligne plus de divisions que l'armée du Kaiser. Quant à l'invincible flotte anglaise... De jour en jour la lecture de ces insanités me jette dans une consternation extrême. Il est donc vrai que les hommes vont provoquer, déchaîner cette épouvantable catastrophe d'un cœur léger et avec rien dans la cervelle ? Tout

annonce, démontre que ceux qui nous dirigent et qui nous commanderont demain sont à cent lieues de savoir quelle partie ils vont jouer, quelles en sont les règles, quel en est l'enjeu et jusqu'où iront les ruines et les pertes des vainqueurs et des vaincus.

Mais qu'est-ce qu'une idée lucide dans la folie universelle? Moins qu'un fétu de paille dans l'océan démonté. Plus rien ne peut arrêter l'humanité dans sa course à l'abîme. Les événements se précipitent. L'incident de la *Panther*, l'assassinat de Calmette par M^{me} Caillaux. Ce matin-là je trouvai, en entrant à *La Chronique*, toute la rédaction assemblée. Gérard Harry semblait triplement touché dans son cœur anglais, français, belge.

— Après tout, dis-je, cela ne fait qu'un journaliste de moins.

Boutade innocente qui fut accueillie par un grand cri de protestation.

Fin juillet 1914 je suivis les régates d'Anvers, à bord de l'*Emeraude*. Pendant que les côtres louvoyaient dans les passes de l'Escaut, je bavardais avec le vieil échevin Van Kuyck. Il me montra le clocher d'Austruweel qui figure sur un tableau célèbre de Lies, puis les forts Saint-Philippe et de Calloo, à l'endroit où Farnèse bâtit son estacade, pendant le siège de 1585. Ensuite il me parla des fêtes du tri-centenaire de Pierre-Paul Rubens, qui eurent lieu en 1877. Van Kuyck avait dessiné l'album du cortège historique. Parmi les jeunes artistes qui représentaient les maîtres de l'école flamande il y avait Jef Lambeau et Jan van Beers. Nous débarquâmes. Las d'une longue journée passée sur l'eau, ému d'avoir retrouvé ma ville natale, accablé de souvenirs, je me

dirigeai à pas lents, vers la gare pour rentrer à Bruxelles. Il faisait étouffant. Une foule agitée, fiévreuse, encombrait les rues. La clameur des marchands de journaux montait dans l'angoisse du soir : « Sérajevo ! Edition spéciale. Lisez l'attentat de Sérajevo ! » Encore Guillot ? Bah ! Guillot est un farceur et depuis longtemps les loups ne descendent plus dans la plaine.

XIII

J'ajoutai que les guerres n'étaient jamais plus longues et plus sanglantes que lorsqu'elles étaient causées par ces opinions diverses, surtout si leurs objets étaient eux-mêmes insignifiants.

SWIFT.

(*Gulliver.*)

Cela débute comme une kermesse, une nouba phé-
nomiennale. Il faut croire que l'homme civilisé a
quelquefois besoin de vacances. L'ouvrier déserte
l'usine, l'artisan l'établi, le paysan le labour, le com-
merçant la boutique, l'employé le bureau, l'époux le
domicile conjugal, l'enfant l'école. On ne paie plus ses
dettes, son loyer. Les procès sont suspendus. Les mili-
ciens reprennent l'uniforme, la vie recommence, tout le
monde est rajeuni. D'instinct chacun se déguise et se
met en place pour le bal. Des troupeaux de chevaux et
de jeunes gens partent pour l'hécatombe, parés de fleurs
et de feuillages. Les vieillards pérorant sur la place
publique, prêts à sacrifier sur l'autel de la patrie enfants
et petits-enfants, afin de leur conserver un vénérable
grand-père. Les femmes s'habillent en infirmières, en
attendant le voile pathétique des veuves de guerre.
De tous les coins sortent des Marie Sasse gueulant la
Brabançonne ou la *Marseillaise*, des Emile de Girardin

qui crient d'une voix creuse : « chapeau bas ! » A la taverne, à la brasserie, les stratèges improvisés gaspillent les allumettes par centaines.

Au milieu de cette effervescence j'étais assez ennuyé, comme un homme tombé à l'improviste dans une bande d'énergumènes, déjà aux trois quarts ivres. Jamais je n'arriverais à les rattraper, à me mettre au diapason. Je connaissais trop l'armée pour avoir grande envie d'y rentrer, soldat à trente-huit ans, et devenir un misérable pion dans des mains maladroites. Je connaissais trop l'histoire et les moyens militaires des peuples pour ne pas deviner ce qui allait suivre, reconnaître au passage les fanfaronnades qui affolaient la foule, les blagues énormes empruntées aux guerres précédentes et particulièrement à la navrante campagne de soixante-dix : « La parole est au canon. A Berlin ! On les aura. Nos troupes d'élite, nos vaillants généraux. Pas un pouce de notre territoire, pas une pierre de nos forteresses. Les invincibles turcos ? Les cosaques, le rouleau compresseur, le général Hiver. Le landwher affamé qui rend ses armes pour une croûte de pain. » Et cent autres de la même force. A la moindre objection on se faisait traîner de Boche, de défaitiste, d'espion et menacer de douze balles dans la peau. Quand les épiciers et les poètes sont saisis de fièvre belliqueuse ils deviennent plus féroces que des gorilles ivres.

Je ne tiens pas du tout à me mettre en dehors ni au-dessus de la mêlée. Comment le pourrais-je ? Je suis un homme quelconque, avec tout ce que cela comporte de faiblesses et d'erreurs. Pourtant il me semble qu'il me manque un vice, une certaine impudeur de la con-

science, que la plupart de mes semblables possèdent à un degré élevé : la cynique audace de me parjurer, de me démentir, de me renier du jour au lendemain, sans vergogne et sans me soucier de ce que je disais, écrivais, proclamais, prêchais, enseignais la veille.

J'ai toujours connu mes compatriotes hostiles au devoir militaire. Le *niemand gedwongen soldaat* n'est pas de mon invention. La conscription, le remplacement, l'armée des pauvres durèrent chez nous jusqu'en 1910. Quand je portais l'uniforme un troupier était un peu moins qu'un galérien. On ne s'étonnait point de lire à la porte des cafés d'Anvers : « *Entrée interdite aux colporteurs, aux mendiants et aux soldats.* » On nous tolérait à peine sur la plate-forme des tramways. Nous inspirions aux citadins une espèce de dégoût physique. Plus tard, à *La Chronique*, j'amusais tout le monde lorsque j'affirmais que notre armée avait des qualités et un passé glorieux. Pendant les revues nous étions seuls, Morisseaux et moi, à saluer le drapeau, par habitude. Cela offusquait nos confrères de l'Association de la Presse, comme le spectacle d'un cagot qui se jette à genoux au passage d'une procession. Le monde des arts et des lettres était plein de réfractaires et de déserteurs, nourris des pamphlets antimilitaristes publiés depuis l'affaire Dreyfus. On riait de Picard et de son âme belge. Le nom belge avait acquis un sens péjoratif, qu'il a d'ailleurs gardé. A une enquête de la *Belgique Artistique et Littéraire*, sur le sens du mot patrie, les réponses avaient été unanimes. « Idée de patrie, idée ridicule, périmée. La Belgique, œuvre disparate de diplomates distraits, paradoxe historique et géogra-

phique. » Cela pendant que Pirenne élevait son monument, écrivait la véritable histoire de notre ignorante et ingrate nation. Parmi les bavards imprudents et opportunistes qui se distinguèrent dans ce concert de sottises et de contre-vérités. Jules Destrée, futur ministre des Sciences et des Arts, Chantecreux, wallingant, lança très haut sa fausse note et son grêle cocorico.

Mais au premier appel du tocsin tous ces hérauts de l'antipatriotisme tournèrent casaque effrontément. Ma foi ils s'étaient trompés ! Pendant qu'ils rédigeaient des papiers d'un lyrisme éperdu sur la beauté et l'utilité des massacres, sur la nécessité d'aller jusqu'au bout, pendant que plus tard ils paradaient à Londres, au Havre, à Paris, en attendant d'aller en mission en Italie, en Amérique, ceux qu'ils avaient énervés, pervertis, auxquels ils avaient enseigné le doute et le mépris de leur pays, se faisaient casser la tête à Liège, à Anvers, sur l'Yser. C'était tout de même un peu dur à avaler et, comme on le voit, cela m'est resté sur l'estomac. Pour les hommes en place il vaut mieux que le peuple n'ait pas de mémoire et qu'il ne se trouve personne pour écrire les scènes de sa vie privée. L'hostilité secrète qu'ils ont toujours eue envers nos écrivains trouve peut-être là son explication ?

Entretiens, autour de nous, le drame se nouait et prenait de l'ampleur. Je suivis le roi Albert lorsqu'il se rendit au Palais de la Nation, pour lire la réponse belge à l'ultimatum allemand. Autour du Parc les gardes civiques formaient la haie, avec des gendarmes à cheval et un détachement de boy-scouts. On voit tout de suite le côté sérieux de l'affaire. Les gendarmes en grand col-

back dominaient la foule, assis sur leurs gigantesques montures. Les boy-scouts avaient l'air de s'amuser beaucoup. La voiture de la reine parut d'abord, allant au pas. La reine, très pâle, avait ses enfants auprès d'elle : les princes Léopold et Charles, et la princesse Marie-José. Le roi suivait à courte distance. Il portait l'uniforme noir, à trèfles d'or des généraux belges en tenue de campagne. Un seul aide de camp, un officier des guides, chevauchait à quelques pas de lui.

Pendant que le roi Albert poursuivait sa route, les musiques jouaient la *Brabançonne*. Une acclamation furieuse sortait des rangs de la garde civique. Très excités les citoyens-soldats avaient planté leur chapeau sur leur baïonnette. Cela rappelait quelque chose de déjà vu, une lithographie de Madou, une image du temps de la Révolution brabançonne.

Devant la Chambre des représentants le roi mit pied à terre. Les députés l'attendaient en corps sur le péristyle. A l'aspect du souverain une étrange frénésie s'empara de tous ces personnages barbues, chevelus, serrés dans leurs jacquettes ou redingotes parlementaires. « Le roi, le roi ! Vive le roi ! Vive la Belgique ! » Je n'affirme pas qu'ils le faisaient exprès, mais ils formaient tableau vivant, tableau historique et posaient pour la postérité.

Le roi monta à la tribune. L'hémicycle était bondé jusqu'aux cintres d'une foule surchauffée. Dans cette cohue, Célestin Demblon, debout dans un coin élevé, les bras croisés sur la poitrine, l'air sombre et fatal, trouva moyen de se faire remarquer. Pour un gaillard de sa sorte, c'était un moment terrible. Pendant long-

temps, nul se s'occuperait plus de lui. Albert parlait lentement, péniblement, d'une voix sourde. A chaque instant une vaste clameur l'interrompait : « Non, non, ils ne passeront pas ! » A côté de moi, le bourgmestre Max écoutait, en se haussant sur la pointe des pieds. A la sortie je fus arrêté par le poète Gaston Pulings, bibliothécaire au Sénat. Nous vîmes passer la reine Elisabeth. Elle pleurait.

Ce spectacle m'avait ému, j'étais ébranlé. En entrant à *La Chronique* je trouvai Crommenlynck qui revenait d'Ostende.

— Nous allons-nous engager ? me demanda-t-il.

— Nous avons le temps, on ne s'est pas encore battu. As-tu envie d'aller faire le garde-frontières ? Cela ne ferait jamais que deux mauvais fantassins en plus. Puis comme « doublé » à offrir aux fusils prussiens cela me paraît tout de même un peu riche.

Fernand n'insista pas. Je rentrai chez moi. Le lendemain, pendant que je déjeunais, j'entendis un grand bruit dans la rue. Je demeurais alors chaussée d'Ixelles, en face de l'Old Tom. En regardant par la fenêtre, je fus témoin d'une scène révoltante. Deux sergents de ville tenaient un jeune homme par les bras. Il était blond, imberbe, vêtu d'un complet clair, un peu excentrique. Derrière ce dandy suspect la foule formait comme un noir essaim de mouches furibondes. Un cri montait : « Un espion, un espion ! » Tout ce qui était là, hommes, femmes, enfants, tapait sur le misérable avec une exécration furieuse. Une grêle de coups de poings, de coups de canne rebondissait sur sa tête nue, fragile, sans défense, une tête ronde, reluisante de cosmétique,

coupée en deux par une raie de garçon coiffeur. En un instant cette tête devint rouge, rouge de sang. Un boucher du voisinage jaillit de sa boutique et attaqua le captif de face. Il ne pouvait savoir de quoi il était accusé, s'il était innocent ou coupable, mais frappa quand même, donnant un formidable coup de poing dans la figure encore intacte. Alors l'espion, si c'en était un, faiblit, les jambes molles, comme vidé et il cacha son visage dans sa main enchaînée. Paula-Adolphine se tenait debout près de moi. Je lui dis :

— Leur guerre me dégoûte déjà !

Le soir j'allai aux nouvelles à l'Etat-Major, en compagnie de quelques autres journalistes. Après la séance un officier qui me connaissait me prit à part et me demanda :

— Que faites-vous là, l'ancien ? Les Dépôts de Malines, d'Hemixem, de Saint-Nicolas sont pleins de volontaires. On manque d'instructeurs, il faut y aller.

— Avec quelles fonctions, quel grade ? J'ai quitté l'armée depuis quatorze ans.

— Bah ! allez chez mon père, le colonel X... il vous nommera sergent. Attendez que je vous fasse un papier.

— A ce compte j'aimerais autant rejoindre mon ancien régiment.

— Non, non, nous avons absolument besoin d'instructeurs. Partez pour Saint-Nicolas demain matin.

Bon ! Le temps d'arranger mes affaires, de mettre Paula-Adolphine à l'abri chez Crommenlynck, de régler mon absence avec *La Chronique* et je me mis en route. A la gare du Nord, j'assistai à l'arrivée d'un train de blessés. Sur le parcours des civières les spectateurs se

découvraient, comme dans une composition d'Edouard Detaille. Je montai dans un train bondé de soldats qui chantaient à tue-tête. Je n'étais pas très enthousiaste et ne me sentais guère à ma place parmi tous ces pauvres bougres qui, pour la plupart, ne savaient même pas où ils allaient. J'arrivai à Saint-Nicolas à la tombée de la nuit. La petite ville grouillait comme une fourmilière piétinée. Des réservistes, équipés à la hâte, quelques gradés désespérant de mettre de l'ordre dans le tumulte traînaient désœuvrés dans les rues. Je remarquai un vieil officier de place encore revêtu de l'antique habit second empire à épaulettes d'argent. Soudain l'effervescence se changea en émeute. La populace se mit à piller une boutique, réputée allemande. Des femmes fuyaient avec des coupons d'étoffe, le visage brûlant, l'œil fixe, droit devant elles, dans une allure sournoise de chiennes voleuses. Mais, près de moi, deux gendarmes regardaient attentivement et inscrivaient les noms des pillards dans leurs calepins. Je rejoignis un groupe de sous-officiers, attablés à la terrasse d'un café. Je leur payai une tournée. Ils me firent fête. Après le sixième verre de bière, je me sentis plein de courage.

Le lendemain je me présentai au colonel X... C'était un officier pensionné qui avait repris du service. On ne l'avait pas nommé général, comme un sien collègue, moins ancien que lui. Il s'en plaignait vivement. Lorsque je lui eus remis le papier de son fils, il me dit :

— Mettez-vous en uniforme. Ne vous fatiguez pas. Pourvu qu'ils sachent charger leur fusil et tirer, cela fera le compte.

— Oh ! mon colonel, protestai-je. Méfions-nous.

Si nous ne les mettons pas en rang, le petit doigt à la couture du pantalon, nous aurons bientôt une bande de brigands.

Aux premiers jours nous étions trois officiers, une demi-douzaine de sous-officiers pour commander l'effectif d'un régiment. Là-dessus arrivèrent les Congolais de Chaltin, ce qui n'était pas pour arranger les choses. Un matin en dirigeant ma compagnie, je m'aperçus qu'un homme ne parvenait point à garder le pas. En l'examinant mieux je constatai qu'on avait engagé un pied-bot. Je fermai les yeux pour ne pas le priver du plaisir de mourir pour la patrie. Ce même jour une pauvre maman vint me supplier de lui rendre son fils.

— Mais, madame, il a signé un engagement, pour la durée de la guerre. Il n'est pas en mon pouvoir de l'annuler.

— C'est encore un enfant. Il n'a pas l'âge.

Je fis sortir la jeune recrue du rang. C'était un adolescent au visage doux. Il opposa un front de marbre, aux supplications, aux larmes de sa mère.

— Ne regrettez-vous rien ? Si vous vouliez retourner chez vous, je pense bien qu'on vous laisserait partir.

— Non, je veux me battre. Si ce n'est pas ici, ce sera ailleurs.

— Allons, dis-je à la pauvre femme. Je veillerai sur lui.

Ce sont des promesses que l'on fait de bonne foi, mais que l'on ne peut pas toujours tenir.

J'étais logé au Petit Séminaire. Ce que j'avais prédit au colonel se réalisa plus vite que je ne l'avais pensé. Un grand désordre se mettait parmi les volontaires.

On en vit qui pénétraient dans les maisons et demandaient à manger et à boire, le fusil au poing. Un matin, pendant que nous étions à l'exercice, nous entendîmes le roulement d'un feu rapide. Quelques balles sifflèrent à nos oreilles. Un sergent cria de loin :

— Mettez-vous à l'abri. C'est un fou qui tire sur ses camarades.

L'homme, devenu subitement fou, s'était barricadé dans une chambre de la caserne et tirait sans arrêt en hurlant :

— Les Boches ! Voilà les Boches !

Un premier sergent l'abattit net, d'une balle entre les deux yeux. Les gardes civiques de Saint-Nicolas emportèrent triomphalement le cadavre sur une petite civière.

Comme nous avons trop de monde, le colonel me chargea de conduire un détachement au dépôt de Saint-Bernard. C'était là que j'avais été armé soldat vingt-quatre ans plus tôt. Quel retour sur mes pas ! Quoi ! le cercle de mon existence était déjà bouclé ? Nous étions deux à commander cette troupe, le lieutenant Voets et moi. Nous traversâmes l'Escaut à Beveren-Waes. Le fleuve était barré par un pont de bateaux, reliant le Canal aux Sucres au fort Sainte-Marie. Le tablier du pont s'appuyait sur une double rangée de péniches, amarrées l'une à côté de l'autre et tendant dans la brise marine leurs mâts pavoisés. Mes conscrits, accrochés aux cordages, chantaient selon leur habitude. C'étaient les Flamands pour la plupart. Ils portaient des cocardes tricolores au bonnet de police et des rubans à la veste.

— Chef, me dit l'un d'eux, si mon père apprend que je suis parti soldat il tombe raide mort de saisissement.

Et un autre :

— Avant d'aller à la guerre j'aurais tout de même voulu me faire photographier...

Mes bons Flamands, toujours les mêmes, naïfs, emportés et vains ! Presque tous étaient partis en coup de tête, avec l'idée de revenir vite chez eux, après quelques semaines de noce et de bataille. Dans leur imagination la guerre ce n'était que ça : une bamboche à coups de fusils, une kermesse un peu plus sanglante que les autres.

L'embarquement en chemin de fer, à la Station du Sud, se fit avec calme et bon ordre. A la sortie d'Anvers je revis les remparts où j'avais monté la garde si souvent. Qui aurait pu prévoir que cet énorme jouet servirait un jour ? Que ces parapets, ces redoutes, ces ravelins, ces caponnières, ces casernes à l'abri de la bombe, sous leur toit gazonné, subiraient le feu de l'ennemi. Naguère il n'y avait là qu'un décor solitaire et morne, curieux vestige des temps disparus. Maintenant les fossés étaient inondés, les embrasures armées, les canons en place, les glacis hérissés de défenses accessoires. A hauteur du viaduc du Kiel nous vîmes un corbillard qui gravissait péniblement la rampe conduisant au cimetière. Par les portières des voitures du cortège funèbre, les parents du mort saluaient notre train en agitant leur mouchoir encore humide de larmes. Quel est le pauvre homme qui reprochait à Shakespeare de mêler des clowneries à ses lugubres tragédies ? La vie n'est faite que de ça !

A Hemixem nous tombâmes sur un colonel barbu qui perdait la tête dans un immense désordre. La vieille abbaye de Saint-Bernard était encombrée de rappelés, de volontaires, équipés ou non, que l'on ne savait où fourrer. On manquait de fusils pour armer les derniers venus. Comment loger et nourrir tous ces gens, non inscrits encore sur les contrôles, et qui n'avaient même pas de gamelle pour aller à la soupe ?

L'élan unanime des populations, la levée en masse, c'est magnifique sur papier. Dans la réalité, c'est une autre affaire. Les volontaires abandonnés à eux-mêmes, fainéantaient, vagabondaient et fientaient dans tous les coins. Les corvées étaient négligées, d'in vraisemblables monceaux d'ordures encombraient les cours intérieures, les chambrées et les couloirs. Etrennant leur nouveau bonnet de police à gland d'or, les officiers de réserve fricottaient à la terrasse des cafés. Un homme à poigne aurait arrangé tout cela en vingt-quatre heures ; mais le colonel barbu ne trouva d'autre solution que de renvoyer le plus de monde qu'il pouvait. Il me pria de reconduire les hommes non habillés à Saint-Nicolas et d'aller chercher de nouveaux ordres en ce qui me concernait. Ma feuille d'engagement n'était, paraît-il, pas en règle.

Ma mission accomplie, j'arrivai à Bruxelles le surlendemain, au milieu de la nuit. J'allai loger chez Crommelynck, avenue Louise, près de l'entrée du Bois de la Cambre. Une compagnie de la garde civique occupait l'avenue. En allant les examiner de près, j'entendis leur capitaine donner ses instructions :

— Si nous sommes attaqués vous tirerez une salve.

Puis vous vous refugierez dans le massif de rhododendrons, où vous serez inexpugnables !

Le souvenir des massacres d'Aerschot et de Louvain était encore chaud. Je rejoignis à la hâte Crommelynck. Nous étions là avec deux femmes et un enfant.

— Fernand, dis-je, allons loger au *Cygne*, à la Grand'-Place. Je ne pense pas que les Allemands soient déjà aux portes de Bruxelles, mais une pointe de ulhans peut toujours se glisser dans le bois. Si ce vaillant capitaine faisait tirer dessus, il pourrait y avoir du vilain pour les gens du voisinage.

Nous nous mîmes en route aussitôt pour notre second domicile. Le lendemain je sortis tôt pour me mettre en quête de l'Etat-Major. Il avait déménagé. En revenant je rencontrai d'Arsac.

— Ils arrivent ! me cria-t-il.

— Qui cela ?

— Les Allemands.

— Après nos dernières victoires ? Quelle blague !

— Max est allé à leur rencontre en voiture. Ils viennent par la chaussée de Louvain. En ce moment ils doivent être à hauteur de la caserne Dailly. Nous avons tout juste le temps de filer.

— Voici bien d'une autre ! me dis-je. Imitant sans le vouloir la vieille servante de Cunégonde, lorsqu'elle découvrit le vieux juif et l'inquisiteur, proprement occis par Candide.

XIV

J'ai souvent ouï dire que la
couardise est la mère de la cruauté.

MONTAIGNE.

(Livre II, chap. XXVII.)

La Grande Place avait son aspect ordinaire sous le beau ciel d'été. Les marchandes de fleurs avaient installé leurs échoppes à l'ombre de la tour communale, les servantes lavaient les trottoirs en faisant claquer leurs sabots, et une bonne odeur de bière sucrée sortait des caves ouvertes. Nous regardions ce spectacle familier, Crommelynck et moi, du haut du balcon du « Cygne ». Nous n'avions aucune idée de ce que serait l'arrivée des troupes allemandes parmi nous. Nous n'avions même pas pensé qu'elles occuperaient l'Hôtel de Ville tout d'abord.

Vers dix heures du matin une panique soudaine vida le marché. Des agents de police accoururent qui nous ordonnèrent furieusement de fermer portes et fenêtres. Nous restâmes debout, attentifs, derrière les vitres. Bientôt nous entendîmes le chant cadencé des fifres et des tambours. Les Allemands débouchèrent par l'étroite rue de la Colline. Des hussards, en dolman gris, allaient en tête. Couverts d'un harnachement neuf, leurs petits chevaux semblaient fourbus. Un cheval se cabra et s'abattit. Les cavaliers s'écartèrent un peu, laissant leur compagnon se dépêtrer tout seul, du filet

des bridons et des sangles. L'infanterie suivait en colonnes par quatre. Les compagnies formaient des masses serrées, manœuvrant chacune comme un cloporte géant. Les chefs de bataillon se tenaient roides en selle, drapés dans leurs longs manteaux couleur de pierre. Ils aboyaient des ordres brefs, en levant leur sabre court. Devant l'Hôtel de Ville les fantassins prirent le pas de parade. C'était grotesque et terrible, comme une danse de guerriers cannibales. Il n'y manquait que le tam-tam.

Enfin ils s'arrêtèrent. Les hussards avaient mis pied à terre et tenaient leur cheval par la bouche. Les lignards avaient formé les faisceaux. Assis sur leur havresac, ils regardaient autour d'eux. Cette attente dura longtemps, une heure, ou deux, je ne sais plus. Les soldats chantaient, en sourdine, un lied. Les fourriers circulaient allant de porte en porte, pour y tracer des signes à la craie. Notre demeure fut marquée comme les autres. Enfin, après l'arrivée des bagages et des cuisines roulantes, les troupes se dispersèrent. Des coups ébranlèrent notre porte. Une servante effrayée tira les verrous.

Alors nous vîmes entrer à la brasserie du « Cygne » une vingtaine de troupiers. Ils ressemblaient à n'importe quels troupiers, avec leur visage rouge cuit par le soleil, leurs gestes de recrues mal dégrossies, gênées par la raideur de l'uniforme et le poids des buffleteries. Ils demandèrent à boire. Ils obligeaient les serveuses à humer la boisson avant d'y tremper leurs lèvres. Puis ils les rassuraient : « Nous pas faire la guerre aux Belges. Guerre aux Français et aux Anglais. Rien brûler, à

moins qu'on ne tire sur nous. Si l'on tire sur nous, ach ! alors allez kapout ! » Et regardant les maisons dorées de la Grande Place, ils ajoutaient : « Beaucoup dommage ! »

Quelques civils s'étaient glissés dans la salle. Un petit Beulemans, à grosse tête de buveur de Lambic, s'approcha de nous en clignant de l'œil.

— Les Français approchent, nous confia-t-il. C'est officiel. Les Boches sont tombés dans le piège. Pas un n'en sortira vivant.

Je m'approchai de la porte pour voir ce qui se passait au dehors. De loin j'aperçus Joly qui le chapeau à la main, saluant à droite et à gauche, se faufilait à travers les Prussiens ahuris et ainsi gagna l'Hôtel de Ville où le bourgmestre Max était en conférence, disait-on, avec les chefs allemands. Plus près de moi, Madame Beeckman grondait un gendarme, vert et or, de l'imposante armée du Kaiser. Elle parlait l'allemand. Le gendarme et ses compagnons, debout près de leurs grands chevaux noirs, n'en menaient pas large devant cette dame offensée. J'entendis qu'elle disait sur le ton d'une maîtresse de maison qui n'aime pas que l'on vienne chez elle sans être invité :

— Enfin, tout cela est bien fâcheux et bien triste.

Je réussis à m'éloigner de la Grande Place et d'arriver jusqu'aux bureaux de *La Chronique*. Ce qui restait de la rédaction était assemblé dans le bureau de M. Collin.

— N'avez-vous pas vu Joly ? me demanda Collin inquiet. Nous l'avons envoyé aux informations. Il paraît que Max est prisonnier...

M. Collin venait à peine de prononcer ces paroles quand Joly entra tout guilleret. On l'entoura :

— Que se passe-t-il, Joly? N'avez-vous pas été maltraité? Les Allemands vont-ils mettre le feu à Bruxelles?

— Mais, riposta Joly absolument détaché des vaines agitations de ce monde, ces gens sont charmants!

Les jours suivants l'invasion continua. Des colonnes sans fin traversaient la ville : piétons harassés, courbés sous le poids du paquetage, traînant leurs grosses bottes, cavaliers fourbus, batteries dont les attelages, les caissons, les avant-trains les conducteurs et les servants semblaient forgés d'une seule pièce dans le dur acier de Krupp. Les bagages suivaient en débandade, fourgons automobiles, charrettes légères, autobus, cabriolets, voitures de rencontre, le tout surchargé d'un butin hétéroclite et mené par des pandours suspects, barbus et sales, moitié bohèmes, moitié houzards, tapant à grands coups de fouets sur leurs rosses décharnées. De temps à autre un homme tombait et crevait de lassitude et de chaleur sur les pierres. « Un de moins ! » raillait la foule. Mais les autres enjambaient le corps étendu et continuaient leur marche frénétique, le cou tendu, les yeux fixes. Il en passait continuellement, vingt mille, cinquante mille et encore et toujours. C'était comme des bandes de rats sortant d'un égout sans fond, chassés de leur repaire par quelque cataclysme souterrain.

Au loin le canon ne cessait de battre, comme un grand cœur angoissé. La plupart du temps il grondait à intervalles réguliers, sans fièvre, mais parfois ses coups se

précipitaient. Alors les colonnes prussiennes hâtaient le pas. Un vent de folie poussait en avant ces troupeaux aveugles, nous ne savions vers quels abattoirs pleins de sang et de fumée.

Les bourgeois de Bruxelles assistaient à cette ruée vers la mort sans trop s'émouvoir. Ils gardaient un inébranlable optimisme. Ils disaient :

— Ils meurent de faim, ils n'iront pas loin. Les alliés les attendent qu'est-ce qu'ils vont prendre ?

Quand venaient les beaux régiments de la Garde, les railleries augmentaient :

— Ils veulent nous jeter de la poudre aux yeux. C'est comme le cortège de la Juive, on fait passer et repasser les mêmes figurants pour nous faire croire qu'ils sont nombreux.

J'ai pensé depuis que cette force d'illusion, en dépit de l'évidence même, était un excellent moyen de défense contre le désespoir et la folie. Celui qui, aux premiers jours de la guerre, voyait trop bien et trop clair sentait à chaque instant sa raison chavirer.

Je dis à Crommelynck que je voulais quitter Bruxelles et tâcher de rejoindre l'armée. Nous fîmes une première tentative en sortant par le sud de la ville. Ainsi nous arrivâmes à Waterloo. Le canon tonnait du côté de Charleroi. Les commerçants du hameau voisinant au champ de bataille étaient sur le pas de leur porte. Ils continuaient leur commerce, comme en temps ordinaire.

— Par ici, messieurs, bifsteck, pommes de terre frites à toute heure, vues, cartes postales, souvenirs, de la bataille de Waterloo.

— Mangeons, proposa Fernand.

Nous entrâmes dans une auberge, tenue par une femme bavarde. Aux murs il y avait des images connues. Sur une table ronde, au milieu de la pièce, une carte de Waterloo était dépliée entre un piège à mouches et un pot d'allumettes. Dès que nous fûmes attablés, l'hôtesse se mit à nous questionner.

— Serait-ce donc vrai? demanda-t-elle. On raconte qu'après la guerre notre champ de bataille ne vaudra plus rien?

— Ah! diable, répondit-je distraitement, cela se pourrait. Maintenant on en fabrique de nouveaux, un peu partout et tous les jours.

— Oui mais, riposta la femme, *nous autres on a eu Napoléon!*

Crommelynck nous écoutait et s'amusait fort de mes réponses, auxquelles je ne pensais nullement, en ce moment, à donner un sens comique. L'hôtesse bavardait toujours en entremêlant singulièrement les dates.

— Les Français ont attaqué trop tôt, dit-elle.

— Peut-être bien. Il n'était pas urgent d'envahir l'Alsace.

— C'est la faute du maréchal Ney.

— Comment? Ah! il s'agit de 1815? Oui, en effet, la charge des cuirassiers fut prématurée.

— Puis ce général qui était du côté de Namur.

— Grouchy? Son inaction est inexplicable. Gérard l'a supplié de marcher au canon.

— Gérard? Mais non, Michel...

— Nous revenons à 1914? Mettons-nous d'accord une bonne fois.

Au dehors nous jetâmes un coup d'œil sur la morne plaine, immense et déserte sous l'orage de la canonnade de Charleroi. Nous vîmes passer une troupe de uhlans conduisant quelques prisonniers écossais, en kilt. Tout de même il y avait de quoi embrouiller une tête plus solide que celle de notre bonne hôtesse.

Pendant une deuxième tentative nous réussîmes à sortir des lignes du côté d'Ellewyt. Nous étions à bicyclette. Nous nous arrêtâmes à Vilvorde dans un estaminet, pour y garer nos vélos, espérant continuer notre route à pied à travers les labours. On se battait à un kilomètre de là, vers Epeghem. Les ambulances passaient au trot, semant un fumier sanglant sur la route. Des cavaliers patrouillaient derrière la ligne de feu. Deux, trois de ces cavaliers arrêterent leurs montures et vinrent se rafraîchir dans l'auberge où nous étions. Ils demandèrent des cartes postales illustrées, comme des touristes pressés d'écrire à leur bonne amie.

Crommelynck avait sur lui de pièces d'un mark. Un cavalier s'approcha de nous et me demanda si je comprenais l'allemand? Sur ma réponse affirmative, il me pria de demander à mon compagnon s'il ne voulait pas lui changer un billet pour des marks en argent. Je conseillai à Fernand d'accepter, pour éviter que les patrouilleurs nous questionnent davantage et nous empêchent d'aller plus loin.

L'affaire finie le Prussien voulut nous payer à boire. Nous refusâmes. Fernand d'un air assez hautain. L'Allemand recula et me dit en regardant attentivement Crommelynck :

— Quel homme est-ce donc?

— C'est un poète.

— Ach so ! s'écria le Boche saisi de respect et portant la main à son shako.

Se tournant vers mon compagnon, penché sur ses écritures, il répéta :

— Das ist ein Dichter.

L'autre leva la tête et répliqua flegmatiquement :

— Je le voyais à sa figure.

Il faut considérer qu'en ce moment le canon grondait tellement fort que la maison et la terre tremblaient autour de nous ; que les ambulances continuaient de passer au galop, semant du fumier rouge sur la route. Je n'aime pas les Allemands, on l'a vu. Mais il faut rendre à César ce qui appartient à César. J'avais répondu « C'est un poète », sottement, sans réfléchir. Si cela m'était arrivé devant des soldats belges, ou même français, cela nous aurait peut-être valu un bon coup de crosse sur la gueule.

Continuant notre expédition nous arrivâmes à une tranchée abandonnée, creusée près d'une ferme détruite, dont les pierres fumaient encore. Nous y découvrîmes un petit chien qui lappait une flaque de sang. Sang de bête ou d'homme, nous ne savions pas. Le chien vint à notre appel, gambada autour de nous pendant quelque temps, puis retourna à sa flaque. Il avait quelque chose d'égaré, de sauvage dans l'œil et n'obéissait plus à la voix humaine. J'avais déjà vu cette flamme obscure, cette pointe de folie dans le regard des soldats qui revenaient du front. Plus loin nous aperçûmes une vingtaine de cadavres de soldats belges, couchés dans l'herbe. C'étaient des hommes du deuxième chasseurs.

Ils étaient en capote, pantalon de toile bleue, avec le shako couvert de sa coiffe en toile cirée. Je pense que c'était une section déployée en tirailleurs, surprise et fauchée par une mitrailleuse. Leur chef, un lieutenant à pince-nez, était parmi eux. Les Allemands avaient eu le temps de fouiller leurs sacs et de briser leurs fusils. Cela ressemblait à un outrage. Et les morts dépouillés, étendus à côté de leurs armes rompues, en paraissaient doublement vaincus. Ils étaient bien morts, avec un visage et des mains de cire, quelques-uns foudroyés dans la position du tireur aux aguets. Cela n'avait rien de commun avec ce qu'on raconte dans les livres, avec ce que l'on peint sur les tableaux. De vrais morts, bêtement assassinés sous le ciel innocent. Je les connaissais. J'avais l'impression très nette de les connaître, comme d'anciens camarades de chambrée, des amis, des parents. On venait de décimer mon escouade !

Des cris rauques nous tirèrent de cette contemplation funèbre. Un poste allemand nous tenait sous la menace de ses fusils. Nous dûmes nous approcher. Un petit soldat mit sa baïonnette sur ma poitrine, pendant qu'une espèce de sergent me fouillait. Le conscrit tremblait de tous ses membres, mais semblait bien décidé à pousser sa pointe si on lui en donnait l'ordre. Je ne pense pas qu'il eût été assez habile ni assez lesté pour me frapper avant que j'eusse le temps de le désarmer et de le frapper lui-même. Le sergent devinait mes pensées, car il me surveillait de près, d'un œil sombre, plein de méfiance et de menaces. Heureusement que l'officier qui commandait ce poste était un jeune Prussien du type distingué et fin. Il nous laissa partir, mais par le chemin

qui conduisait à Vilvorde. Nous revîmes la tranchée abandonnée, le petit chien blanc qui tournait au loup et la ferme incendiée qui fumait encore.

XV

A leur accent étranger, à leur costume bizarre, on les reconnaissait pour ces cavaliers allemands nommés « reîtres ».

MÉRIMÉE.

(Chronique du règne de Charles IX.)

La chute du fort de Waelhem me fit comprendre qu'Anvers ne résisterait plus longtemps. Je résolus de préparer notre évasion avec soin. Après avoir étudié la carte j'établis notre itinéraire de façon à gagner Ypres par étapes, en choisissant des chemins intérieurs allant de Bruxelles à Alost, d'Alost à Audenarde et d'Audenarde à Courtrai. La veille du jour fixé pour notre départ, nous apprîmes la mort de Désiré de Paepe, mortellement blessé aux environs de Malines, ramassé par une ambulance allemande et décédé à l'hôpital Saint-Jean. Désiré était parent de Crommelynck, par alliance. Fernand voulut aller à son enterrement, ce qui nous retarda de vingt-quatre heures.

Nous nous mîmes en route, par un splendide matin d'automne. Aux barrières nous trouvâmes un paysan qui accepta de nous conduire en charrette jusqu'à Ninove, moyennant vingt francs.

Bientôt nous arrivâmes dans une contrée que la guerre n'avait pas encore foulée. Quel contraste avec ce que nous avions vu au nord de Vilvorde, ces champs labourés

par le canon, ces arbres foudroyés, ces églises décapitées, ces cimetières retournés par les obus, ces villages transformés en monceaux de briques. Ici, les vertes collines du Brabant déjà s'inclinaient vers la plaine flamande. Tout était intact, les maisons coiffées de tuiles roses, les arbres, les poteaux du télégraphe, les églises avec leur croix et leur coq d'or, spectacle prodigieux auquel nos yeux, gravés d'horreur, ne s'accoutumaient plus.

Nous arrivâmes à Ninove à la tombée du soir. Pour ne pas attirer l'attention des sentinelles, nous avions quitté notre voiture. Ainsi nous dépassâmes le poste allemand, mêlés à un groupe d'ouvriers d'usine qui rentraient dans la ville.

Nous réussîmes à gagner une auberge sans être inquiétés. L'hôte nous procura des guides pour le jour suivant. Ces guides devaient nous mener aux avant-postes belges, établis — affirmaient-ils — à quelques kilomètres de là. Ils vinrent nous chercher vers quatre heures du matin.

Sur un pays envahi la guerre n'étend sa lèpre qu'en taches irrégulières. Il y avait alors en Flandre des coins épargnés, véritables oasis de paix où l'on arrivait par des sentiers connus des indigènes seuls. Loin des yeux ennemis, nous sentions une étrange ivresse monter en nous : un désir insensé de chanter et de rire. Nous marchions de la sorte depuis trois heures au moins, le long de haies touffues et de hauts talus, lorsque nous nous heurtâmes à l'improviste à une batterie prussienne. Nos guides épouvantés ne firent qu'un bond et détalèrent comme des lièvres. Cela se passa tellement vite que les artilleurs en feldgrau ne s'aperçurent de rien. Ils avan-

çaient lentement, dans le bruit sourd des attelages roulant sur le pavé. Deux officiers chevauchaient en tête, la carte à la main. Nous restions immobiles sur le bord de la route pour masquer la fuite suspecte de nos conducteurs. Un des officiers arrêta sa monture, tendit la botte dans l'étrier et nous demanda d'un ton bref :

— Herzeele, c'est bien par là ?

Nous n'en savions absolument rien. Mais Fernand répondit sans hésiter :

— Oui, par là.

Avec ses longs cheveux blonds, son profil pointu il me parut si drôle en ce moment que l'envie de rire me reprit. Un accès de fou rire si violent que je n'eus d'autre ressource que de cacher mon visage dans mon mouchoir et de faire semblant d'éternuer. Pendant ce temps la batterie s'était remise en marche, avec ses servants accrochés aux sièges des avant-trains et qui nous examinaient d'un air goguenard et plutôt malveillant.

— Tu nous feras fusiller, grogna Crommelynck.

En traçant notre itinéraire je n'avais pas prévu que nous partirions le jour même où les troupes allemandes se mettraient à la poursuite de l'armée belge en retraite. Toutes les colonnes ennemies marchaient dans la direction que j'avais choisie. Nous essayâmes en vain de dépasser les têtes de colonnes. Chaque fois que nous quittions les couverts nous trouvions les grandes routes occupées. Ces bataillons compacts semblaient sortir de terre et se répandre en torrent débordé sur les Flandres.

Nous marchâmes jusqu'au soir, sans nous reposer. A force de faire des détours nous n'étions plus très sûrs

de notre direction. A la fin nous étions égarés dans d'immenses champs de betteraves, dont les sillons s'étendaient à perte de vue sous le ciel bas. Un moulin à vent dessinait sur l'horizon le signe tragique de ses ailes en croix. Une pluie pénétrante, tombant sans arrêt, augmentait notre détresse. Nous dûmes songer à trouver un gîte pour y passer la nuit.

A Gavre personne n'osa nous donner asile. La commune ressemblait à un camp de cavalerie. Près d'une auberge, brillamment éclairée, un habitant nous dit qu'il y avait là un petit général furibond et apoplectique qui mangeait et buvait avec ses aides de camp en criant sans cesse : « Vorwaerts, vorwaerts ! »

— Un imitateur de Blücher, dis-je à Crommelynck. Les armées, la guerre sont pourries de littérature comme tout le reste.

La nuit était tombée et le temps devenait de plus en plus détestable. Nous allions nous désespérer lorsque deux filles vinrent à notre secours.

Leurs parents ayant fui elles étaient restées seules pour garder la maison. C'était une brasserie. Les troupes cantonnaient dans les dépendances du bâtiment. Les jeunes filles nous cachèrent dans une chambre restée disponible, en nous apportant de la bière, du pain et du jambon. Le bagage et le parc d'artillerie étaient sous notre fenêtre, gardés par des sentinelles. Dans une pièce voisine un officier allemand avait découvert un vieux piano et se grisait de musique. Il jouait *Le Beau Danube Bleu*, sans doute pour ne rien perdre de ses habitudes. Après une nuit de sommeil sans rêves nous fûmes réveillés par les trompettes prussiennes. Le général

« Vorwaerts » partait et reprenait la poursuite. Cavaliers, cyclistes, fantassins, caissons, chariots, tout franchit les ponts de l'Escaut dans un roulement d'avalanche. Lorsqu'ils eurent disparu, sans laisser un seul homme derrière eux, Gavre retomba dans un grand calme.

Nous avions le temps de préparer notre départ. Mais en nous habillant nous nous aperçûmes que nous avions les pieds endoloris et que nous pouvions à peine supporter nos chaussures. L'argent commençait également à faire défaut. Puis les nouvelles apportées par les coureurs étaient fâcheuses. L'armée belge avait partout reculé. Elle devait être au fond de la West-Flandre, peut-être en France? Il ne nous restait que de nous rabattre sur Gand.

La route de Gand était libre. Nous fîmes six lieues sur un chemin droit, assez rapidement malgré nos pieds misérables. Nous marchions le long de l'Escaut, dans le brouillard d'automne, parfumé par l'odeur sucrée des feuilles mortes. Nous étions de nouveau dans un coin de terre vierge, non souillé encore par la présence de l'envahisseur. Aucune inscription outrageante ne salissait les murs des maisons. Fernand se mit à chanter *Les deux Grenadiers* de Schumann. On ne peut pas toujours pleurer.

Le beffroi de Gand surgit à l'horizon. A l'entrée de la ville nous retrouvâmes les Allemands et aussitôt il nous parût que nous rentrions en prison, que nous reprenions notre chaîne de forçats, un instant rompue. Des régiments fraîchement arrivés défilaient le long des quais, sur la place Saint-Bavon, au pied des tours médiévales, dressant leurs murailles haut dans le ciel.

Les habitants regardaient avec stupeur ce spectacle, encore nouveau pour eux.

Jusque-là ils avaient vécu à l'abri de la guerre, dans une atmosphère de triomphe. Maintenant les soldats du prince Ruprecht de Bavière, des enfants et des vieillards, passaient en chantant. Ils avaient enlevé la coiffe de leur casque à pointe pour avoir l'air plus redoutable. Des cavaliers caracolaient autour des grosses pièces de l'artillerie lourde, dont les roues tournaient lentement. Derrière chaque bande venait la débâcle des pillards de l'arrière. Pour nous tout cela était banal, connu, déjà vu, entendu, y compris les réflexions des Gantois qui affirmaient que cela ne durerait pas et que les Boches s'en iraient encore plus vite qu'ils n'étaient venus.

Cependant il fallait songer à trouver de l'argent pour passer la nuit et continuer notre voyage. Je me fiais beaucoup à l'habileté de Crommelynck pour nous tirer d'affaire. Il avait sur lui quelques actions de la ville de Bruxelles. Mais toutes les banques et boutiques de changeurs étaient fermées. Après quelques démarches inutiles nous découvrimus deux rédacteurs du *Peuple* dans un estaminet, proche de la place du Vendredi. Ils nous accueillirent chaudement.

— Vous venez de Bruxelles ! Quelles nouvelles, qu'allez-vous boire ?

Ils semblaient atterrés par cette occupation allemande à laquelle ils ne s'étaient point attendus. Je me sentais délivré d'un cruel souci. « Au moins, pensai-je, nous ne dormirons pas dehors cette nuit. » J'écoutais ce que racontait Fernand.

Un des journalistes, déjà vieux, était accompagné d'une femme. Nous ne le connaissions que par son pseudonyme, tiré d'un roman de Victor Hugo. Crommelynck, avec son doigté habituel, abordait la question qui nous amenait :

— Nous sommes très ennuyés, débuta-t-il.

Mais on ne le laissa pas continuer sur ce ton. Les questions lui tombaient dessus comme grêle :

— Où étiez-vous lorsqu'ils sont entrés?

— Au Cygne, à la Grande Place. C'était intenable. Nous sommes...

— Les drapeaux ont-ils été amenés?

— Ils ont encore flotté pendant quinze jours, mais...

— Est-ce vrai qu'ils ont braqué des canons sur la ville?

— Oui, place Poelaert. Cela faisait rire. Nous sommes en route depuis...

— Et Louvain?

— Oh ! un massacre sans nom, mais...

— Et les amis?

— La plupart ont disparu.

— Gérard Harry?

— En fuite. Il a manqué d'être fusillé. Cependant...

— Et Désiré de Paepe?

— Comment ! vous ne savez pas ? s'écria Fernand sur un ton presque aimable, soulagé, enchanté de placer enfin un effet. Mais Désiré est mort !

— Hein ?

— Mort, oui. Nous l'avons enterré il y a trois jours. Les Allemands l'avaient ramassé avec une balle dans le ventre. Il...

Un cri de louve blessée, jaillit de la poitrine, du cœur, des entrailles de la femme qui nous tenait compagnie. Jamais je ne m'étais imaginé qu'une femme put crier comme ça.

— Désiré ! Mon frère, mon pauvre frère !

Les hommes nous jetèrent un regard chargé de reproches. Ils voulurent entraîner la femme, mais elle s'accrochait aux épaules de Crommelynck :

— Dites-moi comment. Oh ! dites-moi ! A-t-il souffert ? Où est-il mort ?

— Il a dit qu'il ne regrettait rien. Vraiment je ne savais pas...

La scène se prolongeait et n'offrait aucune issue. Elle était affreuse pour ces pauvres gens, que nous venions de frapper au cœur sans le vouloir, ridicule, secrètement et abominablement comique pour nous, travaillés par d'autres préoccupations et déjà endurcis aux inexorables férocités de la guerre. Sentant notre unique chance d'être secourus nous échapper, Crommelynck essayait quand même de se rattraper et d'atténuer les effets désolants de sa triste nouvelle. Il était livide, ses longues mains fébriles tremblaient. Il parlait vite, d'une voix mordante et agacée :

— Mais oui, mais oui, il est tombé là-bas. Des milliers d'hommes sont tombés. On meurt tous les jours. Nous avons failli être tués vingt fois. Nous le serons peut-être demain. Nous voulons rejoindre l'armée, mais nous manquons...

Jamais il n'arrivait à terminer sa phrase, à exprimer notre propre détresse. Toujours les cris, les gémissements, les sanglots de l'assistance lui coupaient la

parole au bon endroit. Je vis son front se mouiller de sueur et de temps à autre il me jetait un coup d'œil désespéré. Je fus saisi soudain par un nouvel accès de fou rire. C'était méchant, inhumain, mais irrésistible. Je sortis. Pendant que je passais devant la vitrine de l'estaminet, Fernand m'avait rejoint et il me suivait les mains tendues, en répétant :

— Mais cesse donc ! Au nom de Dieu cesse de rire ! Ils nous voient. Ils vont croire que nous l'avons fait exprès.

Exprès ? Certes non. Mais pourquoi et comment étions-nous arrivés là, après tant de détours et de fatigues, après tant de hasards qui auraient pu ne pas se produire, dans cet endroit inconnu pour y apporter un message de mort ? « Entre le ciel et la terre, dit Hamlet, il y a plus de choses que notre philosophie n'en peut contenir. »

S'étant ressaisi Crommelynck se souvint à propos qu'il connaissait à Gand un hôte chez lequel il logeait du temps qu'il rêvait de devenir champion cycliste. Nous trouvâmes un aubergiste à mine fleurie qui nous donna une chambre et nous fit servir un dîner plantureux.

Rassuré à la vue de nos actions de la Ville de Bruxelles, il nous offrit ensuite le bonnet de nuit et développa ses idées sur les événements. Il nous confia d'abord qu'il ne croyait pas au succès final des hordes teutones. Il ne craignait pas non plus de manquer de provisions. Ses celliers étaient pleins de vivres et de salaisons, cachés dans de grands tonneaux.

— Par-dessus, dit-il, j'ai mis des matières tellement infectes et puantes que nul n'y osera toucher.

Tirant un crayon de sa poche il l'éleva à hauteur de son œil et ajouta :

— Son Eminence, voilà la cause de nos désastres...

— Parfaitement, répliqua Fernand qui a toujours eu l'esprit plus subtil que moi.

Dès que nous fûmes seuls, dans notre chambre, j'interrogeai Crommelynck :

— Qu'est-ce qu'il voulait dire avec son porte-mine ?

— Le porte-mine était vert-jade. Son Eminence, donc son *Eminence verte*, Woeste, enfin. C'est clair !

— Oh ! ma tête. J'ai mal au ventre. J'ai vu trop d'Allemands aujourd'hui ou bien notre hôte s'est servi de nous pour expérimenter jusqu'où il peut aller dans les plats de viande pourrie sans courir le risque d'être collé au poteau. Je vais avoir la colique.

— Ne te laisse pas aller à ton imagination.

Hélas ! pendant toute cette fatale nuit je ne fus rien moins qu'un foireux imaginaire. Tous les poisons de la guerre me sortirent du corps en une fois, mes entrailles n'en voulaient, n'en pouvaient plus. Le lendemain j'étais dans un triste état. Fernand résolut de me ramener à Bruxelles. De Gand à Alost nous fîmes la route à pied, par Quaedrecht et Melle. Melle était éventré par les obus, avec, au milieu des ruines, la classique boutique de porcelaines entièrement intacte. La vie est faite de lieux communs.

A chaque instant nous croisions un détachement allemand, fantassins, artilleurs, cavaliers. Quand passaient les canons, avec leur appareil de visée soigneusement enveloppé, je conseillais à Fernand de détourner

la tête et de ne pas avoir l'air d'examiner ce que les artilleurs tenaient tant à cacher. Le conseil était d'autant plus pressant que je sentais peser sur nous des regards hostiles. Plusieurs fois nous manquâmes d'être arrêtés, par un gradé qui sortait de la colonne pour nous suivre des yeux. Je ralentissais alors le pas pour l'attendre, prenant l'allure d'un flâneur des environs qui rentre chez lui. Crommelynck ne comprenait rien à mon manège. Mais le manège était bon puisqu'il nous permit de continuer sans être inquiétés.

La route était bordée de tombeaux. Sur chaque tombe il y avait une croix. Je pensai que ce long calvaire commençait à la frontière allemande et s'étendrait bientôt jusqu'à la mer. Mais pourquoi ce signe de Dieu le long des chemins et sur les plaines ravagées par la fureur impie des hommes ? Croix de soldats, surmontées d'un shako, d'un bonnet de police, d'un casque à pointe, dont les ornements de cuivre brillaient au soleil, croix d'officiers, précédées d'un petit jardin, soigneusement dessiné. Nous vîmes le tombeau d'un ulhan. Sur le tertre funèbre ses compagnons avaient placé une carabine rompue, des mors et des étriers. On eût dit le tumulus d'un cavalier barbare, enseveli avec son cheval et ses armes, à l'endroit où il avait arrêté sa course intrépide.

La ville d'Alost était bondée de soldats, de réfugiés et complètement pillée. Crommelynck me mit à l'abri dans une auberge et s'en alla à la recherche de vivres. Par je ne sais quel miracle il découvrit deux côtelettes de porc et une boîte de petits pois.

— Procure-moi une paillasse, lui dis-je, et laisse-moi

ici. Je suis trop malade. Je me sens incapable d'aller plus loin. Je crois que je vais mourir.

— Pas de blagues, protesta Fernand. Ou tu n'as rien ou tu agonises. Si tu n'as rien nous serons à Bruxelles ce soir. Si tu es en train de mourir, autant mourir plus loin qu'ici. En tout cas je ne peux pas t'abandonner.

Le soir tombait lorsque nous nous mîmes en route. Il faisait un froid piquant de novembre. Une charrette découverte, cahotant durement sur le pavé, nous transporta à Bruxelles où j'arrivai à demi-mort. Il me fallut plus de huit jours pour me guérir de mon empoisonnement. Dès que je fus sur pied je dis adieu à Crommelynck et je partis pour Anvers, avec Paula-Adolphine.

XVI

La nuit tous les chats sont gris.
(*Proverbe.*)

Entre Vilvorde et Malines nous revîmes le pays dévasté par la guerre. C'était aux environs de la Toussaint. Une herbe haute et fauve avait envahi les labours que l'on cultivait plus. A la place des récoltes rasées, brûlées, poussaient maintenant des armes brisées et des croix de bois. Des hommes, des femmes, des enfants glanaient par groupes dans ces vastes champs de la mort.

Parfois nous traversions un hameau détruit, aux murs calcinés, aux toits écroulés, aux portes arrachées, aux volets criblés par l'aveugle fureur des balles. Malines semblait éventré d'un gigantesque coup de glaive. Toutes les maisons de la rue principale étaient par terre avec, au bout, la cathédrale de Saint-Rombaut, montrant ses vitraux couleur de sang par les trous de ses murailles. Cela continua ainsi jusqu'à Waelhem, au delà du Rupel. Puis vinrent, dans la sérénité du crépuscule, la solitude et l'immense paix des campagnes épargnées. Près de Waerloos il y a un grand cimetière, aux murs bas, dominés par un calvaire. L'image du Crucifié se dressait dans le ciel obscur, les bras ouverts, face à l'iniquité, plantée comme une borne sur le seuil de l'enfer. Je n'ai jamais cherché ce signe. Je ne le cherche pas, mais je le retrouve sur tous mes chemins.

Nous étions en voiture. Avant d'entrer dans Anvers le cocher nous demanda si nous avions un laissez-passer? Sur ma réponse négative, il me dit qu'on ne nous laisserait pas aller plus loin que les portes de la ville. Je lui commandai d'arrêter et je me mis à réfléchir.

Ne pas entrer dans Anvers? Voire! Si j'avais été seul c'eût été un jeu pour moi de franchir les remparts dont je connaissais tous les coins, recoins, gués, points faibles et jusqu'à l'emplacement des postes et des sentinelles. Mais c'était difficile à exécuter en compagnie d'une ménagère prudente, peu accoutumée à l'acrobatie, à la nage, à l'escalade des batardeaux en dos d'âne, hérissés de chevaux de frise par surcroît de précaution. Je dis donc à notre cocher de continuer, bien décidé à jouer d'un autre atout.

Nous entrâmes par la porte de Malines. La sentinelle nous arrêta et le feldwebel sortit du corps de garde pour nous inspecter. J'avais un pardessus noir à col droit, de coupe militaire, et un bonnet d'astrakan. Mes longues moustaches blondes me donnaient l'air d'un officier de cavalerie en civil. Je toisai le sous-officier allemand du haut de mon véhicule en portant la main à ma coiffure. Puis je lui montrai d'un geste las et dédaigneux ma carte de presse. Aussitôt le sergent médusé rectifia la position, en claquant des talons. Il fit signe au factionnaire de nous laisser le chemin libre. C'était à peu près sur quoi j'avais compté. Ce tour, dont je me suis servi deux, trois fois encore avant mon évasion définitive, nous enseigne que si dans une armée il faut de la discipline, pas trop n'en faut.

Nous allâmes loger chez mon père, rue Osy. J'y

retrouvai mes sœurs, Bertha et Marguerite, et mon frère aîné Edmond. Ils venaient de subir les affres du siège et du bombardement et n'en paraissaient guère émus. La veille du bombardement la ville était quasi déserte. Une foule éperdue, hallucinée, comme dans la *Guerre des Mondes*, de Wells, encombrait les routes conduisant en Hollande. Les rues vides étaient pleines de chiens et de chats abandonnés, auxquels on avait laissé des récipients avec de l'eau pour qu'ils ne mourussent point de soif. Il y avait aussi des morts dans leur cercueil qui attendaient l'ouverture des portes pour être enterrés.

Les artilleurs allemands étaient entrés couronnés de feuillage. Cela fit rire les spectateurs qui disaient :
— Voyez les beaux Césars !

Les gens de mon âge se souvenaient de les avoir connus moins fiers, quand les faméliques musiciens de rues, les musiciens de Brême, faisaient concurrence aux joueurs d'orgue italiens, quand leurs hordes sordides salissaient nos quais, les entreponts des bateaux d'émigrants, quand ils venaient travailler pour rien chez les armateurs du port, quand leurs filles peuplaient les tavernes louches du Rietdyck.

Nous n'étions pas de trois jours à Anvers que notre cadet Stan vint nous rejoindre. Nous voilà tous réunis à la maison paternelle, comme au temps de notre enfance ! C'était à la fois doux et poignant. Tous les cinq nous touchions à l'âge mûr. Les garçons étaient mariés. Nous avons travaillé, peiné, souffert et cela n'avait servi à rien. Seul notre père avait gardé un foyer, des moyens d'existence. Nous, nous avons tout

perdu. Les trois fils d'Edmond étaient à l'armée, dans la fournaise de l'Yser, sa femme et sa fille en Hollande, Stan était séparé de sa femme et de sa fillette qui venait de naître. Moi, je ne possédais plus un livre, plus une ligne de ce que j'avais écrit. Tout était à refaire.

A la fin de novembre nous réussîmes, Stan et moi, à gagner la Hollande par Bergen-op-Zoom. Nous nous embarquâmes à Flessingue pour l'Angleterre. Pendant la traversée je fus horriblement malade.

— Comment, s'étonna Stan, tu as le mal de mer, toi, un pirate, un corsaire, le roi des aventuriers?

— Le mal de mer, c'est beaucoup dire. Ce sont simplement des nausées.

Nous faillîmes heurter une mine.

— Eh bien ! qu'on gouverne dessus, dis-je à mon frère. Comme ça la blague sera finie.

Néanmoins je me remis en vue des côtes, bien qu'il fût très gros temps.

Quand on y vient pour la première fois l'arrivée en Angleterre est assez émouvante. Il semble qu'on aborde dans un monde nouveau, chez les Martiens, tapis dans les anfractuosités de leurs falaises blanches, d'où jaillit le rayon aveuglant et inquiet des phares, sondant les ténèbres de la mer. A Londres on nous logea au Grafton hôtel, à la Totteham court road.

Nous explorions la ville. Selon la direction de nos pas nous arrivions tantôt en vue des câbles du Tower Bridge, tantôt des tours grises de Westminster. Un jour, après avoir passé le pont de Waterloo, je découvris un petit théâtre de quartier où l'on donnait une matinée enfantine. J'y entrai et j'y vis jouer la *Tempête* de

Shakespeare, devant un auditoire d'écolières et d'écoliers rieurs.

Comme j'aime les spectacles militaires j'allai naturellement admirer la relève de la garde au War Office. Les Life Guards remplaçaient les Horse-Guards. A part que les uns ont la tunique noire et les autres la tunique rouge les uniformes se ressemblent, avec la cuirasse d'argent, le casque à crinière blanche, les gants à crispins et les hautes bottes à l'écuyère. Ces soldats anglais sont magnifiques, mais ils ont l'air d'être en livrée, comme des piqueurs du temps des équipages. Cela fait penser à un mot de Chateaubriand sur la Restauration : « Tout prit un air de domesticité. »

Des affiches et même des caricatures conviaient les jeunes anglais à entrer au service du roi. Une de ces affiches, agréablement dessinée, rappelait un chapitre de Tackeray, le départ pour la bataille de Waterloo. On voit bien que les Anglais, depuis la conquête des Normands, n'ont jamais été sérieusement menacés dans leur île. Chez eux la guerre prend volontiers l'aspect d'une expédition punitive, dans un des cinq continents, organisée comme un pique-nique monstre ou une chasse au renard. En avant les habits rouges, les lords, les valets de meute, les palefreniers et les grooms ! En 1914-1918 il arriva seulement que la chasse dura plus longtemps, coûta plus de livres sterling et plus de vies humaines que ne l'avait pensé la vieille et noble lady Albion.

A Londres il n'y avait qu'un café où l'on pouvait s'asseoir et prendre son verre à la mode belge, entre cinq et sept. Tous les soirs c'était plein de réfugiés,

d'officiers en permission ou convalescents. J'y rencontrai le dessinateur James Thiriar, impatient d'aller au front, le père de Crommelynck, Libeau, Lucienne Roger, la créatrice de Mademoiselle Beulemans, les peintres Tydgat, Claus, Opsomer. Ce fut là que Stan m'annonça qu'il était atteint du mal qui devait l'emporter dix ans plus tard.

J'avais signalé ma présence à Londres au Ministre de la Guerre, en demandant un emploi.

Bientôt le facteur me remit un avis du Ministère m'informant que je devais renouveler mon engagement et me présenter au quartier général du lieutenant-général Selliers de Moranville, à Rouen, pour y recevoir ma commission de sous-lieutenant de réserve. Je quittai Londres par Southampton, avec une bande de volontaires turbulents. Après le Havre, je pus enfin voyager seul. A Rouen je descendis dans un petit hôtel où je me fis servir à souper. J'étais bien content d'être en France, le seul pays au monde où la vie est vraiment humaine, à notre mesure, et où l'on trouve toujours quand on en a envie, un casse-croûte, un litre de vin et une jolie fille prête à faire l'amour.

Muni de ma commission, je partis pour le camp de Parigné-l'Évêque vingt-quatre heures plus tard. Dès le débarqué j'allai présenter mes devoirs à mon chef de corps, le colonel Sultz. C'était un excellent militaire, aimable comme un sanglier solitaire surpris dans sa bauge. J'ai fait son portrait dans le *Chevalier de Batavia*, sous les traits rudes, mais sympathiques du colonel Van Hoorn.

— Monsieur, demanda-t-il en me toisant, j'espère que vous avez servi ?

— Oui, mon colonel, huit ans, onze mois et vingt-neuf jours.

— Dans ce cas vous connaissez les règlements militaires ?

— Oui, mon colonel.

— Alors vous ne pouvez ignorer que les militaires portent les cheveux courts. Deux centimètres devant, un derrière. Cela est prescrit pour les officiers comme pour les simples troupiers. Nous avons besoin de soldats ici et non d'artistes.

XVII

Il vida son verre de vin de Santorin, lustra sa moustache grise et commença un long récit entrecoupé de quelques soupirs.

EDMOND ABOUT.

(*Le Roi des Montagnes.*)

En m'annonçant d'un ton rogue qu'il fallait des soldats et non des artistes, le brave colonel Sultz était sûr d'énoncer une vérité évidente par elle-même. Il se trompait cependant. Pour commander les soldats, les exalter, les mener à la victoire il faut l'imagination d'un poète, la ferveur d'une vierge inspirée, la grâce d'un enfant ou la noblesse d'un beau prince, sans peur et sans reproche. Alexandre, César, Annibal, Bonaparte furent avant tout des artistes, d'excellents tragédiens, comédiens, poètes et metteurs en scène. Lorsqu'on nomme la campagne de 1914-1918 la *Grande Guerre* on confond la quantité avec la qualité. Cette guerre stagnante, menée au jour le jour, en bricolant, sans résultat appréciable, en dépit d'un monstrueux gaspillage de richesses et de vies humaines, ne fut qu'une *grosse* guerre comme le Bottin et l'Encyclopédie Larousse ne sont que de gros livres, comparés à d'autres composés de quelques pages seulement mais qui ont bouleversé le monde.

Bref, et pour ne point m'attarder sur un sujet qui

sort de mes confessions littéraires, mon deuxième passage à l'armée ne fut guère plus heureux que le premier. Je ne vaux décidément rien dans les emplois subalternes. Quinze mois après mon rengagement, j'étais libéré du service militaire et rendu à mes chères études. J'allai immédiatement à Paris.

Il y en a qui viennent à Paris en sabots. C'est la manière classique. Dans le *Petit Chose* Alphonse Daudet raconte qu'il y vint en galoches de caoutchouc. Moi, j'étais en bottes et le sabre au côté. J'ai souvent eu le malheur de me singulariser sans le faire exprès. Derrière moi marchait Paula-Adolphine, en bougonnant, embarrassée d'une cage à tambour où tournait un écureuil apprivoisé. Nous louâmes un logement meublé à Montmartre, rue Duperré, entre la Place Blanche et la Place Pigalle. Paris avait un aspect insolite qu'il a gardé pendant toute la guerre, mais qui ne semble pas avoir laissé une trace durable dans la mémoire des annalistes. Les vieux boulevardiers affirmaient que cela leur rappelait le second Empire. Dès la chute du jour, à cause des Zeppelins, des raids d'avions, plus aucune lumière ne brillait au faite des maisons, au fronton des théâtres, des cinémas, à la vitrine des cafés et des restaurants. Les autos étant redevenues rares, partout réquisitionnées, les vieux fiacres avaient retrouvé leur vogue d'autrefois. Le Moulin Rouge venait de brûler. On ne dansait plus au Moulin de la Galette, utilisé comme atelier de camouflage. Au Tabarin on faisait du skating. L'argent étant au pair, on déjeunait, on dînait encore chez Duval pour trente ou quarante sous, vin compris. Si les hommes qui ont à présent trente,

trente-cinq ans parlent si étrangement et si faussement du passé, lui donnent une couleur trop surannée et s'imaginent que ce qu'ils nomment, non sans ridicule, temps, idées, style, mœurs, inventions modernes date de leur entrée en scène, il faut l'attribuer à des souvenirs d'enfance mal situés et dont la perspective est dérangée par une erreur d'optique.

Redevenu pékin et clerc, malgré moi, je n'avais aucune envie de me remettre tout de suite à écrire. Du reste quoi écrire dans un monde en fureur ? Ce que j'avais à dire nul n'eût consenti à le publier, sans compter la censure qui n'admettait que les descriptions de guerre à l'eau de rose, pour le cœur sensible des marraines, des vieillards jusqu'au boutistes et des petits bourgeois patriotards : des histoires niaises de diables bleus, de demoiselles à pompon rouge, de poilus farceurs pleurant d'impatience pour aller à l'attaque et autres stupidités criminelles du même genre. Pour fabriquer cela il y avait les antimilitaristes repentis, dont le nom ne mérite point d'être cité. Il était plus amusant d'explorer Paris. De lire et de relire Paris. Car Paris est un livre, un livre merveilleux, un livre magique, plein de signes, de symboles, de sortilèges, d'évocations, d'incantations, d'images, de portraits et de contes. Il y a des pierres et des bois gravés du temps de Notre-Dame et de la tour Saint-Jacques, des eaux-fortes de Callot, des sanguines de Watteau et de Boucher, des compositions de David, des lithographies de Raffet, de Daumier, de Gavarni, des croquis de Hugo, des illustrations de Gustave Doré, des dessins à la plume de Monnier, Johannot, Cham, Grévin, Steinlen, Willette !

Cette cité lumineuse et vivante est peuplée de morts illustres et de fantômes. Les mânes de l'histoire, les ombres plaintives de l'amour défunt : fantômes de rois et de bergères, de poètes et de soldats, d'hommes de génie et de grisettes. J'y ai vécu pendant vingt ans et presque journellement j'y faisais une découverte nouvelle. Paris est un océan, à la fois insondable et familier. Dès qu'on y a le gîte et le couvert, un peu d'amour et de quoi fumer, il ne vous manque plus rien. C'est un phénomène réjouissant, une chose exquisite qu'il ne faut pas chercher à comprendre. On aime Paris encore plus qu'on ne l'admire. On ne raisonne pas avec l'amour.

N'ayant pas envie d'écrire je pensai que je pouvais gagner ma vie en dessinant des caricatures. A moins d'être connu et habile homme dans la partie c'est un métier misérable. Pour un Forain, un Poulbot, un Gus Bofa, un Chas Laborde, Paris compte des centaines de pauvres diables qui n'auront jamais les honneurs du contrat, de la première page en couleurs, du dessin en vedette dans les journaux. Pendant quelques mois je jouai ainsi à l'artiste raté, pour en éprouver les rancœurs, non sans y prendre un plaisir secret, un peu pervers. Je suis un homme sincère et néanmoins j'aime les masques. Mais ce qui distingue l'homme véridique du mythomane, c'est que l'un ment pour se divertir et l'autre pour en tirer profit. Le premier se donne des laideurs, des faiblesses et des vices qu'il n'a pas ; le second des qualités et des vertus auxquelles il ne saurait prétendre sans tomber dans le faux et l'escroquerie morale. (La psychologie a d'autres thèmes, et combien plus subtils, que ceux de l'encombrante et obsédante

question sexuelle !) Je m'amusais fort quand un directeur artistique feuilletait mon carnet de croquis avec une moue méprisante, et finalement me prenait un dessin sur cinquante, par pitié. Au *Rire* on gardait les dessins pendant une semaine avant de les rendre. Un jour je constatai que Métivet me prenait mes légendes, avec le même sans gêne que Kessel dernièrement m'a pris le titre *La Rose de Java*. Je n'avais pas encore l'habitude de ces emprunts, très courants à Paris.

— Si Métivet est pauvre en légendes, dis-je au secrétaire de rédaction du *Rire* et de *Fantasio*, il peut m'en demander. Je suis disposé à lui en fournir autant qu'il voudra, à cent sous la douzaine.

— Croyez-vous, mon cher?

— Plutôt cent fois qu'une. D'ailleurs la plaisanterie a assez duré. Si mes dessins sont mauvais et mes textes passables, c'est que j'écris mieux que je ne dessine. Voici de la copie.

— Croyez-vous que?...

— Lisez toujours, nous verrons bien.

Ainsi je devins collaborateur de *Fantasio*, sans songer que cela compromettrait ma signature. Il y fallait donner des contes galants. Pour que les miens n'eussent pas un tour trop fade ni trop banal, j'entrepris de ridiculiser Don Juan. Ce beau ténébreux d'opéra comique m'a toujours horripilé. C'est une création typique de la jobardise et de la fatuité mâles. Elle doit bien faire rire les femmes en cachette. Voyez-vous ce nigaud qui s' imagine que l'on séduit les femmes avec des airs de bravache et qu'on laisse un souvenir durable dans leur cœur quand on ne fait que passer? Comment, il a couché

avec mille et trois femmes, en semble tout étonné, et ne sait pas encore que les femmes sont douées d'une merveilleuse faculté d'oubli et qu'elles savent se reprendre si totalement qu'elles emportent en partant jusqu'à la douceur du regret, jusqu'au parfum du passé. « Je ne t'aime plus et d'ailleurs je ne t'ai jamais aimé ! » Qui a connu deux femmes connaît cette sentence sans pardon. Mais mille et trois ! Et pas une qui lui a enseigné qu'elles ne nous donnent l'illusion de la conquête que pour flatter notre puérile vanité, que nous sommes presque toujours pris avant de prendre, qu'elles ne simulent la défaite que pour mieux nous vaincre, nous asservir et se moquer de nous. Sans doute il existe un type d'homme qui plaît particulièrement aux femmes. A l'opposé de Don Juan, il les contente au lieu de les désespérer. Si vous demandez son secret à ses belles admiratrices, elles ne vous le livreront pas. Pas si bêtes !

J'étais arrivé à Paris les mains vides, sans un manuscrit, un livre, un article écrits antérieurement. En plus les rares amis que j'y avais, avant la guerre, étaient absents, mobilisés ou tués. Je reprenais goût au travail littéraire, mais j'étais effrayé de devoir tout recommencer aux approches de la quarantaine. Willy était à Genève. Grâce à lui j'eus l'adresse de Jacques Reboul qui séjournait en Suisse également. Reboul me conseilla d'aller voir René Delange, au *Journal*, et le peintre Comminetti à Montmartre. Vers la même époque je rencontrai par hasard M^{lle} de Beer qui avait créé Titania dans une *Nuit de Shakespeare*. Elle possédait encore un volume des *Nuits de Garde*. La prise de contact avec les éditeurs devenait moins difficile.

Au *Journal*, Delange me reçut affablement. J'ai trouvé en lui, dès le premier jour, un ami éclairé et généreux. A Paris chacun sait que René est le Saint Vincent de Paul des petits hommes de lettres abandonnés. Il est aussi l'aumônier et le confesseur des forçats de la copie. Il possède une bibliothèque d'ouvrages dédicacés, fignoles comme des noix de coco, par une foule d'auteurs qu'il a aidés, consolés, encouragés, tirés de l'ombre et de la chiourne de l'insuccès. Quelques-uns de ces livres doivent être signés Malherbe, Léon Werth, Dorgelès, Chadourne, Apollinaire, Brousson et d'autres noms qui ont fait du chemin depuis. Delange me présenta à Henri de Regnier. L'auteur de la *Pécheresse* était d'un abord sympathique. Il me rappelait Max Elskamp, « *en français* ». Il me regarda en souriant sans morgue, au travers du cristal de son monocle et jouant maladroitement avec une longue pipe en terre. Le monocle lui allait bien, mais la pipe n'était pas dans son style. Il me dit que l'atmosphère était lourde et qu'il se sentait infiniment las et triste. Je l'ai revu pour la dernière fois à l'enterrement de Louis Dumur.

Giuseppe Comminetti demeurait à mi-chemin de la Butte, dans un atelier de la rue d'Orchamps. Il était Génois, et frugal comme un pâtre sicilien. C'était un peintre impressionniste, symboliste et idéaliste style 1900. L'odeur de son atelier me rappelait celle de notre cénacle de la rue du Jardin des Arbalétriers. A Paris ces brusques reculs du temps ne sont pas rares et ne doivent pas étonner. On y rencontre encore des rapins et des poètes à large chapeau de feutre noir et longue cravate lavalère. Comminetti peignait des tableaux invendables

pour la postérité. Funeste erreur, fatal délire ! Il ne faut pas œuvrer pour les hommes d'hier ni pour les hommes de demain, mais pour les hommes de son temps. A chaque génération suffit sa peine. Je ne connais rien de plus pénible que le spectacle de ces nobles existences égarées. Pourtant l'homme venait de loin et portait en lui d'immenses espoirs. Il était honnête, sincère, intelligent, laborieux. Il avait du talent et possédait tous les héroïsmes et toutes les vertus du génie. Alors pourquoi et comment se fourvoyait-il ? Bienheureux les pauvres en esprit et ceux qui gardent les candeurs de l'enfance ! Pour certains esprits, faiblement organisés, sujets à la contagion, le poison littéraire est plus dangereux que l'absinthe et l'opium.

L'atelier de la rue d'Orchamps était fréquenté par les barbouilleurs et chansonniers de la Butte. C'était un monde un peu vieillot et parfois suspect. On y rencontrait des anarchos qui étaient à la solde de la police, un défaitiste dont la poule jouait les mineures aux environs de la Porte Saint-Martin, le même Farina, qui faisait des grimaces d'art, des embusqués et des mages. Il y avait aussi le bon chansonnier Alathène, avec sa crinière sèche et grise de vieux lion, Sartène, l'auteur de la *Griffe*, le caricaturiste Manfredini que des succès récents venaient de tirer de la bohème crasse et de mettre à l'aise.

De tous ces gens, retardant pour la plupart d'un quart de siècle, les plus insupportables étaient les libertaires. Je ne connais pas de race plus menteuse, plus fourbe, plus cabotine. Le plus marquant vivait aux crochets de sa femme et de sa fille infirme, deux mal-

heureuses couturières, accablées de travail. Pendant que leur grand homme, victime de l'ingrate société, fainéantait et discourait comme un maître d'école, elles restaient bouche bée, anéanties d'admiration. Pour lui elles se privaient de sommeil et de nourriture, afin qu'il eût toujours du tabac, du vin et des plats bien soignés, particulièrement lorsqu'il invitait un camarade sortant de prison. Je vois toujours sa tête de pître blafard et phraseur, son menton bleu de père noble pour théâtre de foire : l'illustre Delobelle assassin, disciple de Ravachol !

Un soir Delange vint me chercher pour dîner avec un éditeur qui voulait me lancer. C'était le père Pansier, énorme fripouille, sorte de Falstaff boulevardier, dont on disait par euphémisme qu'il était un personnage Balzacien. Il publiait sous le manteau des livres et des photos obscènes. Ni René ni moi nous ne savions rien de cela pour l'instant. Pansier venait de lire *Une Nuit de Garde* et prétendait que j'étais un nouveau Maupassant. On ne résiste pas à un homme qui commence avec des compliments pareils. Nous dinâmes comme des princes, « A l'Ecrevisse », avenue Trudaine. Entre la poire et le fromage, Pansier, devenu lyrique, m'annonça qu'il me faisait un pont d'or, que je gagnerais cent mille francs par an, c'est-à-dire un million de notre monnaie, et qu'il fallait traiter tout de suite. Il me donna rendez-vous pour le lendemain dans ses bureaux. Je ne puis jamais m'empêcher de rire quand le hasard me met en présence d'un malin qui me raconte des histoires et croit me posséder. Il est percé à jour avant d'avoir ouvert sa bouche, chose d'autant plus aisée que les bluffeurs, les menteurs et les mythomanes

n'ont en général pas d'imagination et procèdent tous de la même manière. Celui-ci, lors de notre deuxième rencontre, se montra froid. Il semblait dégrisé. Il venait de lancer une affaire d'édition. « Une grosse affaire, affaire superbe, broum beu, beu ! Mais il devait compter avec son associé, broum, beu, beu ! Connaissez-pas ? Chose Machin, le fameux médecin légiste, beu, beu ! Type épatant, broum, broum ! Toujours en train de disséquer un cadavre, beu, beu ! Devait lui soumettre mon manuscrit. A propos, pas si fort que les *Nuits de Garde*. Enfin il fallait patienter quelques jours, broum, broum, beu, beu ! »

Les jours suivants cela n'alla plus du tout. « Il n'y avait pas moyen de tirer le médecin légiste de ses cadavres de noyés et d'assassinés, beu, beu, broum, broum ! Il me trouvait aussi un peu âgé pour prendre le départ. Etais-je bien portant, avais-je du souffle, beu, beu ? »

— Enfin s'agit-il d'un contrat d'édition ou d'une assurance-vie ?

— Broum, broum, beuh ! mon cher, doucement. Homme correct, Machin. Esprit positif, froid, beu, beu ! Me suis peut-être emballé à tort. A découvert deux fautes de français dans votre texte, broum, broum !

J'avais deviné l'homme tout de suite, mais je ne comprenais pas où il voulait en venir. J'eus la puce à l'oreille lorsqu'il me dit :

— J'ai montré les *Nuits de Garde* à Albin Michel, broum, broum, beu, beu ! Cela l'intéresse. Vous proposera un forfait, beu, beu ! N'acceptez jamais ça, broum, broum ! D'ailleurs m'y opposerai, beu, beu !

— Allons, chez Albin Michel, dis-je. Et que la comédie finisse.

Albin Michel nous reçut comme quelqu'un qui nous attendait depuis une semaine. Il me proposa un traité de dix ans, que j'acceptai avec gratitude. Pansier toucha sa commission, payée par l'éditeur. C'est une des singularités de la vie de Paris, où existent des gens qui gagnent à découvrir des auteurs, tandis que toutes les maisons d'édition sont encombrées de manuscrits et d'écrivains qui veulent travailler pour elles. Il est vrai que la même chose se passe dans la prostitution. Impossible d'entrer au bordel si l'on n'y est pas présenté par un maquereau ou par un marchand de femmes.

Avant de signer mon contrat avec Albin Michel j'aurais dû réfléchir. Mais allez réfléchir quand on vous offre deux mille francs sur la main et que vous avez quarante sous en poche. Je m'étais engagé à écrire une dizaine de romans, or de tous les genres littéraires le roman me convenait, me plaisait le moins. Je disais volontiers que le roman est un genre faux, commencé par les compilateurs et continué par les esclaves d'imprimerie. Que sa meilleure place est chez les commères, au rez-de-chaussée des gazettes et qu'il sombre dans le comique involontaire quand il prétend analyser nos sentiments, ajouter à la science, compléter l'histoire, rénover la société, enseigner la morale. Qu'il advint au roman cette fortune inespérée qu'un Cervantès, un Sthendal, un Balzac, entraînés par leur génie — et même en voulant se moquer — lui donnèrent une dignité qu'il ne méritait pas. Balzac s'en servait pour purger son cerveau volcanique et pour payer ses dettes.

C'était un conteur qui voyait grand et dans le réel immédiat. Son miracle ne s'est plus renouvelé. Et, à côté de son monument, de sa tour de Babel que de platras, que de gravats, que de fatras. Quel amas de volumes illisibles, voisinant, dans les boîtes des bouquinistes, avec les centaines de tragédies mortes, écrites après Corneille et Racine? Pendant près de cent ans la littérature tout entière en a été infectée.

Ce jugement ne paraît hérétique et blasphématoire que lorsqu'on l'isole, le détache de son cadre historique. Nous sommes en 1917, dans un monde en feu. Nous sommes las de lire des parodies, des contrefaçons, des pastiches. Beaucoup d'attitudes faciles et de doctrines veules viennent de faire faillite. Nous sentons que l'heure approche où il faudra écrire autre chose et autrement.

Mais n'est pas le moment de se livrer à des manifestations artistiques et littéraires. Les gens ont autre chose en tête. Pour retrouver la couleur du temps il faut que je m'aide des vieux numéros d'*Excelsior* que j'ai heureusement conservés. Les premiers coutaient deux sous, puis trois, puis quatre. En voici un avec la carte du front stabilisé. Les Allemands sont à Noyon. Dans un autre on signale une alerte à 10 h. 54 et les méfaits de la Grosse Bertha. Appelé devant le troisième conseil de guerre, où sévit le terrible lieutenant Mornet, Rappoport récolte six mois de prison avec sursis pour propos défaitistes. Un numéro jauni du 20 février 1918 montre les délégués de l'Ukraine et de la quadruplice opposant leurs signatures au bas du traité de Brest-Litovsk. Au-dessus ce sont les cellules de la Santé, occupées par des hôtes notoires : Desouches, Lenoir,

Goldsky, Landau, Duval, Porchère, Humbert, Loustalot, Caillaux, Comby et Bolo Pacha. La terreur règne parmi ceux qui rêvaient d'une paix prématurée. Était-elle si prématurée? Margottin a été fusillé la veille. Bolo, Lenoir, Duval le seront bientôt. Au café les vieux messieurs, qui s'acharnent à d'interminables parties de jacquet, ne parlent plus que de douze balles dans la peau. C'est leur manière de participer à l'héroïsme du jour. A la Chambre des Députés le père Clemenceau annonce qu'il fait la guerre. Il fait la guerre si vous voulez. Chez les libraires on admire la première page d'un grand illustré ; c'est une bouche à feu monstre avec la légende : « *Notre Dieu le Canon !* »

— Quel malheur, me dit Alathène un matin que nous prenions l'apéritif ensemble au « Lapin Agile ». On ne parle plus que de tuer les gens. Naguère je pleurais et je faisais des vers sur la mort d'un moineau.

Ces numéros d'*Excelsior* me rappellent un bon souvenir à propos du bombardement de Paris par la Grosse Bertha. C'était le matin et il faisait très beau quand nous entendîmes les premières explosions. Je dis à la jolie crémière, ma voisine :

— On croirait qu'ils veulent nous avoir?

— C'est des expériences, riposta la bonne femme.

Mais au Rochechouart la foule s'assemblait. Un commissaire de police accourut, très agité, adjurant les badauds de se mettre à l'abri. Le bruit circulait qu'un projectile était tombé près de la gare de l'Est. Je pris le métro pour aller à *Excelsior*. Toute la rédaction était en émoi. D'où venaient les bombes? Il fut question d'avions en mica, transparents et invisibles dans le

ciel bleu. A la fin le rédacteur en chef décida qu'il fallait aller trouver le colonel X... l'homme le plus compétent, en matière de balistique et d'artillerie, de France et de Navarre. Le colonel X... déclara sans hésiter que ce pouvait être tout, excepté un canon.

Une autre fois, pendant qu'on tirait sur Paris, nous nous trouvions, Ramaeckers, Souguenet et moi au coin du boulevard Poissonnière et de la rue du Faubourg Montmartre.

— Allons boire un verre, proposai-je.

— Où ça ?

— Mais ici, chez Brébant.

— Ah ! non, protesta Souguenet. Cela date de l'autre siège !

Il va de soi que les éditeurs et les hommes de lettres ne travaillaient qu'au ralenti. A l'Académie française il y avait neuf sièges vacants. Les jeunes écrivains se faisaient tuer au front pendant que les anciens mouraient comme les mouches durant la saison inclémente. Dans les maisons d'édition le personnel était réduit, les manuscrits manquaient. Le papier commençait à faire défaut. Un de mes livres, paru chez Albin Michel, fut tiré sur deux papiers différents. La censure surveillait attentivement tout ce qui sortait de presse. Elle m'obligea à changer plusieurs passages des *Nuits de Garde*, rééditées en 1917, et de la *Mauvaise Nouvelle*, insérée dans le *Mercur de France*.

Ce récit relatait ma tentative d'évasion par les Flandres et la tragique histoire de Désiré de Paepe, telle que je l'ai racontée plus haut. Etonné de mon style concis, sans fioritures, Louis Dumur me demanda de

l'orner davantage, pour faire *genre maison*. Je me procurai un exemplaire d'*Un Coco de Génie* pour voir ce que Dumur entendait par écriture plus artiste. Dès la première phrase j'étais fixé. Les Suisses, comme les Belges, ont le goût du clinquant, du faux pittoresque, du voyant, du style renversé et du trou-la-itou. J'alourdis mon texte de quelques épithètes et descriptions saugrenues et aussitôt l'auteur du *Sceptre de Russie* se déclara satisfait. Mais, moi, j'étais furieux et pour bien marquer mon humeur et ma désapprobation j'intitulai mon travail, en jouant sur les mots, *La « Mauvaise » Nouvelle*.

En sortant du *Mercur*, où j'étais allé corriger mes épreuves, je rencontrai Emile Verhaeren. Il était joyeux et plein de vie. Il revenait de La Panne où il avait été l'hôte du roi Albert et de la reine Elisabeth. Ils l'avaient promené dans les tranchées, au fort de Knocke. Verhaeren me félicita de collaborer au *Mercur*, il m'annonça qu'il comptait partir bientôt pour Rouen, où il était attendu pour une conférence. Nous bavardions gaîment à deux pas de l'Odéon, du Luxembourg, faisant des projets d'avenir, et déjà la mort creusait sa trappe, tendait son piège. En me quittant Verhaeren me donna un léger coup de canne sur l'épaule :

— Allons courage, tout va bien !

Je ne devais plus le revoir. J'appris l'affreux accident de Rouen et la mort du poète par les journaux. Il aurait fallu courir à Saint-Cloud tout de suite pour aller au secours de Madame Verhaeren, je n'osai pas. Pendant toute cette journée j'eus des larmes qui tombaient de mes yeux et roulaient sur ma figure. C'est un des

rare moments de mon existence où j'ai pleuré longuement et où j'ai manqué de fermeté.

Georges Ramaeckers et Henri Degroux étaient mes voisins. Le premier habitait une modeste chambre meublée rue des Abbesses, le second un somptueux atelier rue Chaptal. Ramaeckers venait journallement dans un bar du boulevard Poissonnière où il prenait sa demitasse, l'après-midi, fumait un cigare, écrivait quelques vers et prophétisait selon sa coutume. Les habitués de l'endroit l'écoutaient avec déférence. Les mauvaises langues affirment qu'actuellement encore il traîne, entre le Bréban et la Porte Saint-Denis, un léger accent belge, implanté là par le volubile poète du *Roi Détrôné*. Comme il n'y avait pas moyen de gagner sa vie dans Paris menacé en faisant des vers, Ramaeckers se tirait d'affaire, plus ou moins, en signant des bons à l'entrée d'un restaurant pour réfugiés. Cela lui assurait le couvert tous les jours, hormis le dimanche.

— Eh bien, dis-je un samedi soir à Georges, viens déjeuner à la maison. Paula-Adolphine a beaucoup de défauts, mais pour la cuisine elle ne craint personne.

Le dimanche matin Paula-Adolphine revint de la rue Lepic avec un poulet qu'elle mit tout de suite au four.

— Dis donc, remarquai-je dix minutes plus tard, qu'est-ce que ce poulet ? Il doit marcher tout seul, comme un fromage fait. C'est un faisan. Il va s'envoler !

— Tu inventes cela pour me dégoûter.

Mais la puanteur devint telle que ma ménagère dut se rendre à l'évidence. Là-dessus Ramaeckers tire au

pied de biche et apparaît, dans l'encadrement de la porte, les cheveux au vent, la barbe en éventail.

— Ah ! mon pauvre vieux, m'écriai-je en lui prenant la main, quel malheur ! Nous t'avions préparé un poulet et il est gâté. Au lieu de te régaler, tu vas devoir te contenter d'œufs, d'une salade de pommes de terre et de filets de hareng.

— Quoi, quoi, protesta notre fidèle ami, où est ce poulet ? Montre-moi ce poulet.

— Impossible, il est en pleine décomposition !

— Avec ce parfum ? Tu rêves. Il embaume, il a une odeur de sainteté. Fais voir ce poulet. Il est magnifique. C'est évident. Donne-moi un couteau, une fourchette.

— Georges, Georges, suppliai-je, n'y touche pas ! Tu vas t'empoisonner.

— Je consens à m'empoisonner comme ça tous les jours.

Déjà il avait avalé trois, quatre bouchées.

— Georges, c'est sous ta responsabilité.

Presque tout le poulet y passa. Le lendemain, un peu inquiet, j'allai voir si Ramaeckers était dans son bar, à l'heure habituelle. Sa place était vide...

— Monsieur Ramaeckers n'est donc pas venu aujourd'hui ? demandai-je en tremblant à la patronne.

— Non, et c'est bien la première fois depuis qu'il nous honore de sa clientèle.

— Ça y est ! me dis-je en pâlisant. Il est mort et par ma faute.

En ce moment même Ramaeckers entra dans le bar, tout souriant et frais comme une rose. Il venait de se promener à la campagne.

— Et ce poulet? demandai-je encore plein d'inquiétude. Il a passé?

— Comme une lettre à la poste. Si tu en as encore un pareil tu peux toujours m'appeler.

Nous ne savions comment Degroux s'était emparé du riche atelier qu'il occupait rue Chaptal. Il était depuis longtemps passé maître dans l'art d'envahir sans permission toutes sortes de locaux. Avant la guerre il s'était subrepticement installé dans l'ancienne Abbaye de la Cambre. D'abord un chevalet, puis une table, puis un lit, puis toute sa famille. On eut toutes les peines du monde à l'en expulser. Dernièrement Souguenet me racontait que Degroux repose à présent dans un petit cimetière du Midi. Le jour de son enterrement la fosse n'était pas creusée quand le cortège funèbre arriva au champ des morts. Alors le maire du village proposa de mettre *ce pauvre monsieur* provisoirement dans son caveau de famille. Henri Degroux y est encore. « Ce qui fait, comme disait le narrateur, que Degroux resquille encore et toujours, même après son trépas. »

Parfois j'allais lui tenir compagnie. Il venait de se réconcilier avec Léon Bloy, aussi ficelle, attrape-snoobs et tapseur que lui. Un matin je surpris Degroux étendu, à moitié endormi, sur son divan.

— Quelles nouvelles? fit-il en ouvrant un œil.

— Aucune. Je quitte Ramaeckers.

— Ah! et que raconte Ramaeckers?

— Il annonce la fin du monde.

Le peintre du *Christ aux Outrages* ferma les yeux en soupirant. Il resta une bonne minute immobile, comme mort. Puis il ressuscita.

— La fin du monde? dit-il vivement intéressé. La fin du monde, vraiment? J'espère que cela ne tardera pas. Pour quand est-ce?

Aux jours de permission nous avons la visite de Blandin et de Hubert dit Grimauty, l'auteur de *Six mois de Guerre en Belgique*. Blandin revenait toujours des endroits les plus chauds, avec une blessure, une médaille ou une citation en plus. Mais il n'avait aucune vanité militaire, comme la plupart de ceux qui faisaient la guerre pour de bon, dans les tranchées d'infanterie. Dès qu'il arrivait chez sa belle-sœur, aux environs du Moulin de la Galette, Blandin ôtait son glorieux uniforme et se mettait en civil. Un soir que nous nous promenions ensemble aux Champs Elysées, nous fûmes abordés par un gaffeur bruxellois.

— Tiens, Blandin! dit notre homme. Tu es donc à Paname? Est-ce que tu peins toujours? Où exposes-tu en ce moment?

— A Verdun, répliqua Blandin aimablement. Depuis trois ans je n'expose que ma peau.

Grimauty semblait prendre à la guerre un certain plaisir de braconnier, de chasseur à l'affût. Il était noir et vif comme un diable et avait du talent. Il resta avec nous après l'armistice, publia un volume, quelques contes, puis disparut sans que jamais personne eût de ses nouvelles depuis. Je me demande ce qu'il est devenu?

Il est quasi impossible de demeurer à Montmartre, surtout si l'on habite en meublé, sans voisiner de très près avec le monde spécial qui grouille au pied de la Butte. En ce moment ce monde était misérable. Les

Américains n'étaient pas encore là. Ces messieurs du milieu étant pour la plupart mobilisés, fût-ce dans les Bat' d'Aff', les dames manquaient de surveillance et en profitaient pour gaspiller le boulot, si j'ose adopter ce langage. Au lieu de travailler sérieusement, elles restaient tard au pieu, traînaient dans les bars, jouaient à la belote ou se grisaient de cocaïne. Il en résultait qu'elles manquaient souvent de pèze pour becqueter, pour payer leur carrée, pour s'acheter des godasses, une pelure neuve. Il faut considérer que la légende enjolivée des filles de Paris occupe le monde entier. A Londres on publie des albums illustrés sur les *Paris Girls*. A Bruxelles j'ai rencontré des soldats allemands qui allaient à la fournaise, *nach Paris* en songeant au *Roten Molen* et aux danseuses de cancan du Tabarin. Parmi les gars qui se préparaient à franchir l'Atlantique, combien ne rêvaient pas aux sourires, aux lumières, aux délices et voluptés de la moderne Babylone. Mais dépouillée de tout ce que le roman léger, facile, la caricature, l'estampe libertine ont mis autour, la vie des petites prostituées du boulevard est lugubre. On n'en surprend les affreux secrets que lentement. J'ai souvent pensé qu'on pourrait écrire là-dessus un livre d'un tout autre accent que celui auquel nous sommes accoutumés. Cela pourrait être effrayant et sordide comme une nouvelle de Gorki ou de Kouprine. Seulement à Paris on n'aime pas les sauces trop amères et l'on y tourne volontiers les aventures galantes en plaisanterie. J'en trouve l'exemple dans mes propres ouvrages, en comparant le *Tatouage Bleu* qui est brutal à *Suzanne et son Vieillard* qui prend l'allure d'un conte

badin et philosophique. Ce sont pourtant les mêmes personnages qui m'ont inspiré les deux romans. Le premier est la transcription presque fidèle d'un récit affligeant que me fit une jeune femme, chez le peintre Comminetti. On la nommait Mimi, comme l'héroïne de Murger et elle était blonde et fort jolie. Elle se fit arrêter et mettre à Saint-Lazare avant que j'eusse mis son histoire au net. J'allai la voir dans sa prison. Comme elle n'était encore que prévenue on pouvait la visiter aux jours réglementaires. Cela se passait les dimanches et mercredis matin. La vieille prison se dressait en plein Paris moderne, comme un coin du dix-septième siècle oublié par la pioche des démolisseurs. Une pointe sèche de Callot ! Tout autour le décor et ses boutiques de fruits, de légumes, de fromages, de pièges à rats, voisinant avec le char d'or d'un charlatan, en casque et en cuirasse, et se prolongeant dans le boyau noir de la rue Saint-Denis, vous mettait la tête à l'envers. On pensait à Manon, à Desgrieux, à la fessée de Beaumarchais, à un chapitre des *Misérables* ou des *Mystères de Paris*. Devant Saint-Lazare se pressait une foule ténébreuse : sorcières, vieilles maquerelles au menton barbu, ogresses et mères aux voleurs, voyous trop bien peignés, Brummels d'égout, quelques filles en cheveux au regard hostile. Nous attendions sous la voûte malodorante du porche. Les plaintes allaient leur train : « Ah ! là, là ! Ils nous font encore poireauter. Ils ne bougeront pas la lourde d'un cran. Bande de vaches ! »

Enfin, le guichet s'ouvrit et le portier nous fit passer un à un. C'était un pauvre diable à face de sous-off remplié. Quelque chose d'irréremédiablement flétri dés-

honorait sa face. Je traversai une cour étroite, entourée de murailles lépreuses. Au fond de cette cour, à droite, il y avait le corps de garde. Là veillaient trois gardiens, en uniforme bleu, à passe-poils jaunes. Ils me poussèrent dans une sorte de cave. Devant moi, j'avais une grille de fer, dont les barreaux étaient reliés entre eux par un treillage aux mailles serrées. A un mètre de là, un second couloir, fermé également par une grille à treillage, était destiné aux détenues.

Tous les visiteurs étant là, on nous enferma et nous attendîmes. Une prisonnière parut seule. Elle allait et venait avec le balancement inquiet des bêtes que l'on oblige à changer de cage. Ayant découvert ceux qu'elle cherchait, elle s'accrocha aux barreaux et se mit à parler vite. Mais la porte s'ouvrit et alors ce fut comme une fournée de captives, accourant toutes ensemble. Mimi était dans le tas. Pauvre Mimi ! Elle si fine, si propre, si délicate. Elle marchait lentement, les épaules serrées dans un petit châle de laine. Un peu moins querelleuse, un peu plus putain et elle aurait peut-être eu, en ce moment, un manteau de renard bleu sur le dos. Ses cheveux lisses étaient coiffés en bandeaux. Ils semblaient trempés d'eau, comme ceux d'une naufragée après la tempête. Dès qu'elle m'aperçut, elle s'arrêta et me remercia d'un sourire.

— Vite, dit-elle. Disons vite ce que nous avons à nous dire. Tout à l'heure il n'y aura plus moyen de s'entendre. Tu devrais m'assister.

— Qu'est-ce que c'est ?

— M'apporter à manger et des lainages. Nous mourons de faim et de froid.

— Je ferai mon possible.

C'était fini. A présent le nombre des détenues était au complet. Serrées les unes contre les autres, les mains crispées aux barreaux, elles criaient toutes ensemble. C'était un vacarme déchirant, dans lequel deux mots revenaient sans cesse et restaient seuls compréhensibles : « Assiste-moi, assiste-moi ! »

A mesure que les voix montaient elles devenaient plus nerveuses, plus aiguës. La grille, secouée par les mains fébriles des prisonnières, faisait trembler tout l'édifice. Parmi les visiteurs plus personne n'ouvrait la bouche. A quoi bon, disaient les visages durs de désespoir. Alors, jusqu'à la fin de la visite, nous restâmes là, immobiles, écoutant ce cri suppliant qui dominait tous les autres : « *Assiste-moi, assiste-moi !* »

Henri de Regnier aimait le *Tatouage Bleu* et me le fit savoir. On m'a dit que Francis Carco le trouvait intéressant. Mais le plus beau compliment que j'ai eu de ce livre vient d'un petit barbeau de la Place Blanche.

— Mon vieux, me dit-il, c'est pas mal ton bouquin, mais il manque encore des choses sur le business. Tu n'es pas encore assez dessalé. Si tu veux je t'instruirai...

Me trouvant assez dessalé comme ça, je jugeai inutile de profiter de l'occasion.

Avant de quitter les filles de Montmartre, je veux raconter brièvement l'histoire de So-So. Nous l'avions connue gamine, sautant à la corde Place du Tertre. C'était une vraie poupée de Paris, avec des cheveux frisés, épais comme des copeaux d'ébène, des yeux bleus, étonnés, frangés de longs, longs, longs cils noirs.

Elle devint arpète, puis ouvrière, puis, un soir, le saut dans l'abîme. La voilà bien fringuée et chaussée, partant en chasse tous les après-midi jusqu'au lendemain matin. C'est un métier qui ruine la santé la plus robuste, sans en avoir l'air. So-So avait parfois la fièvre et se sentait très lasse. Alors, pour se remonter, elle buvait une mominette ou un amer picon. Quand elle avait un verre dans le nez elle se disputait avec tout le monde. Comme elle buvait de plus en plus elle devint vite insupportable. Un jour j'appris qu'elle était à l'hôpital. Cela n'allait pas, disaient les copines, du côté des poumons. So-So crachait du raisiné. Un soir je la rencontrai rue Lepic. Elle était seule et semblait désespérée.

— So-So, proposai-je, viens dîner avec moi au bar du Moulin.

— Si tu veux, répondit-elle tout doucement.

Au restaurant elle demanda un œuf crû. Pendant qu'elle chipotait son œuf, j'admirais ses mains.

— Que t'a de belles mains, So-So.

Elle s'imagina que je lui faisais du plat.

— Oh ! mon petit, dit-elle, pas ce soir. Viens demain matin, si tu veux. Le matin je suis encore bonne. Mais ce soir j'ose pas. Je pourrais te passer dans les bras. *C'est pas une blague à faire à un homme.*

Une semaine après elle était morte. Enterrée à Pantin, avec un petit jardin sur le ventre. Dans ces pauvres filles de Paris survit le fin génie de l'artisan français. Elles aiment l'ouvrage « *bien faite* ».

XVIII

D'ailleurs le personnage de grand prévôt littéraire est toujours un peu odieux, fût-il accompagné d'une vaste gloire.

M. J. CHÉNIER.

(*Œuvres diverses.*)

Quant j'étais adolescent j'aimais à feuilleter les livraisons du *Musée des Familles*, vieille publication pleine de reproductions de toiles célèbres, gravées sur bois. Ce n'étaient que Lédas, Èves, Vénus, Danaés exposant leurs formes épanouies à mes regards enchantés. J'ai toujours eu pour les belles filles un goût vif, innocent à force d'être naturel. Les commentaires qui accompagnaient ces images étaient singuliers. Les critiques d'art se souciaient de tout, hormis de peinture. D'abord il y avait les classifications : peinture historique, portrait, paysage, nature morte. La peinture historique appartenait seule au grand art, tandis que le portrait, le paysage et la nature morte n'appartenaient qu'aux arts mineurs. Ensuite les censeurs s'évertuaient à découvrir dans chaque tableau ce qu'ils nommaient le *défaut*. Le défaut était tantôt une erreur de composition, d'expression, de perspective, tantôt une inadvertance, une invraisemblance ou un anachronisme. Ainsi, à propos de la *Suzanne au Bain* qui est au Louvre, je lisais :

« Comment supposer qu'une dame de la meilleure société romaine aille se baigner toute nue en plein air, sans même fermer la porte de son jardin? »

Ou concernant une toile de Rembrandt :

« Le sujet de cette toile est obscur. On ne devine pas qui est le *prisonnier*? Est-ce le jeune homme qui tend le poing? Mais alors pourquoi lui a-t-on laissé son épée? Est-ce le vieillard qui regarde par le judas? Il est difficile d'admettre qu'un homme enfermé ait la liberté d'ouvrir un guichet percé dans la porte de sa prison. »

Depuis longtemps la peinture s'est délivrée de ces bêtises. Il est maintenant admis qu'elle a son objet en elle-même et qu'il ne faut pas exiger des princes de la palette qu'ils enseignent l'éthique, la philosophie ni qu'ils donnent dans l'amère revendication sociale. Partant de là, je me demande pourquoi la littérature continue de se distinguer des arts plastiques? Pourquoi les critiques s'obstinent à y maintenir la hiérarchie des genres? Sur quelle autorité ils s'appuyent pour décréter, par exemple — et avec quelle superbe assurance — que le roman de mœurs et le roman de caractère, nommé si sottement roman psychologique, sont des créations supérieures au récit d'aventures et de voyages?

Et qu'est-ce que le sujet et le nombre de pages, roman fleuve ou roman perle, font à l'affaire? Parbleu! j'aimerais mieux avoir écrit la *Laitière et le Pot à Lait* ou *Peau d'Ane* que cinquante de ces gros bouquins dont on fait grand cas à présent et dont on ne parlera plus dans un quart de siècle. La hiérarchie des genres est une invention de cuistres. Il suffit qu'un écrivain de génie y produise un chef-d'œuvre pour qu'un genre décrié,

entre autres la farce, s'élève au premier rang, comme il suffit d'un chef-d'œuvre pour faire une langue écrite d'un obscur patois.

Mais je n'ai nulle envie de m'embarquer ni de m'attarder dans une controverse de cet ordre. Rien n'est plus vain. Toutes les doctrines d'art sont fallacieuses et abusives. Il suffit de lire les préfaces, les professions de foi, les manifestes de n'importe quel temps, quelle école, pour voir que ce qui occupe et exalte une génération devient bientôt inintelligible et indifférent à la génération suivante. Les livres vivants, qui continuent à vivre dans la mémoire des hommes, les seuls qui comptent en définitive, ont presque toujours été écrits par des isolés, en dehors et même contre les modes et engouements de leur époque. Bien rarement leur mérite a été reconnu dès leur apparition. Ils possèdent une vertu secrète que la science ne peut définir, que la volonté ne peut reproduire, que l'art ne peut imiter. Aussi les sentences des jurys, des comités de lecture, des académies qui prétendent chaque fois choisir, désigner, couronner le meilleur ouvrage de l'année sont de grossières impostures. Et c'est encore une imposture que d'accuser la foule, le public non éclairé, des injustices dont le génie est d'ordinaire victime. Les seuls persécuteurs du génie n'ont jamais été que les pédants et les faux lettrés. Cela s'explique parce qu'ils sont le nombre, parce que le génie les contredit et les réduit à néant, sans le faire exprès ; parce que sur cent hommes qui écrivent il n'y en a pas toujours un qui soit doué d'une apparence de talent. Pour parler net le génie les désespère et les scandalise. Il n'est ni sage,

ni appliqué, ni sérieux, ni patient, ni zélé. Il n'est même pas toujours instruit, cultivé comme ils disent dans leur jargon imbécile, car il peut naître au sein de l'ignorance et du désordre. Il se moque d'être original ou de ne l'être pas. Il invente même lorsqu'il copie, il crée même lorsqu'il imite. Il est le contraire de tout ce qu'ils ont si laborieusement appris, de tout ce qu'ils sont capables de concevoir et d'imaginer.

Du désespoir des auteurs à recettes, à poncifs, à systèmes sont nés les singuliers alibis qu'ils invoquent pour justifier l'emploi de leur temps. Vaguement tourmentés par l'idée fausse que la littérature a besoin d'excuses pour se manifester et *doit servir à quelque chose* ils veulent que la comédie, le conte, le roman corrigent les mœurs, redressent les torts, dénoncent les abus, réforment l'état, la société, la religion. Ah ! j'espérais me divertir des quarante voleurs ou des amours de Daphnis et de Clhoé et voici que l'on m'entretient des troubles sexuels de lady Chatterley ou des accès de pédérastie ancillaire de monsieur le baron. Dites-moi que vous avez le droit de vous délasser comme il vous plaît, mais ne venez pas me conter que votre plaisir est plus élevé, plus noble, plus délicat que le mien, car ce n'est pas vrai.

Mais à présent on a bien inventé de nous nommer clercs et de vouloir, sous peine de trahison, que nous nous occupions de la fangeuse politique. Et d'abord je ne suis pas clerc. Je suis conteur, trouvère, poète et me moque des bavardages et querelles du forum comme du denier de César. Tout ce que je puis faire pour César c'est de lui rendre sa monnaie. Et encore, à la place de César, je ne m'y ferais pas.

Je refuse également de verser dans l'idolâtrie. Je nomme idolâtrie brûler de l'encens devant une effigie, chercher mes enseignements et ma loi dans une œuvre humaine. Mon âme est à Dieu d'abord, à moi ensuite. Je la donnerais plutôt à tous les diables de l'enfer que de la confier à aucun de mes semblables. L'homme, quel qu'il soit, saint, héros, génie, n'est qu'une misérable créature, essentiellement périssable et imparfaite, dont je n'ai rien à attendre ni à apprendre dans l'ordre supérieur des choses. Aimons-nous les uns les autres et que chacun se sauve soi-même, comme il est écrit.

Si je disais franchement ce que je pense de la plupart des livres que j'ai lus, que je lis, je me brouillerais irrémédiablement avec tous les morts, tous les vivants et tous les hommes à naître. Et si j'ajoutais ce que je pense des miens, je serais obligé de détourner la tête si je voyais mon ombre sur un mur. Il ne faut pas demander à la chose imprimée plus qu'elle ne peut donner. Cela signifie que j'ai depuis longtemps chassé loin de moi les démons impurs de la vanité et du mensonge littéraires et qu'il ne faut plus chercher à me séduire avec des faux-semblants et des simulacres. Je n'écris pas pour les esthètes, les snobs, les raffinés, ceux de l'élite, les pharisiens d'art. J'écris pour les humbles, les simples, les pauvres d'esprit. Il y a un immense orgueil là-dedans ? Peut-être. Mais tout orgueilleux que je sois, je ne me crois tout de même pas plus fort que Jésus-Christ qui s'entourait de petits enfants, choisissait ses disciples parmi les artisans et parlait aux viles multitudes du haut de la montagne.

Encore un coup il ne s'agit pas de doctrine. Il serait

plaisant de condamner les doctrines d'autrui pour mettre les siennes à la place ! Ce que j'en dis n'est que pour montrer mes actes et mon œuvre sous leur véritable jour et pour dévoiler le sens caché qu'y trouveront ceux qui savent lire sur plus d'une dimension. Une pareille attitude, peut-être plus imposée que choisie, me condamnait fatalement à l'abandon et à la solitude. On pense bien que je n'ai jamais passé pour un grand saint dans les petites chapelles. Quant aux pauvres qui m'aiment et me suivent, ils ne sont point dispensateurs de la gloire, du succès ni de ses avantages mondains.

Ici le niais de la compagnie intervient, m'arrête et m'interroge :

— Comment ! s'écrie-t-il, que veux-tu nous faire croire ? Quoi, est-ce pour les pauvres que tu as écrit tant d'histoires fantastiques, désinvoltés, fastueuses, optimistes et joviales ?

— Oui, mon cher ami. Les histoires tragiques, sinistres, les récits de famine et de détresse, les scènes de déchéance et de désespoir n'amuse que les repus, les gavés, les cochons à l'engrais et les riches. Ils aiment cela, comme ils aiment à visiter les bas-fonds, les asiles à clochards, aller voir guillotiner à l'aube, après boire. Ils croient ainsi s'absoudre, par un masque de fausse charité, et participer à l'immense misère du monde. Moi, permets que je m'en vante un peu pour l'exemple, je donne aux infortunés non ce que j'ai en trop, mais ce que j'ai de plus précieux.

Pendant vingt ans j'ai écrit des contes dans les journaux de Paris, des histoires destinées à la masse des

lecteurs vulgaires, sans compter les perles que je semais sous mes pas avec la hauteur et l'insouciance de lord de Buckingham au bal d'Anne d'Autriche. Dans chaque conte, j'ai toujours mis tant d'art, tant d'amour, tant d'idéalisme qu'il m'était possible d'y mettre, et chaque conte était encore une réponse au mensonge, à l'erreur du jour. Ainsi j'ai labouré mon champ et j'ai vu lever mon blé. Pur froment, maigre blé noir? Qu'importe! Ceux qui s'en sont nourris l'on trouvé bon et secourable. Cela me suffit.

De même chacun de mes livres est une aumône, une charité ou une protestation contre l'esprit de fausseté. *L'Exaltation*, écrite avant la guerre, la veille de la chute dans le gouffre sanglant, relève la croix renversée dans les fanges du matérialisme. *La Terreur Fauve* prédit, annonce, le monde actuel, envahi par l'ordure, la haine, la mufflerie, l'esprit de lucre et la bestialité. Ces deux ouvrages parurent peu après l'armistice, chez Albin Michel et eurent un certain succès. On parla vaguement de *L'Exaltation* pour le prix Goncourt. Ne l'ayant pas obtenu, je ne crus pas utile d'ameuter la presse ni d'en faire une affaire d'alliance franco-belge.

La Terreur Fauve, qui semble être une satire du bolchévisme, du front populaire, a été composée en 1916, longtemps avant la révolution russe. J'en corrigeais les épreuves lorsque d'Orbaix, enfin sorti de la Belgique libérée, vint me surprendre rue Rodier. J'y occupais un logement meublé. En ce temps Paula-Adolphine ramassait toutes les bêtes perdues ou abandonnées du quartier. Nous avons trois chats, un chien et une infinité de souris blanches. Je ne compte pas les puces

ni les punaises. Pendant que je lisais à d'Orbaix un chapitre du roman, un tableau de Paris terrorisé par les bêtes, les chats grimpaient sur mes genoux et les souris couraient dans mes cheveux. Mon excellent ami Désiré faillit s'enfuir, saisi d'épouvante. Mais je le rassurai et nous allâmes dîner rue Lepic.

Crommelynck, sa femme et son fils Jean nous avaient rejoints dès la fin de la guerre. Ensuite arriva M^{me} Bauffre et sa fille Doudouce, et notre héros modeste, Blandin, enfin démobilisé. Alors nous eûmes quelques bonnes réunions dans mon charmant taudis de la rue Rodier. J'y construisis un théâtre, peignant les décors et découpant les personnages, pour Jean et Doudouce. Je leur jouai *Faust*, en chantant les airs d'une voix tellement aiguë et discordante que tous nos chats allèrent se cacher sous le buffet.

Ce buffet était parfois vide, quand nous manquions d'argent, ce qui arrivait malgré mes collaborations et mon contrat avec le père Michel. Comme la crise du logement commençait à sévir, Crommelynck avait dû se contenter d'une chambre rue Volta. C'était dans un hôtel borgne, véritable coupe-gorge, avec des filles en carte, des apaches et des duels au couteau à tous les étages. Ce fut là que Crommelynck mit la dernière main au *Cocu Magnifique*. Nous passâmes quelques mois difficiles. Plus tard, aux années abondantes de Saint-Cloud, entre 1920 et 1925, nous ne parlions jamais de la rue Volta sans frémir.

A part cela j'étais heureux, car je n'étais plus seul. J'avais un enfant à moi, une petite fille. Jusque-là les femmes m'avaient toujours déçu et je disais souvent à

Crommelynck, en parlant d'elles : « Aucune n'a le cœur assez grand pour contenir mon amour ! » Mais d'un enfant l'abandon vient si tard qu'on ne l'appréhende pas plus que la mort que l'on croit lointaine. Un enfant c'est notre vie qui reprend, et s'amplifie. C'est une coupe de vin doux et amer qui apaise nos regrets et endort nos souffrances. C'est aussi un rachat, une joie ineffable, un signe de la miséricorde du Seigneur.

Dès que l'enfant vient dans ma vie, il apparaît dans mes livres, comme une clarté. Les *Deux Ingénus*, la *Rose de Java* en sont les reflets. Je ne soupçonnais, je ne prévoyais pas encore combien j'allais, sous ce rapport, devenir riche devant Dieu et misérable devant les hommes. Peut-être si je l'avais su aurais-je eu peur.

Nos désirs profonds finissent par se réaliser, d'une manière ou de l'autre, mais pas à l'heure que nous l'espérons. A la suite de circonstances qu'il n'est pas utile de conter ici, je me trouvai bientôt seul au monde avec ma fillette. Elle était maintenant à moi. Or, depuis longtemps, je souhaitais en secret de pouvoir aimer d'amour pur un être vivant jusqu'à mon dernier souffle. C'est à partir de ce moment que l'on me vit partout, chez mes éditeurs, dans les salles de rédaction, tenant ma Kiki par la main. Cela étonnait tout le monde.

— Comment, me dit Colette au *Matin*, vous allez garder, élever ça, van Offel ? Pour un homme ce n'est pas possible !

— Mais si ! Cela me rappelle un roman qui a enchanté mon enfance : *Le Bossu ou le Petit Parisien*. Je ferai comme Lagardère pour Aurore de Nevers.

Précisément je complétais mes maigres ressources

d'hommes de lettres en donnant des leçons d'escrime. Parmi mes élèves il y avait Van Melle, le futur directeur de *Toute l'Édition*, le peintre Georges Tribout, fils de l'ancien propriétaire de Verhaeren, le docteur Livet et le fils du docteur Guyonnaud. Pendant que je battais le fer ou réparais mes fleurets cassés, Kiki jouait sagement dans un coin. Je lui ai gagné plus d'un dîner à la pointe de mon épée. Elle était brave, hardie, ne s'étonnait de rien et passait sans s'effrayer ni se plaindre de l'opulence d'un jour au plus extrême dénuement. On menaçait parfois de me la reprendre. Nous vivions traqués. Souvent je dus l'habiller à la hâte, et l'emporter comme une proie dans la nuit. C'est notre histoire à nous deux, qui ne sera jamais écrite.

Il y avait encore les maladies. Puis je devais garder, défendre son âme. Une âme d'enfant quel dépôt ! C'est comme une claire fontaine, au bord du chemin. D'abord elle ne reflète que les images de la terre et du ciel. Puis viennent les passants qui menacent de la troubler, en y jetant leur boue, leurs pierres, leurs saletés. Si on les laisse faire, l'enfant bientôt n'est plus qu'un être stupide, absurde, fourbe et menteur comme eux.

Ce fut à cause de ma fille que je repris l'habitude d'aller travailler tous les étés à Ostende, au *Carillon*, chez mon vieux camarade Bouchery. Ainsi je lui payais de belles vacances à la mer. Un jour je la déguisai en Amour, pour aller à un bal d'enfants. Je dorai ses sandales, son arc et je fis un carquois de l'étui qui avait enfermé mon diplôme du prix Bouvriez-Parvillez. Après la fête je la ramenai le long de la digue. Je la portais et, comme elle était fatiguée, elle avait posé sa tête crêpue sur mon épaule.

— Voilà, disaient les gens en riant, Horace qui se promène avec l'Amour sur les bras !

Mais d'autres, moins bienveillants, ricanaien :

— Il a trouvé une nouvelle attitude littéraire...

Il n'y a que les esthètes et les hommes de lettres capables de pareilles gentillesses.

En 1920 nous passâmes quelques mois à Champigny. J'y voisinais avec d'Orbaix qui demeurait à Champigny-la-Bataille, sur la pente qui mène au monument. D'Orbaix venait de se marier. Peu riches, nous faisons notre marché ensemble. Quelquefois Grimauty venait nous tenir compagnie. Toujours à l'affût, noir et sauvage, avec ses yeux d'écureuil, il débarquait du petit train de la Bastille, chargé d'un invraisemblable attirail de braconnier de rivière. Parmi mes autres connaissances de Champigny, il y avait un prévôt d'armes de Joinville et deux pêcheurs de machabées qui m'initiaient aux mystères et surprises de leur profession lugubre, en termes pittoresques. Le dimanche nous visitons les bals musettes au bord de l'eau. C'est à Champigny que j'écrivis *Le Roi de la Jetée* et que d'Orbaix acheva le *Temps des Coquelicots*. Il y refit aussi une copie d'*Une Armée de Pauvres* qui a été perdue. Le soir nous allions voir le soleil se coucher sur la Marne. La rivière, dorée du côté de Paris, se teintait d'argent vers Chennevières, derrière les grands arbres de l'île Pisse-Vinaigre. D'Orbaix me montrait l'endroit où le poète Deubel, désespéré par la misère, s'était donné la mort.

XIX

Las ! pauvre Yoorick !

SHAKESPEARE.

(*Hamlet.*)

Ces premières années qui suivirent la guerre n'ont laissé dans ma mémoire qu'un souvenir confus et maussade. C'était comme une convalescence, avec des menaces de rechute. On continuait de s'entre-tuer dans quelques coins de l'Europe. Certains peuples, mis en appétit sur le tard semblaient vouloir se rattraper. On jugeait, on fusillait toujours les traîtres. Partout les gouvernements avaient pris de mauvaises habitudes, des habitudes expéditives, auxquelles ils n'étaient pas près de renoncer. Déguisée en grippe espagnole, la Mort restait à table. Les journaux du temps, pour n'en point perdre l'habitude, divaguaient avec un magnifique ensemble sur le merveilleux traité de Versailles, le désarmement, la dette allemande, l'extradition du Kaiser, la république rhénane, les orphelins de guerre, le spartakisme et le bolchévisme. En 1919 je revins au pays, en reportage, à la suite du président Poincaré. Je retrouvai Bruxelles appauvri, noir, boueux. Mes anciens confrères de la presse avaient l'air vieilli. Ils flottaient dans leurs vêtements usés, comme après une longue maladie ; mais tous étaient abondamment décorés et portaient ostensiblement leurs croix et

médailles. La kermesse belge reprenait. Le défilé de la victoire, avec Foch levant son bâton devant la loge royale, eut lieu sous une pluie battante. Nous allâmes à Gand, à Anvers, à Liège. C'est là que j'eus l'occasion de constater combien la Belgique est partout semblable à elle-même et forme un pays unique, absolument distinct des pays qui l'entourent. Malgré les terribles épreuves subies, cela restait riche de vie et de couleur. Ce qui est admirable chez nous ce sont les enfants. Nous y sommes si habitués que nous ne le remarquons pas et que nous n'en parlons jamais dans nos livres. Mais pour l'étranger, le voyageur qui rentre après une longue absence, rien n'est plus émouvant que ces cortèges de fillettes et de garçonnets qui sont l'ornement et la joie de nos fêtes. Nulle part ailleurs ils ne sont plus beaux, plus blonds, mieux vêtus, plus rieurs, plus choyés, plus aimés que les nôtres. C'est quelque chose tout de même.

A Anvers j'avais retrouvé mon père, remarié à soixante-dix ans et toujours alerte. Il s'était retiré dans une petite maison de campagne, à Hove, où j'avais demeuré moi-même à l'époque où j'écrivais les *Enfermés* et la *Nuit de Garde*. J'y avais pour voisin un vieil oncle, nommé London, capitaine au long cours. Il était l'époux de ma marraine, tante Cécile, et avait quitté la mer parce qu'on avait remplacé son trois-mâts barque par un cargo à vapeur. « Autant disait-il, s'établir conducteur d'omnibus ! » Devenu veuf, il épousa en secondes noces une demoiselle Parys qui donnait des leçons de maintien et de beau langage dans les châteaux des environs. Londres et Paris s'entendaient comme-ci,

comme-ça. Elle ne parlait que le français, un français pincé de vieille institutrice, lui ne savait que le flamand, l'anglais et l'espagnol. « Avec ça, prétendait-il, on va partout. Tandis que *la française rien que de l'artifice !* »

Ils habitaient à deux pas de chez moi, un pavillon propre, grand comme une cage à mouches. Pour me distraire et leur être agréable, j'avais décoré l'intérieur, peignant des vitraux et des lambris en pierre de Delft dans la salle à manger. Maintenant le capitaine et sa femme étaient sous terre et mon père me montra leur maison vide comme le coquillage d'une bête morte. Pendant que je restais là, au milieu de la pièce abandonnée, encore pleine de mes peintures et du souvenir des disparus, mon père me raconta l'histoire :

« Lorsque les Allemands s'approchèrent d'Anvers quelques obus tombèrent sur Hove et décapitèrent le vieux clocher. Le capitaine partit avec sa femme pour se mettre à l'abri, derrière les remparts de la ville. Ensuite il rentra chez lui. Il ne trouvait du repos nulle part. Un soir il alla dormir seul et ne se réveilla plus. Le village était désert. Tout le monde avait fui, à part deux ivrognes : le menuisier et le charron. Ils firent un cercueil, avec les débris d'une porte, et transportèrent le capitaine à l'église. Le charron dit :

— Il faut faire quelque chose. On ne peut pas enterrer un homme comme un chien. Le curé n'est plus là ? Va chercher son livre. Je vais dire les paroles.

— Les sais-tu, ces paroles ? demanda le menuisier.

— Je m'arrangerai.

Ensuite les deux compères creusent la fosse, la comblent, y plantent la croix du clocher écroulé. Ainsi

fut enterré et servi le capitaine London, dit la Baleine, comme en pleine mer ou dans une île déserte.

J'appris en même temps la mort d'un grand nombre d'autres parents et connaissances. Partout la guerre avait passé comme une machine à faucher les blés. A Bruxelles, je revis mon frère Stan. Il semblait guéri. Je lui conseillai de me suivre à Paris. Il avait passé la guerre en Angleterre et y avait beaucoup perfectionné son talent d'illustrateur. Paris lui offrait des ressources qu'il ne pouvait trouver chez nous. Quelques mois plus tard il était installé dans un atelier de la rue Duperré près de la place Pigalle. Il eut tout de suite des collaborations intéressantes au *Rire*, à la *Baïonnette*, à *L'Illustration*. Mais sa santé était toujours chancelante. Après un réveillon de Noël nous allâmes danser au Moulin de la Galette. Il faisait un froid sibérien. Le lendemain Stan était au lit. Le médecin qui vint le voir hocha la tête.

Dès qu'il fut sur pied Stan retourna à Londres. Notre bohème parisienne l'effrayait et était mortelle pour lui. J'allai demeurer à Saint-Cloud.

Déjà Crommelynck y était campé dans l'ancienne rue de Montretout, devenue rue Emile Verhaeren. Il y avait toute une colonie belge aux environs, avec les peintres Hector Letellier, Van Cleemput, le compositeur Michel Brusselmans et sa sœur Blanche Isaye. M^{me} Verhaeren présidait nos réunions, dans le cabinet de travail où tout était resté en place depuis la mort du poète. J'habitais un pavillon sur les hauteurs, derrière le parc, à l'entrée des bois, vers Meudon. De ma porte je n'avais qu'un pas à faire pour être sous les ombrages

du parc, d'ordinaire calme et vide pendant les jours de semaine. Au printemps et en automne c'était d'une splendeur royale dans les allées peuplées de statues, sous les futaies qui reflètent leurs cîmes altières dans le miroir des pièces d'eau. Kiki et moi nous y marchions sur la pointe des pieds, comme dans un temple. Du haut des terrasses nous voyions la tour Eiffel et les toits bleus de Paris. Au bois nous poursuivions les écureuils à coups de flèches. Pas pour les toucher, bien sûr ! Mais pour voir nos flèches décrire une gracieuse parabole par-dessus les arbres, retomber et apparaître brusquement comme une fleur magique, jaillie du sol. Une fois que j'avais perdu mon trait de vue, je demandai à ma fille qui se tenait derrière moi.

— L'as-tu suivie des yeux, Kiki ? Où est la flèche ?

— Elle n'est pas encore redescendue, papa, répliqua Kiki sans s'étonner.

Nous étions aux veillées de M^{me} Verhaeren presque tous les soirs. Parmi les assidus il y avait Valette, André Fontainas, l'éditeur Bernouard, le prince Gagarine, Saint Georges de Bouhélier, M^{me} Rodenbach, le peintre Montald et sa femme, Florent Smidt, et parfois, Marie Gevers lorsqu'elle était de passage à Paris. L'ombre de Verhaeren planait sur ces assemblées. Marthe Verhaeren écoutait nos bavardages et vantardises avec un sourire résigné. Mais quand nous commencions une discussion sur la peinture, elle allait dormir en nous disant de boire notre vin sans nous presser. Le vin bu nous descendions chez Crommelynck et la joute oratoire continuait et durait jusqu'au point du jour.

Les cinq années que j'ai passées à Saint-Cloud sont

les plus clémentes, les seules clémentes, de mon existence. Dans mon ermitage, aux fenêtres tapissées de roses, je vivais avec ma fille Kiki, loin des foules. Je cultivais mon jardin et me croyais arrivé au port. De temps à autre j'allais vendre mes fruits, j'entends mes contes en ville et cela suffisait pour nous procurer le pain, le beurre et le reste. Le monde paraissait se remettre en équilibre. Ceux qui avaient traversé la guerre espéraient renouer, recommencer leur vie à l'endroit où elle avait été cassée en deux, rompue, déchirée. Beaucoup de monstres plastiques et littéraires n'étaient pas encore nés. Il n'en était encore question que dans les petits salons, les petites revues excentriques. Les ravages du communisme, du freudisme, de l'obsession érotique, du priapisme collectif, du cinéma et de l'abrutissante T. S. F. restaient anodins. En apparence du moins, la civilisation française demeurait intacte, comme la courbe mesurée des collines de la vallée de la Seine et la paisible majesté des forêts et des champs du Valois. Déjà les barbares étaient dans nos murs, mais nous n'y pensions guère ou à peine. L'insouciance heureuse des années de Saint-Cloud se retrouve dans les contes et romans que j'y ai composés : *La princesse Kiki et son Ecureuil*, *Les Deux Ingénus*, *Le Secret de Rubens*.

« Cela est fort au-dessus de moi, dit Marie Pypelinxs dans ce dernier ouvrage. Les livres donnent-ils de la bonté aux méchants, de l'esprit aux sots ? Et que peut-on apprendre des hommes quand les enseignements et l'exemple de Dieu sont là ? Je songe souvent avec effroi aux erreurs et aux fautes dans lesquelles je retombe

tous les jours. Il nous est impossible de nous corriger et de nous instruire parfaitement nous-mêmes, alors n'est-ce pas d'une grande présomption et d'un fol orgueil que vouloir sans cesse corriger et instruire les autres? »

Et plus loin le peintre Balten enseigne au jeune Rubens et à son compagnon :

« Qu'est-ce qu'un arbre transplanté en terre étrangère? Non, mes petits, c'est ici qu'il faut grandir. Que vos racines pénètrent jusqu'au cœur du sol natal. Vous deviendrez vigoureux et riches de sève. Alors, après les fleurs de votre jeunesse, les pollens de votre été, viendront les fruits de l'âge mûr. Ployez sous le fardeau, la destinée est accomplie. Il ne vous reste plus que de distribuer ces fruits à ceux qui passent : aux pauvres, à ceux qui ont faim, à ceux qui ont soif. Vous en donnerez même aux sots et aux ingrats qui vous jettent des pierres. »

Je n'ai pas besoin de m'expliquer davantage. Si je voulais résumer, en vingt ou dix lignes, tout ce que j'ai raconté dans mes récits sans nombre, je n'écrirais pas autre chose.

En 1925, nous eûmes la douleur de perdre notre cadet Stan. Il y a longtemps, en 1885, un matin de septembre, mes sœurs envahirent la chambre où je dormais avec mon frère Edmond.

— Venez vite ! criaient-elles, Maman vient d'acheter un bébé.

Le nouveau venu était dans son berceau tout seul et bien tranquille. Les sœurs de mon père, qui étaient fières et belles comme des fées, vinrent le voir.

Elles disaient :

— Jésus Maria ! qu'il a un grand nez...

A Anvers, nous habitions le quartier du Sud, encore neuf, à peine conquis sur les campagnes. Tout près de notre maison les vestiges de l'exposition universelle de quatre-vingt cinq, fontaines, kiosques, pavillons mauresques, pagodes, huttes nègres, cabanes bambou, achevaient de tomber en ruine. Ce fut dans ce merveilleux décor pour jeux d'enfants que Stan ouvrit les yeux aux mille et un miracles de la vie. On y donnait des spectacles et des fêtes. Sans quitter nos bras, car nous le portions à tour de rôle, Stan voyait flamber des feux d'artifice, monter des ballons, passer des cortèges d'Indiens Sioux, de Cosaques ou de cavaliers arabes. A trois ans il savait déjà raconter toutes les histoires et dessiner des bonshommes. Mais il était pensif et triste comme un enfant de roi.

Il ne cassait pas ses jouets. Il ne déchirait pas ses images. Il était prudent et mesuré en toutes choses. Pendant les kermesses nous lui montrions les illuminations et les cavalcades : le géant Antigone et les Dauphins et la Baleine. Nous le promenions dans les musées, entre les hauts murs où fulgurent les Rubens, rêvent les hautes figures de Van Dyck, boivent les ivrognes de Jordaens, dans leur grand verre de Bohême.

Peut-être fîmes-nous, dans cette éducation singulière, trop de place à la Beauté ? A la longue les réalités de l'existence eurent pour lui un goût écœurant. Il avait un insurmontable éloignement pour la laideur, même pour la laideur innocente, celle des estropiés et des vieilles gens, avec la terreur de tout ce qui salit l'âme

et les mains. Il n'avait pas grand appétit à vivre. C'est ce dégoût, qui l'a mené au tombeau avant l'heure.

Il partit comme il était venu, à l'improviste, par un jour de septembre. Je le revis pour la dernière fois couché dans le lit où il devait mourir, comme je l'avais vu dans son berceau où il venait de naître, tout seul, tranquille, avec ses yeux amers et son grand nez.

Ces yeux, chargés de reproches, mal résignés aux duretés du sort, je ne le connaissais que trop bien. Il eut le même regard lorsqu'il se cassa un bras à trois ans, lorsqu'il vit mourir sa mère, deux ans plus tard lorsqu'il perdit son soulier au pilotage.

Quand Stan courait à peine, je le portais souvent jusqu'au port, pour lui montrer les bateaux, par un chemin périlleux encombré de ballots, de cordages et d'ancre délaissées. C'était aussi gai que de jouer à Robinson ! Sur les ponts des navires couraient des nègres, des coolies chinois ou hindous. Les gabiers grimpaient dans les hunes des voiliers. Les steamers sillonnaient le fleuve, en mugissant comme des cachalots et crachant un grand panache de fumée. Un jour, en mettant Stan à terre, après une longue promenade, je m'aperçus qu'il était sur ses bas. Ses souliers étaient tombés en route et il n'avait rien dit. Il ne se plaignait jamais. Cela ne vaut pas la peine et puis ce n'est pas le genre de la famille.

Il n'était pas né pour vendre, ni pour acheter, ni pour faire la guerre. Il ne pouvait et ne voulait être qu'artiste. Son génie s'inspirait de la verve bizarre de Breughel et de Jérôme Bosch. Il avait l'élégance cachée des maîtres et bourgeois d'Anvers, notre cité de faste

et d'or, où le sang flamand s'est allié à celui des patriens de Gênes et de Venise. Les dictons, les légendes, les vieilles chansons et les vieux contes trouvaient en lui un inépuisable illustrateur. Entre tous les héros populaires, il préférait Thyl Uylenspiegel. Il lui ressemblait un peu ou l'avait recréé à son image : Hamlet dans le pourpoint bigarré de Yoorick ! Comme il avait horreur de la terre dévoratrice et de ses abominables pourritures, il voulut qu'on l'incinérât. J'allai attendre le corps au Père Lachaise. Fernand et Albert Crommelynck étaient à mes côtés et me soutenaient dans cette épreuve. Nous aperçûmes cette flamme qui, par moments, éblouit encore mes yeux. Après la cérémonie on me demanda si je voulais voir ce que le feu avait laissé de ce corps que nous avions tous bercé, connu, tant aimé. Qu'avais-je besoin de ce témoignage du néant ?

Chaque fois que j'y pense, je refais, comme ce soir, les étapes de cette vie légère et fugitive. Je pars du berceau où dort l'enfant innocent et tranquille. Je le revois dans les vêtements noirs de son premier deuil. Je le suis à l'école où il remporte des lauriers, à sa première exposition, à son mariage. C'était à Saint-Josse. Sa femme et lui n'étaient pas plus vieux que Paul et Virginie. Pendant la guerre nous nous évadâmes ensemble par la Hollande. Il faisait gros temps pendant la traversée de Flessingue à Folkestone et j'étais malade. Stan riait et m'encourageait. Il était alors plus joyeux et plus vivant que moi.

Il parlait bien l'anglais et aimait l'Angleterre. La vieille Angleterre de Shakespeare, de Swift, de Daniel

de Foé, de Charles Dickens. Quelques semaines avant mon départ pour l'armée, il me dit tranquillement :
— Je suis touché à la poitrine. Ne t'effraye pas trop.
Il avait l'air de s'excuser. Seul son regard, comme toujours, était un peu mécontent, offusqué.

Et tout se réduit à ces pâles souvenirs. Il est des songes, des visages qui n'ont jamais vécu, dont l'image s'est gravée plus profondément dans ma mémoire. Quel signe du néant surpassera jamais celui-là ? Il y a eu une vie. Toute une vie, avec ses espoirs, ses déceptions, ses joies, ses triomphes, ses amours et ses douleurs. Une vie de quarante ans, et je peux la contenir tout entière dans un moment de rêverie, comme j'aurais pû tenir dans ma main cette poignée de cendres que l'on m'offrait à la sortie du four crématoire.

XVIII

Si j'avais tous les trésors de la terre, je les donnerais pour un cœur d'enfant très volontiers, moi.

GUIDO GEZELLE.

Ayant plus de sympathie pour la rive droite que pour la rive gauche, j'ai été longtemps Montmartois. C'était peut-être une erreur. Après le départ de Stan pour Londres, je repris son atelier de la rue Duperré et j'y demeurai pendant un an environ. Je montais à la Butte tous les jours. L'endroit n'était pas encore envahi par les touristes américains et gardait son air rustique et monacal, à deux pas de Paris et de sa fièvre. J'y allais dîner chez Spielman, au *Clairon des Chasseurs à Pied* ou chez Bouscara avec Mimi, l'héroïne du *Tatouage Bleu*. Il y avait là une guinguette, avec jardin et bosquets, où nous allions boire du vin rosé et jouer au billard japonais. Mimi apportait son ouvrage, son tricot et me tenait compagnie pendant que j'écrivais un conte ou une page de roman, sur une table vermoulue, sous les arbres, importuné par les chenilles qui se promenaient dans mon cou, mes cheveux, ou par les guêpes acharnées à se noyer dans mon verre. Rarement la journée se terminait sans une visite au *Lapin Agile*. Déjà le père Frédé avait l'air très vieux et l'on m'assure qu'il vit encore? Toujours coiffé d'un bonnet de fourrure, vêtu d'un gilet de laine et chaussé de gros

sabots, il ne changeait pas d'allure et ne semblait jamais avoir quitté ses vêtements, même pour dormir. Durant la belle saison il dînait dehors, sur le pas de sa porte, souvent avec le dessinateur Depaquit. Tout en trempant la soupe, ils parlaient du bon temps, quand les apaches venaient tirer des coups de revolver dans les volets du *Lapin*.

Vis-à-vis du cabaret il y avait les paisibles ombrages du vieux cimetière de Montmartre. Au coin de la rue des Saules et de la rue Saint-Vincent s'élevait un terrain vague, plein d'arbres coupés. C'était ce qui restait, paraît-il, du parc de la belle Gabrielle Destrée, l'amie du Vert Galant. J'y allais m'asseoir, pendant les chaudes nuits d'été, en compagnie de Mimi. D'habitude elle était nu-tête, avec un ruban cerise dans ses cheveux, et moi en chandail, la cigarette collée au coin des lèvres. Sous cet aspect nous faisons peur aux bourgeois qui s'en allaient vite, comme à l'approche d'une terreur et de sa même. Les Parisiens se laissent facilement attraper à leur propre comédie. Ce fut dans ce terrain mal famé que Mimi prononça une phrase fameuse qui faillit devenir historique. J'allais me coucher dans l'herbe pour rêver aux étoiles lorsqu'elle m'arrêta avec un tendre cri d'alarme :

— Méfie-toi, m'amour. Il y a des colombins !

Une autre fois nous tombâmes chez Frédéric sur une bande d'Américains en goguette. A notre entrée un sourire largement auréfié s'épanouit sur la face de chaque convive. Ils exploraient les bas-fonds de Paris, le Paris d'Eugène Sue, et n'avaient encore rien vu. Or, voici qu'apparaissaient deux types pittoresques à

souhait, que l'on pouvait baptiser des plus beaux noms de l'image populaire et du roman feuilleton : Rodolphe et Musette, le Chourineur et la Goualeuse, le Tigre et Coquelicot. Nous allions être invités à la table, où resplendissaient un homard, des fruits, des coupes de champagne, quand cet animal de Frédé gâta tout par un excès de zèle.

— Voici, annonça-t-il, le grand poète *belge*, et son amie !

Les citoyens de la libre Amérique se détournèrent de nous d'un air dégoûté, comme si on leur montrait un Utrillo en toc ou un faux Renoir.

Un soir je rencontrai au *Lapin Agile* un troupier bleu-horizon déteint qui venait d'être démobilisé. Il avait les traits hâves, de longues moustaches de gendarme et un regard profond et noir de magnétiseur. C'était Frédéric Lefèvre. Nous nous liâmes d'amitié. Pendant nos premiers entretiens Frédéric me confia qu'il n'avait pas perdu son temps dans les tranchées. A Verdun il avait écrit une étude sur la *Jeune Poésie Française* et le *Mépris Sauveur*. Ces deux ouvrages furent publiés plus tard, l'un chez Crès, l'autre à la *Connaissance*.

Le futur auteur de *Samson fils de Samson* était encore inconnu dans les milieux littéraires. Collaborant aux grands journaux et ayant déjà publié quatre romans chez Albin Michel j'étais à ses yeux un personnage et je pouvais lui être utile. Mais, à la réflexion, Frédéric s'aperçut qu'il n'avait pas besoin de lambineurs de ma sorte pour être poussé et monter à l'assaut. Les rôles furent bientôt renversés. Le protégé devint protecteur

et le protecteur protégé. Un matin nous jouâmes, plantés sur l'éperon de la Butte, tournant le dos au Sacré-Cœur, une scène de Balzac au naturel, avec Rastignac défiant Paris : « A nous deux ! »

— J'y aurai ma place dans la critique, m'annonça Lefèvre. Je le veux !

Je n'ai pas l'habitude de douter de mes amis. Néanmoins je ne pus m'empêcher de penser que Frédéric allait avoir fort à faire.

Les chemins du succès sont singuliers. Un soir Frédéric vint me chercher pour aller au Grand Cinéma Gaumont où devait se disputer un championnat de fumeurs de cigare, de cigarette et de pipe. Pour la pipe il y avait un concours de fumeurs lents et de fumeurs rapides. Pendant que les concurrents fumaient gravement, comme de sachems de Femimore Cooper au Grand Conseil, la musique de la garde républicaine jouait des pas redoublés. Frédéric sortit victorieux de l'épreuve de la pipe lente, avec un record de cinquante-cinq minutes six secondes. Son portrait parut dans les journaux. Première caresse de la gloire ! « Plus jamais égalée depuis », m'avoua-t-il plus tard.

Lefèvre avait un vieil oncle avare qui le traitait de fruit sec, de propre à rien et s'obstinait à lui refuser tout appui et secours. Mais après son exploit au Gaumont, Frédéric vit tout changer autour de lui. Son oncle l'avisa qu'il pouvait désormais compter sur ses bienfaits. Il avait foi dans l'avenir de son neveu et mettait à sa disposition un pavillon, à la campagne, où il pourrait travailler et achever son œuvre en paix.

La réputation de la plupart des poètes, chansonniers,

peintres, philosophes et profonds penseurs de la Butte s'arrête net au bas de la rue Lepic. Il règne là un air qui me rappelait la Belgique. Au fond, tous les Montmartrois souhaitent quitter leur village pour aller briller dans Paris, mais bien peu y réussissent. Ceux qui restent se vantent de leur fidélité au terroir, méprisent les déserteurs, les évadés et rêvent de faire de la Butte le centre, le nombril du monde. On y publiait un journal confidentiel où tous les ratés de la commune libre pouvaient placer leurs mauvaises caricatures et copie. Cela ressemblait à un canard d'arrière préfecture, rédigé par des artistes à barbiche et à cravate lavalère. La feuille était intitulée agressivement *La Vache Enragée*. Frédéric Lefèvre entreprit de la diriger et de lui donner un meilleur ton. Mais ce n'était pas possible. Pendant que ses collaborateurs continuaient de gâcher du papier et de l'accabler d'inepties, lui, sérieux comme un pape, glosait savamment sur Valéry, Gide ou Claudel.

Un matin Lefèvre me surprit chez moi, dans mon atelier, couché par terre devant un manuscrit, entre un camembert, un pain boulot et deux bouteilles de vin.

— Que fais-tu là? me demanda-t-il. Descends, nous allons prendre l'apéritif à la Place Blanche.

— Impossible, mon cher! J'ai juré de ne pas me lever avant d'avoir terminé le roman que voici. C'est le *Peintre Galant*. Il doit être livré à Albin Michel demain matin.

— Depuis quand es-tu dessus?

— Depuis trois jours. J'en ai encore pour une nuit.

— Pourquoi cette hâte?

— J'ai besoin d'argent.

— Tu finiras par y laisser ta peau.

Peu après Lefèvre entra à l'*Homme Libre*, l'ancien canard à Clemenceau, comme secrétaire de rédaction. Il y travaillait en compagnie de Lombard et de Cromelynck. Quelquefois T' Sertstevens se montrait dans la boîte ou à la rue du Croissant, où nous allions corriger les épreuves et surveiller la mise en page.

A Paris, à Londres, à Bruxelles, à Ostende, j'ai assisté à la mise en page des plus grands comme des plus infimes journaux. Eh bien cela donne partout, en tout temps, lieu à une scène divertissante, qui ne varie jamais. On pénètre à la composition, « *entrée sévèrement interdite aux personnes étrangères au journal* », comme dans un sanctuaire. Le rédacteur en chef, le secrétaire de rédaction, les correcteurs, quelques collaborateurs sont à leur poste, le masque tendu, attentif, penchés sur les formes et mesurant les colonnes avec un bout de ficelle. C'est plus qu'une affaire d'État : le sort de l'Europe est en suspens. Que dis-je ! le sort du monde, de l'univers sont attachés à l'aspect de la première page, comme à la courbe du nez de Cléopâtre ! Conscients de leur responsabilité, les metteurs en page s'affairent, multiplient les prières et les ordres à un vieil ouvrier qui ne les écoute pas et n'en fait qu'à sa tête. Parbleu ! Il y a trente ou quarante ans qu'il est rompu à cette besogne...

Frédéric Lefèvre m'annonça un soir qu'il allait entreprendre la publication d'un journal exclusivement littéraire. L'idée était neuve et réussit comme chacun sait.

De savants critiques établiront plus tard quel a été le rôle des *Nouvelles Littéraires* durant la période qui s'étend depuis leur création jusqu'à nos jours. Mais, dès à présent, on peut affirmer qu'ayant le choix entre deux attitudes vis-à-vis du public elles ont choisi la plus difficile, la plus périlleuse. Au lieu de prôner systématiquement les livres à succès, les auteurs à gros tirages *Les Nouvelles* donnèrent leur préférence aux œuvres de choix, appréciées dans le monde des lettres, mais peu familières à la grande foule des lecteurs. Avant la guerre le journal *Comoedia* avait pris une position entièrement opposée en exaltant le théâtre boulevardier, au détriment de tout ce qu'on nommait alors dédaigneusement théâtre d'idées, littéraire ou théâtre d'art.

Pour Frédéric Lefèvre et son journal les sommets de la littérature française contemporaine sont Claudel, Gide, Proust, Valéry, etc. Cela peut se discuter. Mais j'aime les hommes qui restent fermes dans leur propos. En louant les *Nouvelles Littéraires* de leur attitude, je prêche contre mon église. Je pense qu'il y a une littérature dont ne parlent ni les snobs ni les pipelettes, une littérature qui n'a pas l'air d'en être une, et qui pourtant est la seule vraie. Toutefois il valait mieux sans doute pousser Claudel, Valéry, Gide, Cocteau, Romans, Du Gard et consorts que les ouvrages étincelants de MM. Vautel, Marguerite ou de madame Raymonde Machard? Encore écris-je ceci en vitesse et sans approfondir. En littérature, au cours des siècles, il y a de singuliers retours de bâton. Les premiers seront les derniers et les derniers seront les premiers. Les illettrés seuls s'imaginent que leurs jugements sont

sans appel et que la postérité les ratifiera à l'unanimité.

Personnellement j'ai de grands doutes là-dessus, ayant appris par l'histoire des lettres qu'un succès dit littéraire est très rarement confirmé par les générations suivantes, tandis que l'immortalité, non contestée, appartient presque toujours à des œuvres d'un tour aisé, accessible au populaire et même aux petits enfants : *Le Roman du Renard*, *Don Quichotte*, *Robinson*, *Manon*, *Paul et Virginie*, *La Fille du Capitaine* de Pouchkine, *Le Livre de la Jungle* ou les *Capitaines courageux* de Kipling.

Cette différence de goûts explique pourquoi j'ai si peu collaboré aux *Nouvelles Littéraires*, nonobstant l'amitié qui me liait à leur rédacteur en chef. Je fais souvent appel à l'obligeance de mes amis, pour puiser dans leur bourse principalement, mais je ne cambriole jamais leur conscience. Cependant Frédéric ne demandait qu'à m'être utile et se désespérait de me trouver si rétif. Il eut plus de chance avec André Baillon, auquel il avait voué une grande affection, en même temps qu'une solide estime pour ses livres si poignants, entre autres *l'Histoire d'une Marie*.

J'étais tout à fait d'accord avec Lefèvre lorsqu'il me parlait avec enthousiasme de l'œuvre de Neel Doff. Je n'ai pas encore compris, à l'heure qu'il est, pourquoi notre Académie n'a pas appelé Neel Doff parmi nous, fût-ce à titre de membre étranger puisqu'on m'objecte qu'elle est Hollandaise.

Frédéric Lefèvre aime à venir se reposer en Belgique, à Gand, à Bruxelles, à Anvers. Pour lui le Musée Plantin est un lieu de pèlerinage. Il y voudrait prétend-il,

terminer ses jours. Il nomme nos villes des *oasis de paix*, sans soupçonner le sens un peu cuisant qui s'attache au mot oasis chez nous.

Frédéric Lefèvre m'envoyait ses livres régulièrement, dès qu'ils sortaient de presse : les six volumes d'*Une Heure Avec*, les *Matinées du Hêtre Rouge*, *Samson fils de Samson*, *L'Itinéraire philosophique avec Maurice Blondel philosophe catholique d'Aix en Provence*, *le Sol*, *La Difficulté d'être Femme*, *Le Vagabond*. Je crois que ce sorcier fils de sorcier n'a pas encore fini de nous étonner.

Ce fut Frédéric Lefèvre qui me fit signer un traité avec un éditeur fameux de la rue des Saints-Pères. La veille il m'avait fait la morale :

— Tu vas aller là, mon petit, en laissant ta timidité à la porte. Il faut du nerf que diable ! J'ai rarement connu une nouille de ton espèce. Sur le boulevard tu fais le fringant. Tu t'amènes le feutre sur l'oreille, pincé dans ton veston et faisant siffler ta badine. On dirait d'un mousquetaire, le capitaine Fracasse qui va tout avaler. Mais une fois devant l'éditeur tu deviens un tout petit garçon. Ce coup-ci tu as l'occasion en mains. Si tu signes à moins de vingt billets, je te renie...

Le bon Frédéric me chapitra tant et si bien que je résolus de faire un effort. Le jour du rendez-vous avec Grasset je m'achète un Londrès et j'entre dans son bureau avec la hautaine désinvolture d'un marquis de théâtre, venant emprunter cent louis à son notaire. Enfoncé dans un fauteuil, les jambes croisées, jouant avec mes gants et ma badine, j'expose mes prétentions d'un air détaché. C'est tout juste si l'éditeur alarmé

n'ameute pas son monde pour me faire expulser. Nous n'avons plus jamais été parfaitement bien ensemble depuis. La morale de l'histoire est qu'il ne faut jamais jouer un autre personnage que le sien. C'est parfaitement inutile et cela porte malheur.

Au lieu de ces confessions littéraires j'aurais tout aussi bien pu écrire mes souvenirs d'escrimeur. J'ai commencé à faire des armes très tôt, à neuf ans, chez mon oncle Lava qui était perruquier et louait des costumes et des accessoires de théâtre. Nous trouvions là, parmi les vases en carton doré et les perruques, des épées à notre taille. Mon cousin Pierre me conduisit chez son professeur, l'illustre Baudouin, où nous fûmes initiés aux perfections du salut, de la mise en garde, de l'attaque courtoise et de la défense. A quinze ans, j'étais à l'école régimentaire de Huy. Jancart, notre maître d'armes et vaguemestre, était un grand diable noir et sec comme une trique. Il nous enseignait la pointe, la contre-pointe, la canne et l'escrime à la baïonnette superbement, mais sans douceur. A la moindre de nos fautes il rugissait comme une panthère blessée et faisait sauter le fleuret hors de nos mains. Ses panoplies auraient pû remplir une salle du Musée de l'Armée. Parmi les sabres, les rapières, les talpacs, les shakos, les sabretaches, les gibernes, les fusils, les mousquetons, les casques accrochés aux murs, nous admirions particulièrement une cuirasse, ramassée à Reichoffen, trouée d'une balle juste à la place du cœur. Jancart était un tireur de grand style, d'allure romantique, à détente formidable et multipliant les parades à effet, suivies de coupés de revers ou de couronnements.

Après mon départ du régiment je me fis inscrire au *Club des Maîtres d'Armes Civils et Militaires*, d'Anvers. Nos réunions se tenaient dans la Brasserie du Lion, rue Haute, près du port. Dans cette vieille rue avait demeuré Jacobus Jordaens, à un pas du Marché-aux-Gants où habitaient les darents d'Antoine Van Dyck. Parmi les professeurs du club il y avait Goeman du cinquième de ligne et Montigny du Train. Sylvestri, le patron de la brasserie, était lui-même un bretteur au poil fauve et à l'œil d'acier. Il avait toute l'apparence d'un de ces braves que l'on rencontre dans les romans de Maurice Maindron, toujours disposés à rendre service à un honnête homme encombré d'un rival dangereux. Il s'honorait d'avoir enseigné le fleuret à Max Elskamp.

Tous les ans, à la kermesse du mois d'août, nous organisions un tournoi. Il y venait un grand nombre de tireurs de toutes les provinces, de France et de Hollande. Les maîtres d'armes hollandais portaient des uniformes extraordinaires, brodés de soutaches et couverts de médailles. En ce temps, l'escrime classique étant de rigueur, seuls les coups de bouton arrivant au corps et à droite étaient valables. Avant l'assaut nous mettions un demi-plastron noir, afin que la marque des mouches, trempées dans la craie, y fût nettement visible. Pour augmenter leurs chances les Bataves arrivaient avec des mouches-éponges, grosses comme le poing, et des lames très flexibles de manière à nous blanchir sans nous toucher. Avec cela ils étaient fanfarons, tapageurs et ficelles comme des Italiens, mais sans avoir la science ni l'adresse de ceux-ci. Nous finissions toujours par les rosser d'importance, ce qui ne les

empêchait nullement de retourner chez eux en triomphe, pendant que leur moniteur accrochait une médaille de plus à sa veste. En 1904 vint une société de Bergen-op-Zoom, nommée *Lagardère* et dont le porte-drapeau était bossu.

Quand j'étais à *La Chronique* je fréquentais la salle Merckx. J'y vais encore de temps à autre. Déjà Amédée Lynen était le plus ancien élève du cercle. Il me racontait des souvenirs du temps de son ami le bon Eugène Demolder, quand on rencontrait chez Merckx, Max Waller, Lutens, Désiré de Paepe, Julius Hoste, Fritz Rotiers, Reding, Victor Boin, Paul-Emile Janson et autres hommes de lettres, d'état ou journalistes. Papa Merckx était plein d'anecdotes. Il avait enseigné aux carabiniers et à l'École militaire. Envoyé à Paris, en 1884, pour s'y perfectionner à l'école de Mérygnac, il fut invité à dîner par le président Grévy qui le complimenta sur son bel uniforme de sous-officier, vert et jaune, du régiment du prince Baudouin.

Autrefois les maîtres d'armes bruxellois se lançaient des défis pendant le carnaval. Déguisés en Arlequin ils proposaient une danse ou un assaut à l'épée ou à la batte. Le vainqueur recevait une queue de renard. Jamais je n'ai réussi à découvrir les origines de cette charmante et singulière coutume, maintenant disparue sans laisser de traces.

Le père Merckx qui a quatre-vingt trois ans donne encore la leçon à Amédée Lynen qui en a quatre-vingt-six. Amédée dessine et peint toujours d'une main légère et ferme, et sans trembler. A la *Taverne du Passage* Amédée reste fidèle à nos réunions et calme d'un mot

nos ardeurs juvéniles d'entre cinquante et soixante ans. Ainsi à un « jeune » qui traitait Victor Hugo d'imbécile, il demanda :

— Hugo était un crétin ?

— Certainement !

— Eh bien on apprend tous les jours.

— Nous savons bien, exposait un autre orgueilleusement, qu'en art le génie seul compte ?

— Oui, accorda Amédée. Mais ce sont des choses à dire entre nous.

Une autre fois on lui parlait de son monument.

— Il faudrait y penser, Amédée ?

— Je veux l'exécuter moi-même. Une simple pierre avec dessus une pipe cassée et comme épitaphe : « *C'est dommage.* »

Dernièrement nous avons conduit au cimetière le pauvre Emile De Bel. C'était le type même du spadassin au regard et aux membres de fer. Je l'ai vu tirer avec le gaucher Fadeux, parant sur place, le buste droit, la pointe en ligne, tissant une dentelle éblouissante de ripostes et de contre-ripostes. C'est un spectacle que, depuis la mort de Lucien Gaudin, nul n'aura plus l'occasion d'admirer, l'art de l'escrime étant en pleine décadence et se perdant de plus en plus tous les jours. Sans doute il n'y a plus lieu de s'en désoler outre mesure, mais on en peut tirer quelques réflexions sur notre époque, pleine de simulacres, de doctrines faussées et d'habitudes ancestrales dont la signification véritable est oubliée.

Ce fut dans une salle d'armes que je rencontrai celle qui devint la compagne et la consolation de ma vie.

Elle avait l'âme aussi loyale que son épée. Nous croi-
sâmes le fer et nous eûmes beaucoup d'enfants. Ici
il faudrait mettre « Fin », comme dans les contes de
fées, mais d'Orbaix vient de me confier une centaine
de lettres que je lui ai écrites entre 1919 et 1932 ; j'en
veux publier quelques extraits pour compléter ces pages,
les confirmer et pour montrer que pendant ces confes-
sions ma mémoire ne m'a point trahi et que je lui suis
resté entièrement fidèle.

Paris, le 2 mars 1919.

*J'ai été bien heureux de recevoir de tes nouvelles. J'en
parlais souvent à Ramaeckers. Oui, je me souviens de nos
longs bavardages et j'y pensais surtout en voyant l'attitude
de nos « délicieux sceptiques » pendant la tourmente 14-18.
Aucun n'a osé rester ce qu'il était. La guerre quelle pierre
de touche ! Je ne compte pas rentrer en Belgique. J'ai
quatre volumes à l'impression et un cinquième que j'achève.
A Paris un pauvre écrivain est dévoré vivant par les
éditeurs. Je viens de retrouver l'« Exaltation » intacte.
J'en suis content. Ces pages idéalistes sont plus vraies que
jamais. Quoi qu'on en dise nous aurons le dernier mot.
Les hommes prieront ou crèveront dans la bave et la crasse,
comme les chiens de Constantinople !*

.....

Saint-Germain-en-Laye, 5 janvier 1920.

*C'est fort bien de m'écrire viens à Champigny, mais où
est Champigny ? A quelle gare prend-on le train ? N'êtes-
vous pas inondés ? Ici c'est le Déluge. Pour un jeune
ménage il serait plaisant de débiter par l'Arche de Noé.*

*Ton conte a paru au «
Matin
». J'ai été malade les huit derniers jours de l'année. Assez sérieusement. Qu'est-ce que cela veut dire? Je m'ennuie de ma fille et j'en meurs...*

.....

Saint-Cloud, 4 juin 1921.

*Pourquoi ce découragement et cette tristesse? Triste soit, mais découragé! Tu es vraiment trop jeune encore pour déjà faiblir devant la vie. Dernièrement des gens que tu ne connais pas, qui ne te connaissent pas personnellement et qui ignorent l'affection que je te porte m'ont parlé de toi avec beaucoup d'admiration. Ils venaient de lire des morceaux du «
Bon Magister
», dans le «
Soir
». Ainsi tu as sans doute d'autres amis et fidèles lecteurs que tu ignores. Certes on subit parfois des attaques. Mais c'est le combat. Voyez Crommelynck. Après son triomphe au Théâtre de l'Œuvre, il a subi un échec à la comédie Montaigne. Nous avons fumé quelques cigarettes en parlant d'autre chose.*

*Continues-tu à perfectionner le petit roman que j'ai lu à la Varenne? Achève cette œuvre. Sans nuire à sa fraîcheur fais-en quelque chose de solide au point de vue du style. Il faut être patient. J'ai souvent péché par impatience. Le groupe des Jeunes Comédiens va représenter la «
Victoire
» à l'Odéon. Je viens de relire la pièce. Que de présomption, que d'erreurs, que de suffisance! Si j'avais été un peu moins vite, je me serais épargné beaucoup de remords, de banalités et de fautes de français. Plus sage que moi tu ne sortiras que lentement des pages parfaites. Je travaille toujours beaucoup. Paris commence à s'émerveiller de l'infatigable Shéhérazade! Le struggle for*

lifz reste véhément. Je mange honnêtement à trente-six mille rateliers, sans réussir toutefois à joindre les deux bouts...

.....

Ostende, 25 juillet 1921.

Retire tes malédictions, mon innocence est complète. Je n'ai fait que traverser Bruxelles. J'avais calculé le temps pour venir te voir au « Soir ». Mais à la porte de ce canard nocturne j'apprends que tu n'y es plus ! Impossible de rester un jour de plus. Bouchery m'attendait et j'étais déjà vingt-quatre heures en retard. N'oublie pas que je voyage toujours avec un moutard sur les bras. Ramaeckers me dit que tu attends de ma copie ? Malheureux ! Pour l'instant je rédige un journal à moi tout seul, sans parler de mes contes d'« Excelsior », mon travail pour Albin Michel et les soins à donner à ma fille. Je suis seul avec elle. Je sens qu'il me pousse des mamelles comme à Tirésias de feu Apollinaire.

.....

Saint-Cloud, 21 septembre.

C'est aujourd'hui mon anniversaire. J'ai quarante-cinq ans. Ne t'imagines jamais que je puisse être de mauvaise volonté envers toi. Mais tu connais le drame de ma vie. Je ne fais jamais ce que je veux. J'ai dû fuir Ostende en toute hâte. J'étais menacé d'y perdre ma petite fille, la seule lumière qui me reste. J'ai traversé Bruxelles en panique. Si tu rencontres Crommelynck il t'expliquera.

Pour le « Roi de la Jetée » j'attends une réponse des « Œuvres Libres ». J'achève un roman de trois cents pages.

L'ouvrage me donne une peine inouïe et j'en suis mécontent. Néanmoins il faut continuer. Je fournis toujours mes contes à « Excelsior » et mes articles au « Carillon ». C'est le hard labour littéraire qui continue.

.....

Suresnes, le 24 avril 1923.

As-tu lu cette histoire de Baillon à l'hôpital? Mourant de faim, usé par trois ans de vie littéraire à Paris? Colette lui a porté cinq mille francs. Tu devrais conter cela dans la « Bataille ». Il n'est guère élégant que la Belgique fasse entretenir ses écrivains par des Mécènes étrangers. On pense trop à l'avant-guerre. Nos prédécesseurs, Maeterlinck, Verhaeren, Demolder avaient de l'argent. Nous, nous avons tous besoin d'être secourus. Pour moi, on n'y pense même pas. Je suis si gai! Si j'allais à l'hôpital on dirait: « Ça lui apprendra, c'est bien fait! » Occupe-toi un peu des « Nouvelles Littéraires ». Ce journal a de l'avenir.

.....

Suresnes, mai 1923.

Verhaeren a pu se tirer d'affaire grâce à une petite rente de trois à quatre mille francs. Actuellement c'est le prix d'un taudis en banlieue ou d'une chambre d'étudiant. Il n'y a pas dix écrivains à Paris qui vivent exclusivement de leur plume. Quant à la question des prix littéraires c'est un tripotage odieux, ridicule et éhonté. C'est manquer absolument de dignité que d'en mendier un.

Pour en revenir à Baillon son cas est loin d'être unique, mais tout le monde ne peut pas aller à l'hôpital. A « Excel-

sior » on s'étonne des trois ans de misère de l'auteur d'« *En Sabots* ». « *J'en ai huit ! ai-je dit à Delange, et me voici.* » Mais comme je dis tout en riant, personne ne prend cela au sérieux, pas même Baillon qui vient d'écrire quelque part que je ne suis pas « *une âme inquiète* ». Grand merci !

Or, je suis en ce moment très inquiet. Non pour le bifsteack que je mangerai ou ne mangerai pas, mais pour mon travail. Je ne suis plus content de rien. Je n'aime plus aucun de mes livres. J'ai la sensation que l'on me fait travailler trop vite et que tout ce que j'ai produit jusqu'ici ressemble à mon destin : *Maigre !* Je pense sérieusement à chercher un emploi dans une usine de Puteaux ou de Suresnes pour me délivrer du travail littéraire forcé.

.....

Ostende, 24 avril 1925.

Stan ? Nous l'avons conduit au Père Lachaise, Fernand, Albert Crommelynck et moi. *Atroce !* Peu après j'ai quitté Paris pour Bruxelles, Anvers puis l'Allemagne. J'ai séjourné à Francfort pendant un mois environ. J'allais rentrer en France quand un télégramme de Van de Putte m'a appelé à Ostende, pour y prendre la direction du « *Carillon* ». J'y suis depuis le 15 février.

Kiki est avec moi. Elle apprend à lire et à compter. Je joue aux échecs, je fais de l'escrime et écris un article par jour. Je m'ennuie loin de Paris. Les « *Deux Ingénus* » ont bien marché, mais toujours cette sourde et obscure résistance. J'achève « *La Rose de Java* ».

.....

Ostende, 23 juin 1925.

L'article sur Crommelynck n'a rien hors de l'ordinaire. Écrit au courant de la plume et vite. C'est un bavardage.

Ma fille grandit. Elle apprend relativement bien. Elle est très personnelle, mais sage et bonne.

Il me semble que tu es hanté par Pascal? Pour un chrétien ce n'est pas un si bon modèle. Il s'accroche à Dieu par effroi du gouffre et du néant. L'Eglise a justement mis les « Provinciales » à l'index. Dieu n'aime pas ces âmes intéressées. Il ne faut pas croire en Dieu pour se sauver de la Mort éternelle. Il ne faut même pas croire en Dieu. Cela ne veut rien dire. Il faut aimer Dieu. Il faut se donner à lui, lui plaire. C'est une monstrueuse hérésie, avancée par tous les esprits diaboliques, que d'affirmer que les religions sont enfantées par la peur.

Il n'y a que l'amour. Tes prières ne doivent être que des cris de tendresse, ton œuvre et tes gestes que des élans du cœur vers la beauté, la sagesse suprême. Qu'importent les mots, les noms? Les quelques sons articulés qui composent le langage humain ne peuvent rien définir parfaitement. Mais de même qu'il existe quelques faibles lumières d'astres dans les ténèbres infinies de l'univers, il y a en nous quelques idées, quelques instincts, dont la clarté est certaine. Ainsi le sentiment profond qui nous enseigne que le lien qui nous unit à Dieu est pareil à celui qui unit l'époux à l'épouse.

Loin de redouter la mort il y a des jours paisibles et doux où j'aspire à rentrer dans le sein du Créateur. Laisse-là le poison des livres. Ouvre les mains et moque-toi des fausses pensées. « Abêtissez-vous? » Oui, à condition

de savoir que les bêtes sont peut-être plus près de Dieu que la vaniteuse créature qui fait de la géométrie, veut mesurer l'Infini et peser l'Éternel. Il y a des altitudes où notre esprit ne peut plus respirer? Cela n'est pas plus effrayant que de constater notre incapacité physique à vivre sous l'eau ou dans les espaces privés d'air.

.....

Ostende, 7 juillet 1925.

Mon pauvre cher vieux la vérité est que nous assistons à une transformation complète de l'industrie du livre. Cela ressemble à la lutte entre les petites boutiques, les ouvriers en fin et les grands bazars modernes. Les boutiquiers, les artisans sont condamnés à disparaître devant les fabricants en série, les Samaritaines, les Dufayels et les Bons Marché Littéraires. Tout devient bluff et réclame. Cela se nomme marcher à l'américaine. Il faut tirer à cent mille, faire semblant ou périr. La vie est belle tout de même, sombre Hamlet tourmenté par le spectre du doute!

.....

Paris, le 22 mars 1927.

Mais oui, 36, rue Desnouettes au Park Hôtel. Cette adresse restera bonne aussi longtemps qu'il plaira à Dieu. Mais il ne faut naturellement pas attendre deux mois pour s'en servir.

Je suis heureux que tu trouves Rubens bien. Un autre roman, Le Colonel de Saint-Edme, va sortir, s'il n'est sorti déjà, à la Renaissance du Livre. Un troisième est imprimé

et attend son tour chez Fayard. Peut-on faire davantage? Je compte venir en Belgique l'été prochain.

J'espère que la ville d'Anvers sera reconnaissante de la gracieuseté que j'ai faite en lui dédiant mon livre. Dire que c'est ma ville natale, que j'en parle sans cesse dans mes contes et que je n'y ai jamais été l'objet de la moindre manifestation de sympathie, que je n'y ai jamais obtenu aucune commande, aucune faveur? J'ai envoyé des exemplaires à Camille Huysmans et à Polderman.

.....

Fontenay-sous-Bois, 17 janvier 1929.

Ce n'est pas toi que j'oublie, mais ton adresse. L'été dernier j'étais à Knocke pendant que tu avais choisi La Panne. Je comptais te voir à Bruxelles, mais cela n'a pas réussi. Il me semble pourtant que je t'ai fait envoyer le Secret de Rubens et Le Colonel de Saint-Edme? Il faut considérer mes livres comme des lettres et des protestations d'amitié. Depuis j'ai écrit Le Chevalier de Batavia, paru en décembre dernier, à la Librairie des Champs Elysées, Le Trésor de la Flûte Corsaire, Sylvia et le Cremnobate. Sylvia sortira en février ou en mars chez Albin Michel. Enfin j'achève un roman commandé par Jonquières. Je suppose que cela suffit pour l'instant.

Je suis obligé de produire sans arrêt pour nourrir ma nombreuse famille. Il y a trois filles : Kiki, Sylvie, Denise. Bientôt j'en aurai sept comme l'ogre de Petit Poucet. Je pense à cela le soir, quand je rentre de la ville et vois tous ces bonnets sur les oreillers. Je ne bâcle rien. Seulement je n'écris plus ni articles ni contes. Ou plutôt mes contes ont deux cent cinquante pages.

Je suis de plus en plus l'ennemi des géographies, psychologies, physiologies, sociologies et anatomies romancées. Un roman est une histoire et il n'y a pas tant d'histoires dans le monde. On peut raconter Cendrillon ou Chaperon Rouge de cent manières différentes, en dix pages comme en dix volumes, mais c'est encore la façon des nourrices et des grands-mères qui reste la meilleure. Ne t'effraye donc pas de me voir dans le roman d'aventures jusqu'au cou. Cela m'amuse pour le quart d'heure. Autre chose plus tard, Tâche de lire Le Chevalier de Batavia. Il te divertira. « La Nation Belge » m'a demandé de le reproduire en feuilleton.

A Knocke je voyais souvent Léon Daudet, flânant sur la digue ou la plage. Je ne le connais pas personnellement. La crainte seul de paraître indiscret m'a retenu de l'aborder, en me nommant. J'aime beaucoup ses livres d'essais parce que c'est un grand démolisseur de lieux communs, d'idées reçues, de bobards comme il dit. Il y avait également l'abbé Englebert. Il m'a présenté à quelques prêtres en vacances, entre autres à un professeur du Séminaire de Malines. Tous ces curés, sans doute pour faire plaisir au vieux troupié, me contaient des histoires gaillardes, tandis que je ripostais par des contes édifiants. C'est la comédie habituelle des relations humaines.

Je ne suis ni plus riche ni plus pauvre qu'auparavant. A mesure qu'augmentent mes ressources augmente le prix de la vie et il me naît des enfants. Qu'ai-je fait à Notre-Seigneur pour qu'il m'ait condamné du rôle ingrat de Juif-Ecrivain?

.....

Fontenay, 2 septembre 1929.

La Gaule va bien. Mais pourquoi y publier, en même temps qu'une excellente nouvelle de Jean Tousseul, d'inadmissibles inepties? « Une étroite et courbe rue »... « Des fenêtres sur qui tombent... » « Une guitturale conversation ». Il y en a comme ça des pages pleines. Le pire marollien vaut cent fois mieux. Le langage dit Beulemans a des qualités que le jargon prétentieux, discordant et disparate de nos mauvais écrivains est loin de posséder. Cela ne correspond à aucun langage connu, vivant, parlé, réel.

Il faut, mon cher, surveiller tes collaborateurs, exiger qu'ils relisent leur copie. Ils doivent apprendre à dire ce qu'ils ont à dire et non parler par à peu près. Tu sais tout cela mieux que moi, mais tu n'as peut-être pas pensé à en faire une règle pour les autres. A quoi bon avoir des virtuoses si l'ensemble ne vaut rien?

Je t'enverrai encore quelques notes sur la question des langues. L'année dernière à Knocke, j'ai lu une centaine d'ouvrages et de romans flamands. Il n'y a là des auteurs de tout premier ordre. Ce ne sont pas toujours ceux dont on fait grand cas dans les milieux littéraires flamands. Là aussi sévit une littérature d'exportation, artiste, imitée de la nôtre ou à l'instar de Paris, avec des *vlaamsche* Proust et des *vlaamsche* Mauriac qui ne vaut pas les quatre fers d'un chien. Cette opinion n'est partagée par personne.

Dans sa réponse, M. Remouchamps me cite à faux et me fait dire ce que je n'ai jamais dit. Puis toujours le petit côté garde-barrière, gendarme. (Flamand usuel exigé

pour le diplôme de garde-champêtre !) La question est autrement vaste, profonde, émouvante. Il se pourrait que ce terrible mouvement flamand ne fût qu'un mouvement de défense. Le français progresse en Flandre. En mon jeune âge les gens du peuple et de la petite bourgeoisie d'Anvers n'en savaient pas un traître mot. Actuellement il est compris même par les paysans, en pleine campagne. Ce que les Flamands gagnent d'un côté ils le perdent de l'autre. Leur mouvement me fait penser à nos fleuves qu'il faut toujours draguer et qui s'ensablent sans cesse. Il ne doit être endigué que dans ses tendances anti-nationales, contraires à la vérité historique. Pour mon compte le flamingantisme m'a toujours été sympathique, mais je comprends que l'on condamne ses excès au nom de l'Etat Belge. En revanche s'y vouloir opposer au nom de la culture, des amitiés françaises est d'une lourde bêtise et d'une inconcevable maladresse.

.....

Champigny, 29 novembre 1931.

Voilà deux mois que je suis rentré à Champigny. J'habite rue du Marché, près de la Marne, dans un endroit où je suis obligé de penser à vous deux à chaque pas. J'ai quelques commandes, la vie se maintient, mais déjà nous avons tâté de la famine parisienne à laquelle nous n'étions plus accoutumés, gâtés par les délices de Bruxelles-spikelaus-Capoue ! Je prépare quelques rééditions. Tous les éditeurs créent des collections à six francs. Le Chemin de Ronde, mal lancé, n'a rien donné. Il faut se résigner et continuer. Je ne suis pas très satisfait de ma santé. Ma vue faiblit. J'espère néanmoins que l'année 1932 sera plus

clémente pour toi et pour moi que 1931. Ton père, le mien, M^{me} Verhaeren ! Je suis encore épouvanté de toutes ces pertes.

.....

Champigny, le 1^{er} février 1932.

J'ai été émerveillé par les belles pages que tu viens de m'envoyer. Pourquoi ne pas traiter le sujet dans toute son ampleur ? Je veux dire en écrivant simplement la vie de ton père ? Telle que tu en as gardé le pur et noble souvenir ? Tout est bon et beau là-dedans : le modèle, le peintre, le milieu, les enseignements. Et le livre serait encore très original par dessus le marché ; car c'est une chose rare en vérité, et bien digne d'admiration, que de témoignage fidèle d'un fils qui a compris et aimé ses parents.

Les éditions Lemarget n'existent plus. C'est le sort des petites maisons.

Que devient Verboom ?

.....

Vendredi 6 août 1932.

Ton conte est magnifique : c'est une messe dont la finale gronde et s'exalte comme un chant d'orgues. Peut-être (j'écris : peut-être ?) est-ce un peu trop orné. Il me semble (me semble) qu'un style très dépouillé est excellent pour ces petits récits qui doivent former un tout très clair et très net. Ce n'est pas une sentence, c'est une consultation. Comment faut-il pratiquer ? Pour mon compte je crois que c'est une question d'échelle. Il ne faut pas adopter les proportions d'un morceau de roman. Tu as dix pages pour t'expliquer. En faut-il davantage ? Non, puisqu'il a l'En-

fant Prodiges et le Bon Samaritain. Pour m'aider je m'imagine toujours (et je m'en souviens à temps lorsque j'hésite) que je suis assis au milieu d'une foule de bonnes gens qui demandent une belle histoire et pas autre chose. Et je parle : « L'oiseleur sortit pour prendre des oiseaux. »

Je fais cette remarque sans aucune certitude, sans aucune autorité. Ce qui est bon pour l'un n'est pas nécessairement bon pour l'autre. Chacun doit trancher le cas pour soi-même.

.....

Le même jour.

Je venais d'expédier ma lettre quand j'ai reçu *Ciels Perdus*. Quelle lumière, quelle douceur. Tout le monde s'est surpassé et le père et le fils ! Tu sais que je suis incapable d'apprécier les vers ; mais à défaut d'esprit et de jugement mon cœur m'avertit que les anges sont là.

Je m'agenouille devant L'Autel de Mai. Cette belle image plaît à mes yeux qui, s'ils menacent de s'éteindre, n'ont cependant jamais su ni voulu vieillir.

Mais j'ai presque envie de te chercher querelle pour Prière. Ah ! revoici Pascal ! Je déteste ce sombre dévot aimé des hérétiques et des impies. J'ai la certitude absolue que c'est mal, très mal, de se complaire dans le désespoir et l'effroi. On pense devant les hommes pour se défendre de leurs erreurs et séductions ; mais on ne pense pas devant Dieu.

Mais je m'arrête. Je crains de m'expliquer mal. Au fond j'abhorre ce catholicisme de la fin et du commencement des XVII^e et XVIII^e siècles. C'est le temps de Tartuffe, des vilaines églises, des saints en habit de cour

et des Jésus maniérés. Le temps des couvents de possédées, des empoisonneuses, des dragonnades, des convulsionnaires, des maniaques de Port Royal. Répugnant mélange de pompes royales et d'ordures : perruques, dentelles, pots de chambre, chaises percées, clystères, carêmes, conversions, fins édifiantes, funérailles scandaleuses. Aucun amour de Dieu, mais peur affreuse de l'enfer. Rien n'est défendable là-dedans, pas même le trop courtisan Bossuet, au cœur sans pitié, ni le trop peigné et pommadé Fénelon. Personne, à part Saint Vincent de Paul dont la miraculeuse charité porte encore ces fruits.

Tu vois que ton froussard Pascal que la Mort tenait par la nuque, me trouble l'entendement et me fait dire des bêtises. N'en parlons plus. Je te remercie encore pour ton morceau de ciel. Le dessin de Pierre est vraiment étonnant. Ne trouble pas cette onde encore si pure qui reflète si bien les merveilles du monde visible. Que crains-tu du génie? Le génie n'est pas une malédiction. C'est une béatitude.

.....
2 janvier 1933.

Nous te souhaitons la bonne année, tous ensemble, placés en rang d'oignons. Meilleurs vœux à ta femme et aux enfants, peintres, poètes et calculateurs. Je te félicite pour ton prix d'Uccle. Voilà pour les bonnes choses qui te concernent.

Pour les miennes, ma femme vient encore de me donner un fils. Ce garçon, Pierre-Paul-Chrétien, s'est payé le luxe de naître le premier janvier, à cinq heures de l'après-midi. Il pèse dix livres, il bat tous les records. Mais il a

fatigué sa mère qui devra rester à la clinique pendant vingt et un jours au moins. C'est un rude coup pour nous.

Depuis deux mois j'ai l'impression que l'on tire sur nous à boulets rouges. Je me croyais sauvé et je fais naufrage. Quand j'ai amorcé l'affaire des contes avec Delange il était question de grandes réformes à Excelsior. On allait renouveler les équipes, donner des feuilletons. Brusquement tout est retardé. Delange perd son fils âgé de vingt ans et devient lui-même très malade. Nous l'avons jugé perdu.

D'autre part la Collection du Lecteur qui m'avait proposé d'écrire une série de romans est en déconfiture. Voyant venir le désastre je m'étais arrangé avec Albin Michel. J'ai écrit trois romans pour lui. Il m'en prend un et refuse les autres, malgré l'avis de ses lecteurs. Cela représente une perte terrible pour moi. Je ne vois d'autre issue que dans un arrangement que j'ai proposé aux Portiques et que Burnand semble disposé à accepter : rajeunir le roman historique et donner une suite de récits dans le genre du Jongleur d'Épée et de la Passion Mexicaine. Mais avant de signer un traité convenable il faudrait que j'eusse le temps d'achever un des ouvrages en question. Et comment? Me voilà bloqué chez moi, avec mes cinq gosses sur le bras et un sixième chez la sage-femme. Heureusement que Kiki est là pour m'aider. Elle joue à la maman avec beaucoup d'autorité. De temps à autre je vais donner une leçon d'escrime à Paris. J'ai quelques élèves. Malheureusement la plupart sont des artistes ou des fils d'artistes. Ce qui veut dire qu'ils paient irrégulièrement et très mal.

.....

2 février 1933.

Lizzie est sortie hier de la clinique. Pendant ces vingt-deux jours j'ai été débordé. Pour comble d'infortune voici le froid et ma grande maison est bien dure à chauffer. Les enfants ont dû déserrer leur chambre sous les toits et nous devons veiller sur une vie fragile en plus. Ma situation offre ceci de bon qu'elle ne me laisse d'autres issues que l'héroïsme quotidien et la prière. Point de place pour la moindre défaillance. C'est la vertu obligatoire.

En vérité j'écris ceci « assez souriant » parce que je me porte mieux que l'autre jour. Pendant que j'étais seul avec les enfants j'ai été attaqué par un violent accès de grippe. Je n'osais pas m'enfermer la nuit de peur d'enfermer les enfants avec moi si par hasard je mourais tout seul dans ma maison solitaire. Ce n'était pas pour arranger les choses. J'espère que je finirai par m'en tirer tout de même.

.....

16 mai 1933.

Nous sommes à Brunoy, en Seine-et-Oise, à vingt kilomètres de Paris, près de la forêt de Sénart où chassait Madame de Pompadour. J'habite dans une espèce de maison Louis XIII, attenant au moulin qui appartient à un certain M. Noret. Aujourd'hui il fait beau et l'eau de la cascade tombe avec un bruit clair dans la rivière. J'ai vu que la « Nation » commence la publication de la Flûte Corsaire.

Depuis quelques jours je porte des verres fumés. Je n'ose pas encore m'abandonner à un espoir trop vif, mais

il me semble que cela repose beaucoup mes yeux qui ont tant péché. (Sais-tu que Crommelynck devient sourd? Voilà le sujet d'une fable.) Si ce que tu m'annonces pouvait arriver à temps cela nous remettrait en train. Je dis nous parce qu'il a eu privation générale. D'après le dernier examen médical il y a chez tout le monde un peu de sous-alimentation. Je me suis trop fié à notre force de résistance et cela devient une habitude. Le pauvre Baillon lui aussi s'imaginait que l'on peut vivre sans manger. Ce n'est pas tout à fait exact.

.....

Brunoy, le 12 juillet 1933.

Je n'ai pas encore eu le temps d'écrire ce maudit article. Je dois toujours être très prudent pour mes yeux. Il ne s'agit pas d'une fausse alerte. Le mal est là, inexorable. Le vieux gladiateur faiblit, plie les genoux dans la poussière de l'arène et implore la pitié du peuple. Le peuple s'en fout. « Peractum est ! » J'ai écrit au bourgmestre d'Anvers : « Je viens, comme Thémistocle... » Il m'a répondu aimablement, mais évasivement. Il y a pourtant le cas de Paul Fort et ce qu'en disait Henri Duvernois dernièrement : « Les temps ont toujours été très durs pour un écrivain libre. » Un écrivain libre? C'est ce que les champions de la liberté comprennent le moins. Néanmoins il fait très beau aujourd'hui. Le moulin tourne, l'eau chante et nous préparons les lampions pour commémorer la prise de la Bastille.

.....

31 juillet 1933.

Je suis content que mes Mexicains t'aient plu. Si tu en parles saisis l'occasion pour corriger les sottises que l'on répand sur mon compte à Bruxelles. (Dumas belge, romancier de cape et d'épée, buveur de bocks, etc.) En France je ne vais jamais au café, mais en Belgique il faut bien que j'y aille puisqu'il n'y a que là qu'on rencontre nos hommes de lettres, y compris ces messieurs de l'Académie. Pour avoir écrit le Chevalier de Batavia et le Jongleur d'Épée sur trente-cinq volumes, je ne suis pas plus romancier de cape et d'épée que Manet n'était peintre militaire pour avoir signé Le Petit Fifre. En plus mes contes épiques n'ont rien de commun avec les galéjades du bon Dumas et de ses nègres.

Quand, par hasard, accidentellement, pourrait-on dire, je donne un roman policier, comme le Casse-Tête Malais, il s'agit d'une expérience et non d'une concession au prétendu mauvais goût populaire. Loin d'être vénal mon geste est charitable. Je fais l'aumône aux pauvres.

Je voudrais tout de même que l'on sût à peu près l'homme que je suis. A Paris on en a quelque idée, chez nous, aucune. Mais c'est un souhait vain. Nous mourons tous méconnus, disait Balzac. J'allais oublier l'histoire : « Il est parti dégoûté... » Les gens ont l'agaçante manie de nous recréer à leur image et de nous prêter leurs petites et ridicules. Je ne suis absolument pas dégoûté de mon pays, de rien ni de personne.

Crommelynck veut tirer un film de Don Quichotte. Il vient de relire le chef-d'œuvre de Cervantes. Depuis il annonce partout « Don Quichotte, ah ! je connais Don

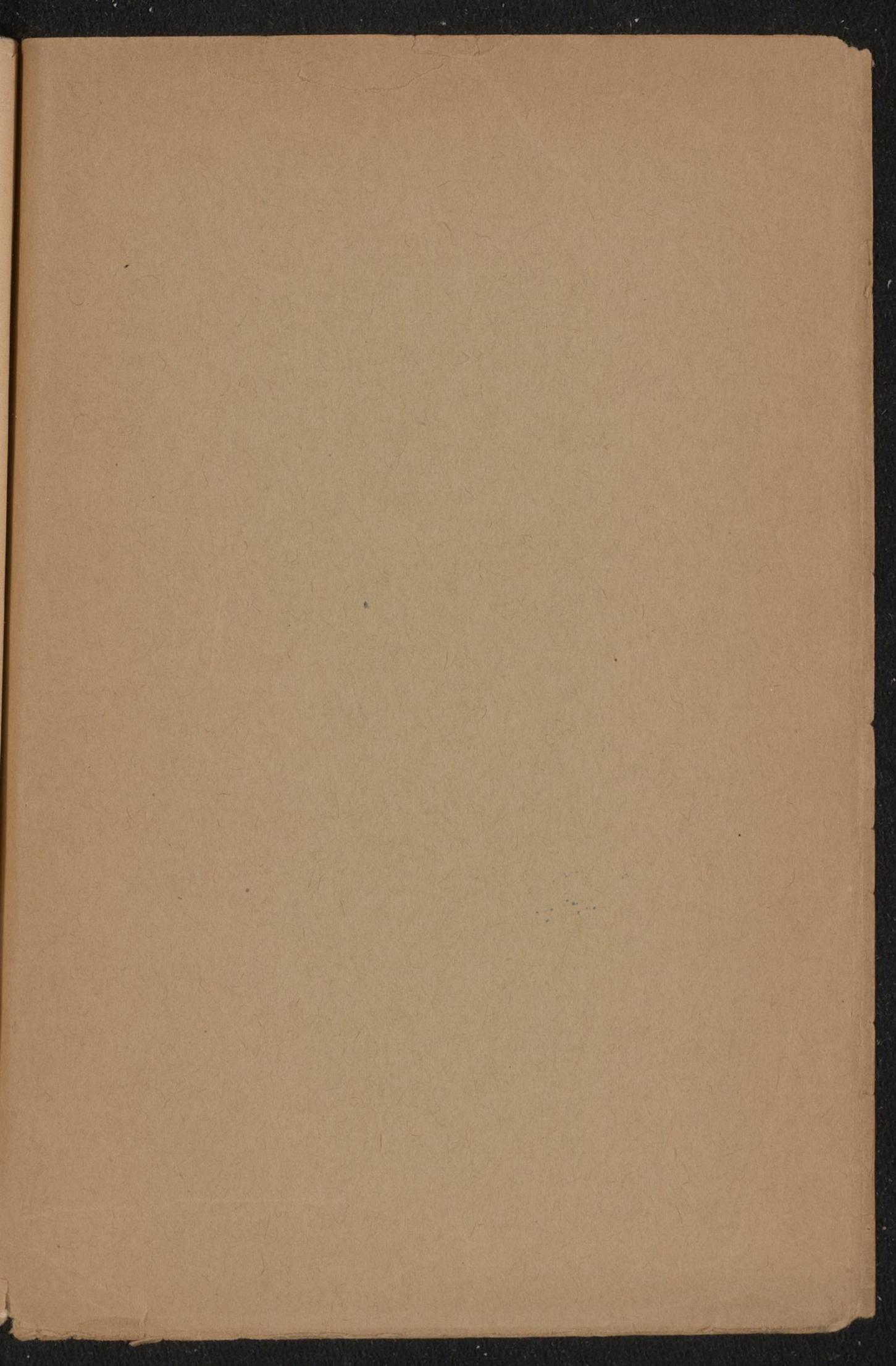
Quichotte ! Savez-vous qui c'est ? C'est Horace ! » S'il dit vrai tant mieux pour moi.

* * *

En 1934 j'étais rentré à Bruxelles après dix-huit ans d'absence. J'y arrivai à temps pour assister aux funérailles du roi Albert. Je vis défiler l'escorte du roi Léopold III à hauteur du Jardin botanique, à l'endroit même où j'avais vu passer le corbillard de Léopold II, quand je débutais à *La Chronique*. Les hommes jeunes parfois s'indignent de ce qu'ils nomment l'indifférence, la froideur, l'égoïsme des vieillards. En vérité il arrive un moment dans la vie où il semble que l'on a vu tout ce qu'il y avait à voir. Le film est déroulé. Si l'on s'attarde pour assister à la nouvelle séance on ne partage plus la curiosité, la surprise, l'enthousiasme des nouveaux venus. Mieux vaudrait se lever et partir. Mais on reste, par lassitude, pour faire plaisir à ses enfants ou peut-être pour revoir encore une fois les jolis yeux et les belles jambes de la vedette.

IMRP. G. MICHIELS-BROEDERS, TONGRES





IMPRIMÉ EN BELGIQUE